

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.

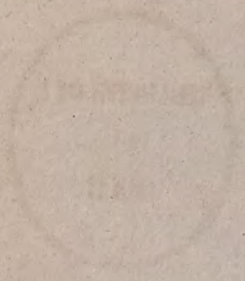


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



LIBRARY OF THE



UNIVERSITY OF

CHICAGO

4
fragments
on peut ; on remplit les vides au hafard ; & on donne hardiment,
fous le nom de l'auteur, un livre qui n'est pas le sien. C'est à la fois
le voler & le défigurer. C'est ainsi qu'on s'avisa d'imprimer fous mon
nom, il y a deux ans, fous le titre ridicule d'*Histoire universelle*,

P R E F A C E

D E

DOM APULEIUS RISORIUS,

B E N E D I C T I N .

REMERCIONS la bonne âme par laquelle
une Pucelle nous est venue. Ce poëme héroïque
& moral fut composé vers l'an 1730, comme
les doctes le favent, & comme il appert par

LA CHRONIQUE
SCANDALEUSE

OU

MEMOIRES

*Pour servir à l'Histoire de la Génération
présente, contenant les anecdotes &
les pieces fugitives les plus piquantes que
l'Histoire secrete des Sociétés a offertes
pendant ces dernieres années.*

Ridebis & licet rideas.

Quatrieme Edition revue & corrigée.

TOME QUATRIEME



A PARIS,

Dans un coin d'où l'on voit tout.

M. DCC. XCI.

THE CHRONICLE

AND THE

OF

THE NORTH

OF THE NORTH

OF THE NORTH

OF THE NORTH

OF THE NORTH

OF THE NORTH

OF THE NORTH

OF THE NORTH

OF THE NORTH

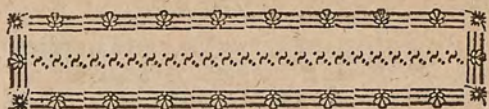
OF THE NORTH

OF THE NORTH

OF THE NORTH

OF THE NORTH

OF THE NORTH



LA

CHRONIQUE SCANDALEUSE.

La gaieté Parisienne trouve à s'exercer sur les sujets les plus graves. Lors de l'assemblée des Notables en 1787, on afficha à la porte de M. de Calonne le placard suivant : „ Les petits Comédiens de M. le Contrôleur général „ donneront, le 5 février, la première „ représentation des *FausSES apparences*. „ L'auteur soufflera l'acteur qui ne saura pas son rôle. S. M. honorera le spectacle de sa présence. „

On a aussi gravé une estampe où la Diette est assemblée. Les membres ont sous le bras chacun un chat, & le Contrôleur général est au milieu, qui fait de la bouillie. On lit au bas ces mots : *Bouillie pour les chats*.

On jouoit sur le théâtre de la Ville à Versailles un opéra-comique de *Paësilo* intitulé *Theodore*, dans lequel un Roi se plaint que les finances de son royaume sont en mauvais ordre ; un plaisant du Parterre cria qu'il falloit assembler les Notables. La Reine étoit pré-

sente, & rit beaucoup de cette hardiesse. On vouloit arrêter le donneur de conseil; elle l'empêcha.

Les plaisans appellerent l'assemblée des Notables, la *Cour des Notés*, à cause du Duc de *Guines*, connu par son procès avec le *S. Tort*, du Maréchal de *Mouchi* pour son affaire avec le maire de Bordeaux, & de quelques autres personnages qui ont acquis une célébrité de la même espece.

On multiplie étrangement les mauvaises plaisanteries sur cette grande opération. L'assemblée est, dit-on, retardée par les *Merlans* (Maires lents à venir.) *M. Gobelet*, premier Echevin, étoit ci-devant marchand Bonnetier. On dit qu'à l'assemblée il parlera *bas*, & opinera du *bonnet*.

D'autres rieurs répandirent qu'à l'ouverture de cette assemblée il y auroit un sermon prêché par l'abbé de *l'Epée*, instituteur des sourds & muets.

On a dit à propos de l'exil de *M. Necker* & de celui de *M. de Calonne*, qu'il ne pouvoit plus y avoir de *Compte au vrai*, puisque le Roi chassoit en même temps la recette & la dépense.

A cette même assemblée, M. de Calonne ayant essayé de capter le suffrage de M. de Castilhon, Procureur général du Parlement d'Aix, par des promesses de grâces du Roi, & particulièrement celle de la remise de 12 mille livres de droit du marc d'or qu'il doit payer pour sa charge: „ Je suis satisfait de ma fortune, lui a répondu M. de Castilhon: ce n'est pas dans le moment où vous voyez la crise où se trouve l'Etat qu'il convient de parler de gratification. Demain la somme que je dois au marc d'or sera portée au Trésorier. Quant aux fa-veurs dont vous me dites que S. M. daigneroit m'honorer, je tâcherai toujours de m'en rendre digne; mais je ne les accepterois qu'après la clôture de l'assemblée. „ On a entendu un homme qui fut l'idole de la nation dans la dernière guerre, le Comte d'Estaing, dire dans le Bureau de Notables dont il est membre: „ telles que puissent être vos objections aux projets de M. de Calonne, je vous déclare, MM., que je les accepte tous. — Tant-pis pour vous, M., lui répondit le Président; car il paroît que vous serez à peu près le seul de votre avis. „

A l'occasion des coups que M. de

Lamoignon Garde des sceaux essayoit de porter au Parlement, le Marquis de *Maupeou* dit : „ je suis bien aise de tout „ ce que fait M. de *Lamoignon* ; cela „ fait oublier mon pere. -- On a tenté une nouvelle négociation auprès de ce pere pour avoir sa démission de la place de Chancelier. Ce fut M. de *Montmorin* qui lui écrivit. Prévenu du contenu de la lettre il ne voulut point la recevoir. „ Remettez, dit-il au porteur, cette „ lettre à M. de *Montmorin*, & dites „ lui que je ne veux rien, que je ne demande rien, mais que je ne rendrai „ rien. „

On se rappelle ce qu'il dit lors de sa disgrâce : „ J'ai fait gagner à la „ couronne de France un procès qui „ duroit plusieurs siècles. Il plait à „ Louis XVI d'en appeller : il est le „ maître ; mais ses regrets seront douloureux. „

On prétend aussi qu'il a rappelé aux Emissaires de M. de *Lamoignon* qui auroit désiré d'être revêtu de cette dignité suprême, ce mot de son pere, qui, sollicité aussi vivement & sachant que tous ses alentours étoient gagnés, assembla un jour ses gens. Après un grand discours, le vieux *Lamoignon* leur dit : „ Enfin, mes amis, répétez à tous ceux

„ qui vous soudoyent , la déclaration
„ authentique & solemnelle que je fais
„ ici : mon dernier pet fera un pet de
„ chancelier. „

L'abbé *Maury* du grand Conseil , ami intime de M. de *Maupeou* , a refusé sa médiation , malgré la promesse d'une grosse abbaye en cas de succès. „ Je connois , a-t-il dit , les intentions de M. de *Maupeou* ; il mourra chancelier , & tout ce que l'on fait aujourd'hui dans l'Etat , ne fait que mettre du beurre dans ses épinards. „

Si ces propos dans la bouche d'hommes d'Etat poroissent au-dessous de la dignité du sujet , ils n'en sont pas moins expressifs & vrais.

Malgré le chagrin que causent au Roi les opérations de finance , sa gaité naturelle reprend quelquefois le dessus. Etant la semaine dernière à la chasse du côté de Rambouillet , un cerf tombe dans un étang ; & l'un de ces facteurs qui portent les lettres dans les villages , s'amusoit de ce spectacle. C'étoit un enfant de quinze ans qui portoit en bandouliere sa petite boîte décorée d'une Fleur de lys. Le Roi ignorant l'usage de cette boîte , passe derrière l'enfant , la lui ôte légèrement & la jette dans l'eau. Le jeune homme se lamentoit.

On instruit S. M. de l'objet de sa douleur & du dépôt sacré dont il se trouvoit privé. Le Roi fit promptement repêcher la boîte, & donna 6 liv. au petit facteur pour le consoler.

Pendant que cette scene se passoit, un Payfan, les bras croisés, s'amusoit aussi à regarder le cerf qu'on retiroit de l'eau. --- *Que ne prêtes-tu la main,* lui dit le Roi? & le payfan se met à aider les Piqueurs. Sa maladresse les embarrassoit. Le Roi lui lâche un coup de pied dans le derriere. *Sire,* dit-il, *je vous remercie de la gratification.* Ce mot lui valut un louis.

Mad. de Ch.... a fait demander au Roi la permission d'aller voir M. de Calonne. *Qu'elle aille se f... f...* répondit le Roi. *Je vais donc,* répliqua M. de Breteuil, dire à Mad. de Ch.... que V. M. lui accorde sa demande.

Le bruit avoit couru que le Marquis de Segur avoit déclaré qu'il donneroit sa démission, si l'on exigeoit de lui qu'il allât travailler chez M. de Brienne. Le fils de ce Ministre, jeune officier de beaucoup d'esprit, se trouvant mardi dernier à l'opéra, un de ses amis lui demanda familièrement s'il étoit vrai que son pere alloit donner sa démission :

„ Je n'en fais rien , répondit le jeune
„ *Segur*, mais cela ne feroit pas éton-
„ nant ; le Roi lui-même se dispose
„ bien à donner la sienne. „ Ce sar-
„ casme fut entendu , & l'auteur arrêté
au sortir du spectacle , fut mis aux ar-
rêts pour trois jours.

M. D*** ayant trouvé mauvais que
le Ministre de Paris ait accordé à sa
femme une lettre de cachet pour se re-
tirer dans un couvent , à l'effet de plai-
der en séparation, est allé le trouver. Le
Baron de B* l'a reçu avec ce ton de
hauteur qui lui est familier. „ Je res-
„ pecte le Roi dans ceux qui parlent
„ en son nom, lui dit l'officier; sans
„ cela je vous demanderois une satis-
„ faction de gentilhomme ; mais j'aurai
„ d'une autre manière raison de vos
„ procédés. „ ---- Il a porté plainte
au Parlement ; & voilà un incident à
joindre à la liasse contre les abus d'au-
torité ; procès depuis longtems appoin-
té pour être jugé à la fin de la monar-
chie.

On raconte une anecdote de l'Evê-
que de Metz. Il devoit assister à la Cour
Pléniere en qualité de grand aumônier.
Il refusa net. M. de *Brienne* lui repré-
senta qu'il ne pouvoit s'en dispenser ,
ajouta même que ce feroit joindre l'in-

gratitude à la désobéissance après les faveurs dont le Roi l'avoit comblé. ---
„ Vous voulez peut-être parler de ceci,
„ dit le Prélat bouillonnant de colere,
„ & saisissant son cordon bleu; sachez
„ que les *Montmorency* sont avant les
„ cordons & que je me f. (en toutes
„ lettres) de tous les cordons du mon-
„ de. „ Le pétulant Evêque alloit arracher son cordon qu'il n'avoit pu détacher. On le retint, on le calma un peu; mais il sortit en répétant: je me f. --- des cordons, je n'irai pas. --- Et il n'alla pas en effet à la Cour plénière.

Un grand Seigneur étoit persuadé que la plupart des membres de la Grand-chambre du Parlement céderoit à la volonté du Roi. --- Eh bien, Mgr, lui dit-on après lui avoir lu les protestations? --- Parbleu, répondit-il, je suis bien étonné que parmi tous ces Mrs il ne se soit pas trouvé un J. F.

Le grand Conseil ayant déclaré qu'aucun de ses membres n'auroit, comme sous M. de *Maupeou* en 1771, la foiblesse d'aller siéger au palais si la Cour l'ordonnoit, le Garde des sceaux a mandé M. de *Nicolas* premier président de ce Tribunal, & lui a parlé vertement à ce sujet: --- „ Je suis bien surpris, Mgr, a, „ répondu celui-ci, que vous m'ayiez

„ fait venir pour cela. Je me repro-
„ cherais toute ma vie trois choses :
„ d'avoir contribué à la révolution de
„ 1771 ; de m'être allié à votre famille ,
„ & la démarche que je fais aujour-
„ d'hui. „

Un plaisant disoit dernièrement au
sujet du bruit public qui plaçoit M.
Foulon à la tête des finances : „ Si on
„ choisissoit un tel homme, ce seroit
„ fou mais non pas long.

On disoit à un souper que Mad. D...
avoit la petite vérole. „ Je n'en suis
„ pas étonné, répondit quelqu'un,
„ je l'ai toujours connue très-mo-
„ deste. „

On voit une mauvaise caricature re-
présentant une galère à moitié brisée sur
laquelle huit forçats habillés de verd,
ayant un bonnet verd sur la tête, ra-
ment tant bien que mal. A la flamme
du mât on lit : *de la tour de Babel c'est*
la vivante image ; & à la poupe : le flot
qui l'apporta recule épouvanté. On expli-
que comme l'on veut cette allégorie.
C'est, disent quelques savans, le Co-
mité de la guerre, créé par le principal
Ministre.

Dans les discussions qu'a occasionnées

le rappel des Protestans en France , l'Evêque de Langres s'est montré le partisan de la tolérance. „ Mieux vaut , „ a-t-il dit , avoir des temples que des „ prêches , des Ministres que des Pré- „ dicans. „

L'abbaye de Corbie étant le troisieme que l'archevêque de Sens , Principal Ministre , a obtenue dans le cours d'une année , on lui a appliqué ce mot de l'Evangile : *Dabitur habenti*. Il a paru une caricature dans laquelle il est représenté , montant à une échelle , au haut de laquelle est un chapeau de Cardinal. Des Protestans soulèvent le Prélat , & lui aident à l'atteindre , tandis que des Cagots s'y opposent. Dans le fond paroît l'Evêque de la Rochelle , escorté d'un Capucin , qui tient un crucifix pour faire les fonctions de Confesseur , & d'un Bourreau qui porte une potence. Un Greffier s'avance , pour faire exécuter une sentence qu'il tient à la main.

Malgré la douleur publique on a vu beaucoup de mascarades dans Paris au Carnaval de 1788. On en a remarqué entr'autres une à cheval , représentant *Henri IV* , *Sully* , *la belle Gabrielle* , *Bellegarde* &c. Cette mascarade généralement applaudie , n'eut hélas , qu'une

jouissance éphémère. La *belle Gabrielle* reçut un soufflet d'un *Arlequin*, *Sully* des coups de canne, & *Henri IV* eut les cheveux arrachés.

On écrit de *Toulouse* que le Peuple a déparé les rues, & qu'en apprenant que *M. de Cypierre*, arrivoit chargé des ordres du Roi, il a lâché ce mauvais calembour : *Si l'on nous envoie Cypierre (six pierres) nous nous défendrons avec des milliers de pavés.*

Le Prince de *Beauveau* s'est conduit avec une énergie patriotique qui lui fait le plus grand honneur. Il a refusé de se charger des ordres de la Cour pour la *Provence* dont il est Gouverneur, & a dit au Principal Ministre à ce sujet. „ On cache la vérité au Roi; mais je „ vous prévient que si vous ne mon- „ trez vos dépêches à S. M., je lui mon- „ trerai les miennes. „ *M. de Brienne* lui reprochoit d'avoir été l'un des instigateurs des Comités secrets auxquels les ministres n'avoient point été appelés, & d'avoir trahi les secrets du Ministère. --- „ Je n'ai jamais trahi les in- „ térêts de ma patrie, a répondu le „ Prince. Vous êtes aujourd'hui Prin- „ cipal Ministre; demain vous pouvez „ n'être rien: & moi je serai toujours „ le Prince de *Beauveau*. „

Un marbrier du Fauxbourg S. Antoine a conçu le projet d'assassiner le Roi. Ce monstre a heureusement confié son idée à un ami qui, ayant essayé vainement de l'en détourner, a été le dénoncer. Le Roi a ordonné qu'on ne fit point de mal à cet homme, & qu'on l'enfermât seulement comme fou. Le Principal Ministre effrayé par cet exemple a demandé des Gardes au Roi.

On fait qu'en juillet 1788 les députés de Bretagne ont été mis à la Bastille. Une circonstance assez singulière de leur enlèvement est que l'un d'eux ne s'est point trouvé chez lui lorsqu'on est venu lui signifier la lettre de cachet. „ N'ayez point d'inquiétude, dirent „ ses confreres; lorsqu'il saura où nous „ sommes, il viendra nous rejoindre. En effet deux heures après le brave Breton se rendit de lui-même à la Bastille.

La charade a prêté son cadre à une Epigramme contre le Principal Ministre, (M. de Brienne). *Otez ma tête & ma queue, vous aurez ce que je suis. -- (rien.)*

Les furets d'anecdotes en citent une assez singulière au sujet de M. Laurent de Villedeuil, nommé Ministre au département de Paris à la place du Baron

de Breteuil. Ce fut M. *Laurent*, son pere, qui fit une main artificielle au Duc de la *Wrilliere*, lorsque son fusil en crevant lui eût emporté son coupable poignet à la chasse; & la fatalité veut aujourd'hui que le fils de ce mécanicien soit destiné à signer les lettres de cachet.

Des gravures sont toujours mêlées aux pamphlets de toute espee; l'une représente le Principal Ministre en rochet monté sur des vessies, & s'efforçant de mettre un joug monstrueux sur les épaules de la France. Les balances de Themis & le code des loix sont enchainés sous les pieds du Ministre, dont la main droite tient le joug, & la gauche est appuyée sur le gouvernail de la France qu'il abandonne pour recevoir de la folie un petit moulin à vent qu'elle lui présente. Dans le fond on apperçoit la Bastille où l'on conduit une multitude de personnages. L'archevêque a la mitre en tête, mais placée de travers, les yeux égarés, & les traits d'un homme en démence. Ces vers de la *Pucelle* sont écrits au bas de l'estampe:

A ce projet il perdra la cervelle.

Son pere hélas, la perdit à bien moins.

Ce n'est pas le pere de M. de *Brienne*, mais son ayeul, ministre des affaires

étrangeres, qui devint fou en 1665
(Voyez Moreri.)

On cite un trait de générosité bien digne d'être conservé, en honneur de M. le Comte de *Clermont-Tonnerre*. Dans la première émeute de Grenoble, un Bourgeois leva la hache sur lui, & le coup fut heureusement détourné. Le lendemain il fut appelé chez le Commandant qui le fit entrer seul dans son cabinet. „ Malheureux, lui dit le comte „ de Clermont, je te pardonne; mais „ il ne dépend pas de moi de te faire „ grace; prends ce passeport & ces 25 „ louis & fuis au plutôt. En peu d'heures tu peux trouver un abri dans les „ terres de Savoye. „

Il vient d'être donné trois coups d'épée l'un par le chevalier de *Cubieres* à M. de *Champcenets* qui l'avoit traité avec dédain dans l'almanach des grands hommes: l'autre par un inconnu à M. de *Narbonne* en riposte d'un coup de fouet. Celui-ci courant ventre à terre dans Paris avoit renversé le Particulier. Un embarras ayant arrêté le Wisky, ce dernier s'est élancé sur la voiture pour demander satisfaction, & ce fut l'affaire de dix secondes. Le troisième a des circonstances plus plaisantes. L'Evêque de *Noyon* l'a reçu d'un jeune homme qui

qui glanoit dans le champ de l'amour que le Prélat tenoit à bail. Tous deux se sont rencontrés; il se tint des propos. L'Evêque donna la confirmation au greluchon. Celui-ci peu amateur des sacremens, en demanda raison, & M. de Noyon eut le bon esprit de sentir que le rôle de Prince de l'Eglise, n'étoit pas celui qui lui convenoit-là.

Il y a eu l'un de ces jours une course de chevaux au bois de Vincennes entre quelques jeunes gens, dont l'un a reçu une leçon bien appuyée d'un irascible piéton. Le jeune étourdi galopoit pour faire ranger les curieux qui pouvoient obstruer son point de vue, & *déchoit* à droite & à gauche des coups de fouet. Ce particulier qui n'aimoit par les gestes, *décocha* un bon coup de bâton sur les épaules du jeune centurion, & se mit ensuite sur son chemin. Le dernier ne voulant pas passer à disputer des momens précieux, tourna avec grace la tête de son cheval vers le lieu du rendez-vous.

Trois premiers Commis de la guerre ont obtenu la croix de St. Louis pour retraite. --- Deux sont faits pour la porter, & c'est celui des trois qui a été laquais, qui l'a fait avoir aux deux autres. Pour la lui donner injustement,

on a été obligé de faire deux actes de justice. L'effort est cruel.

Sur la belle action que M. le Duc d'Orléans a faite en sauvant son Jockey qui alloit se noyer, les faiseurs de Calembours ont dit : „ Voilà un Prince „ qui revient sur l'eau ; il fait toujours „ des choses bien *louables*. „ (Par allusion à ses bâtimens dont la location a beaucoup augmenté ses revenus.)

Lors de la translation du Parlement de Paris à Troyes, la femme d'un Conseiller s'en félicitoit. Une de ses amies lui en demanda raison. „ Mon „ mari, dit-elle, n'a jamais pu aller „ que jusqu'à deux ; je suis ravie de le „ voir maintenant aller jusqu'à Troyes „ (*trois*). „

On a cru que le Châtelet éprouveroit ces jours-ci l'animadversion du Gouvernement. Ce Tribunal a refusé de juger un domestique qui a assassiné, il y a quinze jours, une portiere qui gardoit seule la maison de ses maîtres, pendant qu'ils étoient à la campagne. L'assassin qui avoit autrefois servi dans la maison, en connoissoit parfaitement les étres. Il avoit profité de l'absence des maîtres pour commettre ce meurtre & voler tout ce qui s'étoit trouvé à sa

disposition. La cuisiniere étoit sa complice, & ils devoient se marier tous deux après le coup. Ayant eu l'imprudence d'écrire à cette fille à la campagne, pour lui apprendre qu'il étoit consommé, il fut trahi par l'indiscrétion même de sa maîtresse. Lorsqu'on raconta l'événement, elle laissa involontairement échapper qu'elle le savoit. Cet aveu inspira de justes soupçons; on la questionna, elle répondit vaguement; on la fouilla & l'on trouva le fatal billet qui l'avoit instruite. Elle confessa tout: on se mit à la poursuite du coupable, & on le prit sur le Pont-Neuf, dans le moment qu'il jettoit son chapeau dans la rivière, pour faire croire sans doute qu'il s'y étoit précipité. Ce scélérat mérite d'autant plus d'offrir un exemple de la juste punition du crime, que le sien a été accompagné de toutes les circonstances qui pouvoient le rendre plus atroce. Après avoir étouffé les cris de sa victime, en lui remplissant la bouche de filasse, il lui avoit lié les mains derrière le dos, & l'avoit poignardée de plusieurs coups de couteau, elle doit avoir expiré après un long martyre.

Les ambassadeurs indiens montrent un grand air d'étonnement sur tout ce qu'ils voyent. Le spectacle de l'o-

péra les a prodigieusement frappés. Partout où ils se trouvent, l'affluence est prodigieuse, & comme ils sont toujours escortés d'une quarantaine de fusiliers, leur contenance paroît fort embarrassée.

On fait voir à ces ambassadeurs ce qu'il y a de plus intéressant à Paris, & ils examinent tout avec beaucoup d'attention & de discernement. L'un d'eux, que l'on croit être le fils de *Tippo-Saïb*, mais qui garde l'incognito, paroît avoir reçu une éducation telle qu'on ne la soupçonneroit pas au fond de l'Asie. Il parle assez bien le latin; quelqu'un feignant de ne le point connoître & lui faisant compliment sur la mission & sur la confiance dont l'honoroit le Sultan : *Ce n'est point à moi que s'adressent ces paroles flatteuses*, dit le jeune homme en montrant le principal Ambassadeur. Lorsque ces envoyés visiterent le cabinet d'histoire naturelle au jardin du Roi, M. d'*Aubenton*, en les reconduisant, leur demanda s'ils étoient satisfaits ? *Je le serois bien davantage*, lui répondit agréablement le principal ambassadeur, par l'organe de son interprète, *si parmi ces choses curieuses, il s'en trouvoit une qui eût la vertu de rendre immortel, ou du moins de rajeunir les hommes de mérite.*

On avoit beaucoup exagéré d'avance

la valeur des présens que ces ambassadeurs étoient chargés d'offrir à la Cour de la part de leur souverain : ces présens se bornent tout simplement à quelques perles d'une assez belle qualité, à quelques diamans & à des productions de leur pays en toiles, mouffelines & parfums. Ils sont allés hier à *Notre-Dame*, où ils ont entendu la messe pendant laquelle les bourgeois curieux de la capitale ont été très édifiés & surpris du recueillement profond qu'ils ont montré, surtout au moment du *Lever-Dieu*.

M. de *Rulhieres* ayant été voir ces Ambassadeurs, leur interprete fit entendre que c'étoit un savant, un auteur, un des quarante de l'académie françoise; alors le principal ambassadeur s'approche de M. de *Rulhieres*, lui prend la main & lui dit, par l'organe de l'interprete, qu'il est son confrere, qu'il est homme de lettres, & auteur de 6 volumes. Cela prouve au moins qu'il est plus instruit qu'on ne l'est aujourd'hui dans l'ancienne patrie des Gymnosophistes. Ce n'est point le fils de *Tippo-Saïb* qui voyage avec les ambassadeurs, comme on l'avoit dit, mais le neveu du sultan, jeune homme très instruit & qui profite de toutes les occasions pour acquérir de nouvelles connoissances.

Lorsque les envoyés furent conduits à la Monnoie de médailles, on fit voir au principal ambassadeur une piece de métal, prête à recevoir l'empreinte; on l'engagea à la mettre sous le balancier, & à la frapper lui-même. Quel fut son étonnement, lorsque reprenant cette même piece il y vit représenté une bataille gagnée par le sultan, & dans laquelle l'envoyé s'étoit lui-même distingué d'une maniere avantageuse. Il est inutile d'ajouter qu'on lui fit présent de cette médaille. On a fait éprouver à plusieurs souverains, qui sont venus en France, des surprises aussi flatteuses, mais elles n'ont point égalé celle de ces Indiens, qui ne connoissent qu'imparfaitement les procédés des beaux-arts.

Les Anglois ont représenté sur un de leurs théâtres une mauvaise farce dans laquelle on tourne en dérision le peuple françois personifié par un crocheteur. Ce crocheteur porte sur son dos un fardeau considérable de hardes, de vêtemens de premiere nécessité. Un interlocuteur qui le rencontre lui demande: Où vas-tu? --- Au trésor royal. --- Qu'y faire? --- Porter ce fardeau. --- Tiens, porte-y le mien aussi. --- Mais, je ne le puis pas, vous voyez que je suis écrasé. --- Porte-le toujours de par

le Roi & pour le Roi. -- Un second interlocuteur vient & fait les mêmes questions & la même cérémonie. Un troisième suit, un quatrième; bref, le crocheteur succombe au poids & se traîne en rampant vers le trésor royal. Arrivent des chevaux, des équipages brillans, des hommes couverts d'or; & l'on crie : *C'est le Roi, vive le Roi.* Le pauvre crocheteur presque expirant tourne la tête de ce côté & crie à s'égosiller : *Vive le Roi.*

Un marchand du *Palais royal* a offert dernièrement à ses amateurs, une veste brodée en soie. Sur un des côtés on voyoit un Archevêque vêtu en violet, poussé par derrière par un simple ecclésiastique. Il tenoit d'une main un édit & des rouleaux de papier sur lesquels on lisoit *banqueroute, suppressions, brigandages*; dans l'autre main étoit un fouet de serpens dont l'un plus gros & plus long que les autres se replioit vers le sein de l'Archevêque qu'il paroïssoit dévorer. Sur l'autre côté de la veste on voyoit un personnage que l'on suppose M. de *Calonne*, marchant tête baissée & tenant un *compte rendu* enveloppé de nuages. Sur le haut de la veste, un soleil, emblème de M. *Necker*, dissipoit l'obscurité que ces nuages répan-

doient. La veste fut bientôt vendue & fort cherement.

Quand M. d'*Agoust* se présenta au Parlement pour arrêter MM. d'Epremeuil & de Montfabert, il y eut d'abord des difficultés pour l'admettre dans la grand'chambre. Ce M. d'*Agoust*, capitaine aux gardes françaises, est le même avec qui M. le prince de Condé daigna se battre.

Sur le refus qu'on faisoit de le laisser entrer, M. le premier Président fit observer qu'il s'annonçoit comme porteur des ordres de S. M. & qu'il n'y avoit point d'inconvénient à le recevoir. Il eut alors la permission d'entrer. On commença par lui demander de présenter ses ordres. Il en fit la lecture. On lui dit ensuite qu'il n'avoit point la marque distinctive d'un officier chargé des ordres du Roi; il en demanda pardon à la Cour, disant que c'étoit un oubli de sa part, & sortit de sa poche son hausse col pour le passer, mais sur ce qu'on lui cria que la grand'chambre n'étoit pas l'endroit d'une toilette, il sortit un moment, & revint revêtu de son hausse col. On sait comment il emmena les deux conseillers. La voiture où il étoit, traversant le Pont Neuf, quelques jeunes gens qui suivoient,

suivoient, s'écrierent : Arrêtez, arrêtez. La sentinelle de *Samaritaine*, sur ces cris, arrêta la voiture. M. d'*Agouft* lui ayant dit quels étoient ses ordres, elle la laissa passer. Ces jeunes gens la suivirent jusqu'à l'hôtel de la police, dont on leur laissa la libre entrée & même des salles d'audience. MM. d'*Epremenil* & *Montaubert* furent mis chacun dans une chambre séparée. Ils demandèrent un perruquier qui leur fut accordé sur le champ; après leur toilette on vint prendre leurs ordres pour savoir ce qu'ils desiroient pour leur dîner. Ils furent servis aussi-bien que les circonstances pouvoient le permettre. Après qu'ils eurent dîné, on leur donna du papier, & on leur laissa la liberté d'écrire; M. de *Crasne* les prévint seulement qu'étant sous les ordres du Roi, ils devoient lui remettre leurs lettres décachetées. Ensuite on les pria de monter en voiture, & bientôt ils furent loin de Paris.

Les garçons perruquiers qui les avoient coëffés, furent retenus jusqu'après le départ des deux prisonniers.



*Lettre écrite par le sieur Desbrugnières,
Inspecteur de Police, au sieur D***
C. A. G. F.*

Paris, le 15 Mai 1782.

Mon cher Camarade,

Je suis accusé par des méchans de vous porter envie, & de chercher à diminuer la gloire que vous vous êtes acquise le 6 de ce mois ; le soin de mon honneur & mon attachement pour vous, mon ami, me prescrivent également l'obligation de détruire cette calomnie, & c'est le but de ma lettre. Puisse-t-elle apprendre à tous les honnêtes gens à quel point vous avez subjugué mon estime & mon admiration ! Ma réputation est assez bien établie pour être cru au-dessus d'une basse jalousie ; la modestie ne me permet pas de rappeler ici les hauts faits qui ont rendu mon nom à la fois célèbre & redoutable ; les annales de la police en conserveront assez la mémoire ; Bicêtre, Vincennes, la Bastille, me doivent tout l'honneur de leurs cachots ! mais vous avez en un seul jour, cher ami, surpassé tous mes exploits, & l'on aura peut-être oublié *Desbrugnières* qu'on parlera encore avec étonnement du siège du Palais. O Journée mémorable ! ô valeureux Capitaine ! Qui pourra jamais croire, que seul (avec 1500 hommes) vous ayez pu vous rendre maître d'un magistrat en robe & en bonnet quarré ? ... Vous n'avez craint ni une fausse honte, ni les vains propos

d'un public révolté , ni le mépris des vrais défenseurs de la patrie , ni l'horreur de la postérité ; plus sage & plus hardi que le comte *Daché*, vous avez tout bravé. Vous marchez ; en un instant tous les retranchemens sont forcés , toutes les avenues gardées ; vous entrez dans la grand' salle à la tête de vos fappeurs , & cette place qu'on avoit crue imprenable jusqu'à vous , est forcée de capituler. Tel , & moins étonnant encore , *Lowendal* après 63 jours de tranchée ouverte , réduisit (*) l'invincible garnison de Berg-op-zoom : que vous parûtes grand , cher Camarade , lorsque tenant le fougueux d'*Epremejnil* par la main , vous l'amenâtes sans résistance malgré l'indignation publique ; je vous vois , toujours intrépide , monter en fiacre aux huées de la populace , & conduire en vainqueur le rebelle à celui dont nous prenons les ordres ; mais ! dois je oublier avec quelle présence d'esprit vous donniez au milieu du péril les ordres nécessaires ? Un procureur se présente-t-il à une porte ? il est repoussé ; un avocat veut-il entrer par une porte opposée ? 30 mousquets sont dirigés sur sa poitrine. Nulle communication avec les assiégés ; vous êtes partout à la fois ? à la grand'salle , dans les cours , au greffe , à la pissotière. Autant vous avez montré de grandeur d'ame & de courage dans l'assaut , autant vous témoignez de clémence & de générosité envers les vaincus ; aucun des MM. n'est allé à la garde-robe que vous ne l'ayiez

(*) On sait qu'un convoi fut surpris portant cette adresse ; à l'invincible garnison de Berg-op-zoom !.

accompagné avec cette noblesse qui vous caractérise.

Si la journée du 8 n'a pas eu le même éclat, elle ne vous fait pas moins d'honneur, & je tiens qu'un habile capitaine peut montrer autant de savoir dans une retraite que dans la conduite d'un siège; celle que vous fîtes chez le bijoutier *Paris*, sera généralement estimée des maîtres de tactique, lorsqu'un *Folard* l'aura écrite; à la vérité vous dûtes beaucoup dans la circonstance à Mgr le chevalier D*** qui monté sur son beau cheval (*) (*que tout le monde connoît*) soutint longtems avec sa troupe tout l'effort de l'ennemi.

Jouissez de votre gloire, cher Camarade, & méprisez les clameurs éphémères de l'envie; ah! sans doute vous avez dû l'exciter! Mgr de L*** vous aime; il vous a donné le gouvernement du Palais; vous couchez sous un beau pavillon, dans la place Dauphine; vous avez la garde du Pont-neuf, du quai des Orfèvres & de celui des Morfondus, que vous faites trembler: tout cela fait des jaloux, c'est bien naturel; mais ne vous découragez pas, vous êtes destiné à de grandes choses: dans peu M. le Lieutenant de police vous ordonnera peut-être d'arrêter Mgr de L*** lui-même; au reste si ce n'est vous, ce sera moi ou... &c.

J'ai l'honneur d'être avec tous les mouchards, escrocs, filoux & autres suppôts de la police,

(*) Voyez dans le Journal de Paris, Janvier 1785 la lettre de Mgr le chevalier D*** qui commence par ces mots: *Tout le monde connoît mon beau cheval...*

Votre très-humble & très-obéissant serviteur
Signé

DESBRUGNIERES.

P. S. Mes complimens, je vous prie, à M.
le duc de *** & à la cour plénier.

Et au-dessous est écrit : à M. *** Exempt de
Police au camp de la place Dauphine.

On apprend de Londres que M. de
la Motte Valois a trouvé le moyen de
se procurer une partie du fameux
collier qu'il avoit dans le tems de sa
fuite confié à une tante qu'il avoit à Bar-
sur-Aube. Cette partie de diamans étoit
un petit baril dont il s'étoit bien gardé
de lui dire le contenu. Il lui avoit remis
en même tems un écrin appartenant
à sa femme, & une boîte enrichie esti-
mée 1500 liv. Depuis qu'il étoit à Lon-
dres, le domaine étant venu s'emparer
au nom du Roi, des biens des sieur &
dame de *la Motte*, la tante avoit ima-
giné de remettre elle même l'écrin aux
commissaires, mais elle avoit eu soin
de garder la boîte & le baril, & plu-
sieurs personnes étant venues de la part
& avec des lettres du sieur de *la Motte*
pour réclamer ce dépôt, elle avoit
refusé de le rendre, se contentant de
dire qu'il étoit en sureté, & qu'elle ne
le rendroit qu'à celui qui le lui avoit
confié. Le sieur de *la Motte* craignant
de perdre ce reste de son vol, écrivit

avec instance à sa tante & son oncle pour déterminer à passer en Angleterre : il y réussit ; mais ils n'emportèrent avec eux que la seule boîte. Furieux il attaqua son oncle devant le juge ; il parvint à le faire mettre en prison , d'où il n'est sorti qu'après que sa femme est venue chercher à Bar-sur-Aube le petit baril pour le remettre au *sieur de la Motte*. Cette circonstance n'a pas besoin d'être appuyée de réflexions ; mais si l'on avoit besoin d'un nouveau fil pour se conduire dans ce dédale obscur , elle pourroit aisément le fournir.

On s'étoit bien attendu que la malignité se revêtiroit un jour du nom célèbre de *feu Desbrugnières*. Il circule des copies de son prétendu testament. En voici un extrait :

Aujourd'hui 6 juillet, moi *Fiacre*, *Panchace*,
 „ *Honoré Desbrugnières*, écuyer, conseiller du
 „ Roi, inspecteur de Police de sa bonne ville
 „ de Paris, sain de corps & d'esprit, ai fait
 „ mon présent testament, ainsi qu'il suit :
 „ J'institue pour mon héritier & légataire
 „ universel mon cher & digne confrère D...,
 „ sans que pour ce il soit tenu de renoncer aux
 „ aumônes du Gouvernement & aux turpitudes
 „ lucratives, & en cas de décès de ses noirs
 „ mâles, je lui substitue M. son frere, pour les
 „ grandes espérances qu'il a données, en arrêtant
 „ le Cardinal de R..., le tout à condition qu'ils

» draperont l'un & l'autre pendant six mois... »
 » Je lègue à M. l'abbé *Maury* trois paquets
 » de plume de corbeau pour faire mon oraison
 » funebre. »

» Je lègue à M. *Piépape de Piéplat*, con-
 » seiller d'Etat, ma collection d'Arrêts du Con-
 » seil, lesquels se trouvent dans ma garde-robe. »

» Je lègue à M. *Moreau*, historiographe de
 » France, un traité écrit de ma main & dédié
 » à M. l'Archevêque de S... *sur l'usage légitime*
 » *des lettres de cachet*, avec l'historique de
 » toutes celles que j'ai mises à exécution, for-
 » mant 12 volumes in-4... »

» Je donne & lègue à M. *B...* Lieutenant-
 » Général de la Sénéchaussée de L..., le cordon
 » noir que j'étois sur le point d'obtenir, pour
 » lui prouver l'estime que je fais de sa corres-
 » pondance secrète avec M. le Garde des Sceaux
 » & de son heureux talent pour la persuasion. »

» Je lègue à M. *Linguet* douze bouteilles de
 » fiel pour mettre dans son encre, & douze
 » marteaux de forgeron pour travailler son style,
 » je lui lègue de plus un coussin matelassé qui
 » pourra lui être utile de plus d'une manière. »

» Je lègue à M. l'abbé *Morellet* vingt quatre
 » sols pour le prix de son dernier libelle contre
 » les Parlemens. »

» Je lègue au rédacteur du *Courier de l'Eu-*
 » rope, tous les coups de bâton qui me seront
 » dus au jour de mon décès. »

» Je lègue aux compilateurs du *Journal de*
 » Paris, mon article de Nécrologie, fait par
 » moi-même, lequel sera nonobstant ce, payé:

» par mes héritiers ou par le Gouvernement. »

» Je lègue à M. B. J. de P., une paire de
» bottes fortes, une selle & un fouet de poste,
» pour se transporter avec plus de célérité,
» partout où il y a quelque vilénie à faire &
» quelque chose à gagner. »

» Je lègue à M. de *Maziot*, maître des Re-
» quêtes, une culotte de peau pour voyager,
» car il a usé la sienne sur la route de *Rouen*
» & sur celle de *Moulins*. »

» Je lègue à M. de *Rivarol*, ce grand écri-
» vain, les trente mille lots de trois mille livres,
» de la loterie de 12 millions au profit des
» grêlés, bien entendu toutefois que les porteurs
» des billets gagnans n'auront porté que *cent*
» livres à ladite loterie... »

» Je lègue à Madame *** un exemplaire de
» *Parapilla*, avec des figures en taille-douce. »

» Je lègue à Mad. la Duchesse de G..., un
» siffre en yvoire pour accompagner sa petite
» voix douce, quand elle chante les louanges
» du principal Ministre. »

» Je nomme pour mon exécuteur testamen-
» taire M. de ***, espérant qu'il voudra bien
» avoir pour moi la bonté qu'il a eue pour son
» ami B..., bien fâché de ne pouvoir le gratifier
» de quelques huit à neuf cents mille livres;
» mais je lui laisse ma boîte avec mon portrait
» garni de pierres fausses comme lui, que je le prie
» d'accepter pour l'amour de moi. »

La manie de l'inamovibilité s'est ré-
pandue jusques parmi la valetaille. Le

Suisse du contrôle-général est une es-
pece de personnage qui se croit inamor-
vable, parce qu'on ne le change pas
aussi souvent que les Contrôleurs-Géné-
raux; d'ailleurs fort à son aise & don-
nant 18 à 20,000 liv. de dot à chacune
de ses filles. Après que *M. Necker* eut
quitté la place de directeur général des
finances, il s'étoit permis des propos
insultans sur *M. & Mad. Necker*. Cet
insolent valet vient d'être défabulé sur
sa prétendue inamovibilité : on voit à
sa place un domestique honnête & in-
tegre.

La démission de *M. le Garde des
Sceaux* a renouvelé à Paris les scènes
bruyantes que celle du principal Mi-
nistre avoit occasionnées. Dès que la
nouvelle en fut répandue dans la Capi-
pitale, le peuple signala sa joie par des
excès de toutes les especes. Un écrivain
du Palais, avec une voix de *Stentor*,
chanta le *Te Deum* dans la grand'salle;
la garde voulut lui imposer silence; une
foule immense qui s'étoit rassemblée
prit son parti; un officier s'approche :
--- *Monseur*, lui dit le chanteur, *vous
me ferez mettre en prison, si vous le voulez;
mais de grace laissez-moi achever mon Te
Deum; je n'ai plus que deux versets.*

La Place Dauphine & le Pont-neuf fu-
rent, le soir, les théâtres des réjouis-

fances les plus turbulentes; les cris, les illuminations, les fusées ont duré pendant trois jours. L'effigie du garde des Sceaux a été promenée mardi dans les rues, conduite devant l'église de *Notre-Dame* pour y faire amende honorable, & de là traînée à la *place Dauphine* pour y être brûlée, en vertu d'une sentence burlesque, & accompagnée d'un bourreau, d'un confesseur & d'un compere qui répondoit pour le prétendu patient. Tous les carrosses qui ont passé sur le *Pont neuf*, lundi, mardi & mercredi, ont été arrêtés : maîtres, cochers, laquais, tous étoient obligés d'ôter le chapeau & de crier à haute voix : *Vive Henri IV, au diable L***!* Lorsque la populace trouvoit de la résistance, elle prenoit les gens, les faisoit mettre à genoux devant la grille de la statue, & les renvoyoit ensuite avec des huées.

M. le duc d'*Orléans* voulut mardi soir, être témoin de ce spectacle, sa voiture fut arrêtée comme les autres; il fit l'acclamation exigée; & donna quelque argent au peuple avec un des flambeaux de sa voiture qui lui fut demandé.

Quelques heures auparavant, la populace avoit enlevé un déserteur que la maréchaussée conduisoit dans un fiacre. Après avoir rompu ses fers, on lui avoit donné de l'argent & de nouveaux ha-

bits ; mais en remerciant ses libérateurs, il leur avoit représenté qu'il étoit presque impossible qu'il ne fût pas suivi , repris & puni plus sévèrement. --- *Ne craignez rien* , lui avoit-on répondu , *on obtiendra votre grace*. En effet le peuple supplia le duc d'*Orléans* de la lui procurer , en lui représentant qu'il avoit été délivré au nom de *Henri IV* & aux pieds de sa statue. Le Prince le promit.

La Reine ne cesse de donner des preuves de cette popularité charmante qui lui mérite l'amour de tous les François. Le jour de l'audience des ambassadeurs Indiens , une femme de Province voyant à ses côtés *Madame* & le duc de *Normandie* , ne put retenir cette exclamation : *Mon Dieu , les beaux enfans !* La Reine s'approcha d'elle en lui conduisant le Prince & la Princesse , auxquels elle dit : *Mes enfans , saluez Madame , & S. M. lui fit elle même une révérence très-gracieuse.*

La veille de la disgrâce de M. de *Lamoignon* , Mgr comte d'Artois le rencontra , & lui dit ; „ vos projets , Mon-
„ sieur , déplaisent à la Nation , & je
„ vous conseillerois de donner votre
„ démission. --- J'ignore , répondit le
„ Garde des Sceaux , si c'est un ordre
„ du Roi , ou un simple avis que vous

„ me faites l'honneur de me donner :
„ mais je ne présume pas que mes ser-
„ vices déplaisent à S. M. --- Vous pré-
sumez mal , répliqua le Prince en lui
tournant le dos.

On fait que les poissardes prétendent
avoir le droit de se montrer dans toutes
les circonstances , & de complimenter
les gens en place. Elles ont été voir
M. Necker , & lui ont demandé une
grace. --- Quelle est-elle , mes enfans ? ---
*C'est de nous procurer les boyaux de l'Ar-
chevêque de Sens pour étrangler le Garde
des Sceaux.*

L'anecdote suivante fait également
honneur à la Reine & à M. Necker. S.
M. demandoit une des places les plus
essentiellles dans le bureau du Contrô-
leur-général pour un de ses protégés.
M. Necker lui représenta qu'il avoit
besoin pour la remplir , d'un homme de
confiance , & supérieur en talens & en
expérience à celui qu'elle recomman-
doit : --- „ Vous me refusez donc , dit
„ la Reine ? --- Ah Madame , ce n'est
„ point le nom que V. M. doit donner
„ à mes observations. --- C'est me refu-
„ ser , répliqua notre charmante sou-
„ veraine , mais je ne vous en estime
„ pas moins. „ -- Ce propos étoit si
flatteur , que M. Necker demanda la per-

mission d'en parler. „ J'y consens, dit
„ la Reine, mais on ne vous croira
„ pas. „

La santé chancelante du Dauphin
semble se raffermir. Ce jeune Prince
qui joint à un excellent cœur, un ju-
gement au-dessus de son âge, disoit der-
nierement en mangeant des pommes de
terre : „ je préfère cet aliment, à tout
„ autre, parce que je l'ai cultivé moi-
„ même. Je veux l'été prochain si je
„ me porte mieux, semer du bled, le
„ soigner, & le faire moudre. J'en ai-
„ merai davantage les pauvres gens
„ qui nous le procurent. On ne les
„ estime peut-être pas assez. „

Il y a peu de tems qu'un voyageur
se disant gentil-homme, arrive à Ver-
sailles. A peine étoit-il descendu de
cheval à l'aubergé, qu'il demanda un
conducteur pour le mener au château,
disant qu'il avoit un secret très-impor-
tant à communiquer au Roi. L'auber-
giste fit avertir sur le champ le Lieute-
nant de la Prévôté qui, ayant pris les
ordres du Ministre, fit arrêter le nou-
veau débarqué, & vint ensuite l'inter-
roger. --- Celui-ci vouloit garder son
secret. „ Je n'ai point fait cent lieues,
„ ajouta-t-il, pour vous révéler ce
„ qu'il est important que le Roi sache

„ tout seul. „ On le pressa de dire à „ quoi il destinoit les deux pistolets qu'on lui avoit trouvés. Il répondit que c'étoit-là une partie de son secret. Enfin vivement pressé, il avoua qu'il vouloit tuer le soleil, & s'assurer pour cette action de l'agrément du Roi. Sur l'observation que le soleil étoit l'astre qui vivifioit la nature, & que son intention étoit mauvaise. „ -- Non, répondit l'interrogé; il nous éclaire trop, sa trop grande lumière importune & fatigue la vue. --- Les propos de cet homme annonçant un cerveau dérangé, on l'envoya aux *petites-maisons* pour y être mis au régime.

Le premier Président de la Chambre des Comptes de Rouen, s'est rendu chez celui du parlement le jour que l'on a craint une émeute dans cette ville. Il lui a demandé quelle seroit l'opinion de sa Compagnie sur la formation des Etats-généraux. Le premier Président du Parlement lui demanda d'abord de quel droit il faisoit cette question. -- Du droit impérieux de la nécessité. -- Mais il faudroit au moins que j'eusse le tems d'assembler les chambres pour prendre leur avis. -- On ne m'a donné qu'une heure, & 500 hommes armés attendent la réponse aux portes de la ville. -- En ce cas, vous pouvez assurer que l'opi-

nion de ma Compagnie sera celle qui pourra être le plus agréable au Peuple.

On a dû s'attendre, lors de la retraite de M. de *Calonne*, qu'un nombre infini de petits Auteurs s'enroueroient à vomir des injures contre le Ministre disgracié. --- Je me rappelle toujours à ce sujet une anecdote du feu Comte du *Barry* qu'on avoit surnommé le Roué.. Il fuyoit de la France après la mort de *Louis XV*, il avoit pris la route de l'Allemagne. On lui apprend qu'il est dans la résidence d'un Prince d'Empire, & il se rappelle qu'il a influé sur la nomination du Ministre de la cour de France en cette résidence. Il lui envoie dire qu'il est arrivé & qu'il le prie de passer à son auberge; le Ministre envoie son secrétaire témoigner ses regrets de ce qu'il étoit malade.... *Ah, il est malade!* dit le Comte dans son accent toulousain --- *va dire, mon ami, à ton maître qu'il est un faquin; il y a 15 jours, si j'avois passé, il m'auroit donné une fête.*

Le jour de la Toussaint a été un jour funeste pour les habitans religieux de la paroisse de *Saint - Paul*. Réunis pour entendre le service divin, les paroissiens en foule s'étoient entassés dans l'Eglise pour célébrer tous les saints, & certes la besogne étoit bien suffisante

pour n'avoir pas à se mêler d'autres soins ; mais l'homme propose & Dieu dispose. A peu près vers le milieu de la grand'messe un bruit épouvantable fit retentir les voûtes, des cris de frayeur se répéterent dans tous les coins de l'Eglise, & les paroissiens épouvantés, ignorant la cause de ce bruit, mais prévoyant des dangers autant plus grands qu'ils étoient inconnus, se précipiterent les uns sur les autres vers les portes ; & dans cette bagarre les uns se cassèrent bras & jambes, & les autres laisserent souliers & bonnets &c. Voici la cause de cet accident.

La fabrique, avec le secours des ames charitables, entretient une certaine quantité de pauvres enfans qu'elle occupe à des filatures. Ces enfans sont tous occupés aux mêmes exercices, & afin qu'ils ne troublent point le service divin, on leur dit une messe particulière sous les charniers de la Paroisse. De bonne heure on accoutume ces enfans à sentir le poids de l'inégalité des conditions dans le lieu même qui doit les rapprocher davantage, & les prêtres colorent cette conduite de l'apparence de l'ordre & de la décence, attendu que ces enfans ont des sabots, & que l'ordre & la tranquillité des dévots bourgeois seroient interrompus. Au milieu de la messe qu'on leur célébroit à la hâte,

te, un de ces enfans attaqué du mal caduc tomba en convulsions. Ses grimaces effrayèrent les voisines & les bavardes du quartier, qui commencerent à se reculer de l'enfant qui pouffoit des cris aigus; ces cris exciterent la frayeur de tous les autres qui s'enfuirent du lieu de la scene, & se jetterent dans l'Eglise. Quelques mal intentionnés dirent que des voûtes écrouloient: une terreur panique s'empara de tous les esprits. Tout le monde voulut fuir à la fois, les chaises se renverserent & causerent des chûtes multipliées. Les filoux, car il y en a partout, profiterent de cette émeute, & pendant le désordre, pendant que les jambes se cassoient, ils arrachioient les oreilles des femmes qui avoient eu le malheur de s'affubler de leurs joyaux.

Un curé de Fontainebleau doit à une circonstance assez plaisante le bonheur d'avoir échappé à la mort. Trois Sœurs Grises arrivent, il y a environ huit jours, chez lui, vers le soir; elles lui disent qu'elles avoient ordre de se rendre à *Paris*, que la pudeur ne leur permettant pas de coucher dans les auberges, elles réclamoient sur la route l'hospitalité dans des maisons plus décentes, & supplient le curé de leur donner à coucher. Le bon prêtre y consent

& donne ordre de les conduire dans une chambre du presbytere. Après y être entrées, l'une d'elles demande à la gouvernante le lieu destiné à de petits besoins, on lui montre une table de nuit, mais par pudeur la sœur grise refuse d'en faire usage, & la gouvernante la conduit au jardin. Celle ci eut heureusement la curiosité de regarder en silence la pudique sœur grise : mais quelle fut sa surprise en voyant la chaste sœur s'y prendre à la maniere des hommes ! elle courut manifester au curé ses soupçons & ses inquiétudes. On envoya querir main forte. En attendant on servit le souper. Le pauvre curé, plus mort que vif, faisoit de son mieux les honneurs du repas, & versoit d'inutiles rasades aux discrettes sœurs qui les refusoient modestement. Enfin le secours arrive ; on se saisit des bonnes religieuses qu'on trouva n'être que des hommes déguisés, munis de pistolets, de poignards & de rossignols.

Un épicier, du quartier saint Eustache, avoit pour femme une de ces Honesta dont la jalousie lui causoit chaque jour des scenes aussi scandaleuses que désagréables ; la semaine derniere, à la suite d'une dispute qui dégénéra en rixe violente, la femme lança une assiette à la tête du mari ; celui ci prit

un chandelier & la tua du coup. L'épici-
er est arrêté, & l'on ne fait s'il ne
fera point pendu.

Il s'est fait, à la même époque, un
acte de vengeance d'un genre assez
étrange; quoiqu'il ne soit pas sans exem-
ple. Deux mariniers ayant pris dispute
sur la rivière, l'un donne à l'autre un
coup de croc dans le ventre; celui-ci
furieux de sa blessure, saute sur son ad-
versaire, l'embrasse étroitement & se
jette dans le fleuve avec lui, où ils ont
été noyés tous les deux.

Il est arrivé à *Jofferand*, limonadier
du café de Foi, une aventure assez dés-
agréable. Un avocat, grand parleur,
doué d'une voix de *Sientor*, tenoit im-
perturbablement le dés à ce café, rom-
poit en visière à quiconque n'étoit pas
de son avis, & avoit un plus grand tort
aux yeux du limonadier, c'étoit de ne
jamais rien prendre chez lui. *Jofferand*
s'en plaignit plusieurs fois à ses garçons,
& l'un de ceux-ci, autorisé par son mas-
tre, ayant eu une altercation avec le
bruyant bavard, lui dit qu'il feroit aus-
si bien de rester chez lui: l'avocat alla se
plaindre au limonadier qui prit le parti
de son garçon; la querelle s'échauffa,
& l'avocat fut mis à la porte. Le légiste
furieux alla porter plainte au Palais-ro-

yal où on ne voulut point la recevoir , parceque la rixe ne s'étoit point passée dans l'enceinte du Palais ; chez le commissaire du quartier , même refus , parceque celui-ci connoissoit *Jossierand* ; enfin l'avocat s'adressa au lieutenant de police , & M. de *Crosne* demanda un mémoire. Le mémoire dressé , l'avocat le porte au caffè pour le faire signer des témoins , & va prendre l'écritoire sur le comptoir de *Jossierand* ; celui-ci soupçonne ce qui se passoit & court pour reprendre l'écritoire ; on refuse de la lui rendre , il l'arrache avec violence & asperge d'encre le papier ainsi que le visage des assistans , tous sortent & signent le mémoire qui est remis à M. de *Crosne* ; le magistrat a ordonné que *Jossierand* fît des excuses , & que le garçon qui a insulté le particulier , fût mis en prison ; mais celui-ci a pris la fuite : *Jossierand* s'est retiré dans son kiosk placé dans le jardin , & a réussi à arranger cette ridicule affaire.

Une femme de la halle accoutumée à laisser ses enfans seuls , tandis qu'elle alloit gagner quelque argent à porter des denrées , sortit de chez elle de très grand matin suivant son usage , & laissa ses deux enfans , l'un âgé de 5 ans & l'autre de 2 , couchés & dormant tous les deux. Probablement réveillés plu-

tôt que de coutume, ils se leverent sans attendre le retour de leur mere; probablement aussi ils se mirent d'abord à jouer, ensuite à se disputer; puis à se battre: tel est l'usage commun à tous les âges. A celui-là comme au nôtre, la raison du plus fort est toujours la meilleure; quoi qu'il en soit, cette meilleure-ci ne valut rien. L'aîné de ces enfans, impatienté des cris de son frere, s'avisa de le mettre dans le cas de ne pouvoir plus crier, & muni d'une corde que sa naissante barbarie eut l'art de nouer, il accrocha au verrou de la porte son malheureux petit frere, l'étrangla, & cette innocente victime rendoit les derniers soupirs lorsque sa mere revint pour les habiller. Qu'on se fasse une idée de sa douleur; il suffit, pour en croire l'étendue, de se souvenir combien les malheureux aiment leurs enfans. Il y eut une descente des officiers du Châtelet. On interrogea le petit assassin; on lui demanda pourquoi il avoit pendu son frere, & qui lui avoit appris ce métier; il répondit que son frere avoit fait trop de bruit, & qu'il avoit appris à pendre sur les boulevarts, au spectacle des marionnettes où sa mere le conduisoit, & où il voyoit tous les jours polichinelle pendre son compere. Cet accident qui n'est que trop vrai, prouve assez combien l'exemple a d'empire sur l'en-

fance, & combien il faut prendre de précautions & apporter de soins à ne lui procurer que des amusemens faits pour elle.

Un Seigneur haut-justicier, chasseur par goût, mais citoyen, désirant être utile à sa patrie & voulant lui procurer une économie & un impôt, impôt qui seroit supporté par une classe volontaire & déchargeroit d'autant le reste de la société, a reconnu dans la ville de Paris, qu'il s'y est, par un fond d'aisance, établi un abus réel & dangereux, par le nombre prodigieux de chiens qui y sont élevés, la plus grande partie par condescendance du maître pour son domestique, de la dame pour sa femme de chambre; que le nombre fait une consommation d'un 36me du gros comestible. Il compte sur six personnes un chien, & qu'un chien se nourrit de la sixieme partie de la portion de nourriture d'un homme; il suppose qu'ils consomment la nourriture de 20 mille personnes dans Paris. Ce tableau lui a fait porter ces réflexions sur tout le royaume, & il a remarqué en fixant une proportion d'un cent-huitieme pour les villes de province & la campagne, que la consommation est de 185 mille hommes. Cette consommation n'est d'aucune utilité, car de fait il n'y a que le pâ-

tre & le fermier isolé dans la campagne qui ayent besoin de la garde fidelle d'un chien; & outre le mal qui résulte d'un vice de luxe, il en résulte un d'une maladie à laquelle cette espece est sujette, la rage, qui a causé tant de maux à l'humanité.

Pour éviter la consommation inutile de la nourriture de 185 mille hommes, & prévenir les accidens de la rage, le Seigneur citoyen propose de mettre un impôt sur les chiens: pour le premier 3 livres par an, pour le second 6 livres, & pour le troisieme 9 livres. Il exempte un chien & un élève au pâtre, au fermier isolé; six chiens & trois élèves au Seigneur haut-Justicier, parcequ'il ne faut pas attaquer les droits primitifs, mais imposer le luxe de ce Seigneur. Il estime que cet impôt doit produire 9,000,000 & que la recette doit s'en faire par quartier de trois mois en trois mois.

Un Arménien voyageur se trouva ces jours derniers sur le Coche d'eau d'*Auxerre* à Paris, dans son costume national avec la moustache; il fut plai-santé sur l'un & sur l'autre par des voyageurs, ses compagnons, au nombre desquels se trouvoient quelques officiers & soldats semestriers, qui à force d'échauffer leurs esprits, entraînent

les rieurs de leur côté. L'arménien avec sa fuite se trouvant être le plus foible quoique très offensé, trouva qu'il étoit de sa prudence de ne pas répliquer, de ne montrer que du déplaisir & d'attendre le moment de la vengeance pour sa moustache arrachée, marque de sa profession de foi; la nuit arrivée, le monde endormi, armé de son poignard il tomba sur tous les mauvais plaisans; il en blessa ou tua treize.

Ce malheureux événement suite d'un mauvais persiflage, en ce qu'il a attaqué les loix d'une nation, devroit servir d'un nouvel exemple à la nôtre, que la présomption est toujours mal placée. Puisse cet événement imposer un frein à ce malheureux esprit de mystification qui s'est répandu sur nous!

On dit que la maréchaussée ayant voulu arrêter l'Arménien, fut obligée pour s'en emparer, de faire feu sur lui; elle le blessa. Il est actuellement à l'hôpital d'*Auxerre*.

Il semble que la maréchaussée auroit dû plutôt arrêter les mauvais plaisans qui ont pu échapper à ses coups. Chez quel peuple l'étranger sera-t-il respecté, s'il ne l'est en France, & surtout quand il n'en connoît pas la langue. Cet Arménien ne savoit pas un mot de françois.

Un Conseiller au parlement, homme
connu

connu par ses largesses pour ses protégées, a cependant vu malgré lui ses habitudes généreuses interprétées trop grandement par son valet de chambre. Instruit que Mesdames les poissardes faisoient compliment à M. M. ses confreres, autres Conseillers, sur leur retour de la campagne de Troyes, & que pour plus grande remarque ce Corps féminin étoit accompagné de quelques fifres & tambours de la ville pour battre la charge, il dit à son confident, en sortant de chez lui : tu donneras douze francs à chacune. Le valet de chambre obéit strictement à la lettre, fit une dépense enragée en raison du nombre de personnes, parcequ'il entendit que *chacune* n'étoit pas pour *chacune* troupe (celle de poissardes & celle de tambours & fifres) mais pour *chacune* personne. Quoiqu'habitué aux caresses des femmes, il n'a pas moins été étonné de se trouver recherché dans les rues de Paris, par la premiere bande de ce sexe qui se montre à toutes les bonnes fêtes.

Le nommé *François Wilkes*, laboureur, près de *Stourbridge*, dans le *Worcestershire*, est mort ce mois-ci, âgé de 109 ans : on ne se rappelle pas qu'il ait eu dans le cours de sa vie l'apparence d'une indisposition, ni dans sa

vieillesse le symptôme d'une infirmité; aussi les bonnes gens des environs n'ont-ils pas manqué d'attribuer à une cause surnaturelle ce qui leur paroissoit d'étonnant dans cet homme. Il y avoit longtems qu'on le regardoit très sérieusement comme immortel & qu'il passoit pour constant que lors de sa naissance il avoit reçu de quelques forcieres le don de l'immortalité: pour prouver ce prodige on se rappelloit une infinité d'aventures qui eussent terminé la vie de tout homme mortel. On racontoit entr'autres qu'assitant un jour à un combat de taureau, l'animal irrité le perça d'une de ses cornes à l'aine, le foula longtems sous ses pieds, le laissa mort sur l'arene; le lendemain il travailloit aux champs; une autre fois il nageoit dans un étang; la crampe le saisit, il se noya, on le retira mort, le lendemain il se portoit bien. Dans une autre occasion il fit une chute; on vit que son cou étoit brisé, il avoit une jambe & un bras cassés, le lendemain il dansa.... Enfin aujourd'hui que le bon vieillard est mort & enterré, personne n'en veut rien croire, si ce n'est le curé & le fossoyeur.

Le vieux *William Douglas* & sa femme viennent de mourir: ils étoient nés le même jour dans le cours de la même

heure : la même sage-femme les avoit reçus : ils avoient été baptisés en même tems dans la même église : ils ne s'étoient pas quittés jusqu'au moment où la nature leur fit sentir les premiers feux de l'amour : à l'âge de 19 ans ils se marièrent du consentement de leurs parens dans l'église où ils avoient été baptisés : jamais ils ne sentirent la moindre indisposition avant le jour qui précéda leur mort & le jour où ils font morts dans le même lit, ils ont été enterrés dans le même tombeau ; tout près des fonts où, un siecle avant, ils avoient reçu le baptême.

Un jardinier de *Covent-Garden*, vendit samedi dernier sa femme pour deux Guinées à un marchand fruitier son voisin. Le dimanche, c'est à dire le jour qui suivoit immédiatement la première nuit, l'acheteur se repentit de son marché & ramena la femme à son premier mari qui refusa de la prendre, & surtout de rendre l'argent. Le procès fut décidé à coups de poing, & le fruitier vaincu fut obligé de garder son emplette.

Un particulier revenant de sa maison de campagne, en passant devant un Gibet établi sur sa route, aperçut aux pieds des poteaux deux hommes qu'il

imagina avoir été décrochés: les brigands qui étoient en embuscade se jetèrent sur lui & lui demandent sa bourse. „ Messieurs, leur répond le passant (en leur donnant son or) dès que je vous ai apperçus, je me suis bien douté que vous manquiez d'argent; pour la première fois vous êtes pardonnables, mais tâchez de n'être plus pendus, car il est rare qu'on s'en tire aussi bien.

Dernièrement on conduisit au tribunal de *Sir John Fielding* à Londres, deux fripons qui ont été arrêtés par un stratagème assez adroit. Il y avoit quelque tems que l'on recevoit à la police des plaintes multipliées par lesquelles il paroissoit que les malles & porte-manteaux étoient fréquemment enlevés de derrière les voitures: un nommé *Bond* fameux fatellite, précieux à raison de son utilité, imagine de faire attacher derrière une chaise de poste une malle remplie de platras & de briques, il prend pour second le nommé *Clark* confrere, donne ordre au postillon de marcher, & le suit de l'œil; la malle produisoit dans les rues l'effet de l'hameçon dans l'eau. Les filoux par l'appât alléchés fourmilloient autour de la voiture: trois, surtout, devançoient tous les autres, & donnoient, chemin faisant, quelques coups de couteau aux cour-

roies : la chaise de poste s'étant trouvée engagée un instant entre deux autres voitures , cet instant suffit aux fripons pour enlever la malle , alors il ne resta aux agens de la police que la ressource de courir après ; ils en arrêterent deux , mais le troisième qui portoit la malle échappa ; ces messieurs étoient déjà notés à la police , l'un s'appelle *Jones* , l'autre *Fauccett*.

Le chirurgien d'un vaisseau de Roi , homme connu & estimé , dans une lettre qu'il écrit à un de ses amis , rapporte l'observation suivante qui mérite d'être publiée , car enfin quelque nuisibles que soient les rats , il ne faut pas fermer les yeux sur leurs bonnes qualités.

„ J'étois à mon poste , dit l'auteur de la lettre , occupé à lire , j'entendis le bruit que fait ordinairement un rat , lorsqu'il grimpe , & fixant les yeux du côté d'où partoit le bruit , je vis effectivement paroître un rat , qui après avoir examiné avec toute l'attention possible s'il y avoit sûreté dans les environs , rentra dans son trou en prenant beaucoup de précautions : de mon côté je m'attachai à ne faire aucun mouvement & à n'employer pour le moment d'autre faculté que celle de la vue : je vis revenir le même rat qui en conduisoit un autre par l'oreille ; lorsqu'il

l'eut placé à quelque distance du trou , il en sortit un troisieme qui se joignit à lui pour ramasser quelques particules de biscuit qu'ils portoient à celui qui restoit immobile & que je distinguai être aveugle & hors d'état d'aller chercher lui même sa subsistance. Lorsque le repas fut fini , quelqu'un ayant fait du bruit , mes hôtes se retirèrent ; mais ceux qui avoient amené l'aveugle eurent soin de l'emmener de même. „

Une fille de 16 à 17 ans , pressée par une vieille femme , à qui elle devoit quelque argent , déroba il y a peu de tems à la maitresse chez qui elle servoit un casquin & un jupon qu'elle alla vendre , & dont elle retira cent sols. On s'aperçut du vol le même jour ; la bourgeoise sans avoir égard à l'âge de sa servante , & aux circonstances qui avoient pu la porter à commettre ce délit , fut la dénoncer. Quelques personnes charitables à qui la jeune fille avoua sa faute , se hâterent de racheter l'effet volé & le rendirent à la maitresse ; mais il n'étoit plus tems , & la pauvre malheureuse fut arrêtée & conduite en prison. Le Châtelet jugea qu'elle seroit fouettée & renfermée dans une maison de force. Sur l'appel à *minimâ* la chambre des vacations l'a condamnée à être pendue. En conséquence , il y a dix à

douze jours que sa sentence fut publiée dans tout *Paris* : la potence étoit dressée, le bourreau s'étoit déjà emparé de sa proie, le peuple assemblé attendoit qu'elle parût, lorsqu'en descendant l'escalier du châtelet une personne officieuse parvint à lui dire deux mots à l'oreille. Elle s'arrêta sur le champ, demanda à parler au Lieutenant criminel, & déclara qu'elle étoit grosse des œuvres de son maître. A ces mots tout est suspendu, on la ramène en prison pour avoir l'avis des médecins & des sage-femmes, mais comme il est impossible de décider de longtems si la déposition est vraie ou non, on espère que ce répit pourra lui être favorable & lui faire obtenir sa grace. Tout intéresse en sa faveur, & une preuve qu'elle n'est pas corrompue, c'est que quelqu'un lui ayant reproché d'avoir tout avoué à son premier interrogatoire, & voulant lui prouver combien il lui auroit été facile d'échapper à la punition, en niant quelques circonstances du *vol* : *Oh ! Monsieur*, dit-elle en l'interrompant, *il n'est pas permis de mentir à la justice, j'aime mieux mourir que d'être damnée*. La pauvre enfant, lorsqu'elle s'est vue la corde au col, n'a pas alors pensé de même, mais qui pourroit lui en faire un crime ?

Un enfant de très bonne naissance,

placé à l'école militaire, se contentoit depuis plusieurs jours de la soupe & du pain sec avec de l'eau: le gouverneur averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal entendue. Le jeune enfant continuoit toujours sans découvrir son secret. M.... D.... instruit parle au gouverneur de cette persévérance, fit venir le jeune élève, & après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité & de se conformer à l'usage de l'école, voyant qu'il ne s'expliquoit point sur les motifs de sa conduite, fut contraint de le menacer, s'il ne se réformoit, de le rendre à sa famille. --- Hélas! Monsieur, dit alors l'enfant, voulez vous savoir la raison que j'ai d'agir comme je fais, la voici. Dans la maison de mon pere, je mangeois du pain noir en petite quantité, nous n'avions que de l'eau à y ajouter; ici je mange de bonne soupe, la pain y est bon, blanc & à discrétion! je trouve que je fais grand'chere, & je ne puis me résoudre à manger davantage, me souvenant de l'état de mon pere & de ma mere. M. P.... D.... & le gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes en voyant la sensibilité & la fermeté de cet enfant. --- Monsieur, reprit M. P.... D.... si Monsieur votre pere a servi; n'a-t-il pas de pension? ---

non , répondit l'enfant : pendant un an, il en a sollicité une, le défaut d'argent l'a contraint d'y renoncer, & il a mieux aimé languir que de faire des dettes à *Versailles* -- Eh bien ! dit M. P... D.... si le fait est aussi prouvé qu'il paroît vrai dans votre bouche, je lui promets de lui obtenir cinq cents liv. de pension. Puisque vos parens sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas bien fourni le gousset : recevez pour vos menus plaisirs ces trois louis que je vous présente de la part du Roi ; & quant à Monsieur votre pere, je lui enverrai d'avance les six mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. --- Monsieur, reprit l'enfant, comment pouvez vous lui envoyer cet argent ? --- Ne vous en inquiétez point, répondit M. P.... D.... nous en trouverons le moyen. -- Ah, Monsieur, répartit promptement l'enfant, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai tout en abondance, cet argent me deviendrait inutile, & il fera grand bien à mon pere pour ses enfans. »

L'abbé *Prevost* voulant devenir aumônier d'un très grand seigneur, employa auprès de lui les personnes les plus distinguées. Quand il fut présenté au Prince celui-ci lui dit : » il faut que

vous ayez bien des connoissances , car tout *Paris* n'a parlé que de vous ; mais , enfin à quelle place prétendez-vous ? mon aumônier est un de mes officiers dont j'ai le moins besoin , puisque je n'entends jamais la messe . --- C'est précisément pour cela que j'ai l'honneur de vous demander cette place , & que je la crois faite pour moi , puisque si vous n'entendez jamais la messe , moi je n'en dis jamais . ,

Il y a des gens pour qui le plus beau chant n'est autre chose que du bruit ; l'abbé *Terrasson* étoit de ce nombre & ne s'en cachoit pas : pressé par un de ses amis d'expliquer quelle sensation il recevoit lorsqu'il entendoit une belle symphonie d'instrumens ; il répondit : » Mais cela fait sur mon oreille à peu près le même effet que si l'on agitoit une poignée de petits clous dans un poëlon . »

Pouffe , médecin fameux de *Paris* , avoit acquis beaucoup de réputation lors de la petite vérole du Dauphin : il étoit Normand & grossier : il disoit à la Reine : » ne vous en inquiétez pas , je vous rendrai votre garçon . » --- Au Roi : cette petite femme (Madame la Dauphine) est toujours après moi , elle

a peur de perdre son mari; mais nous le lui conserverons. »

M. le Duc d'A** consulté à la paix lors de la réforme, sur ce qu'il en pensoit, répondit au Roi : » Sire, je pense que vous devriez réformer le baptême, il y auroit alors en France moins de comperés & de commeres.

Le même duc vit un jour à *Versailles* Mad. de B --- femme d'une taille monstrueuse, il demanda qui étoit cette Dame. -- C'est, Monsieur, une Dame de Province. --- Comment Dame de Province? dites donc que c'est une Province toute entiere.

Une femme abandonnée par son amant, homme de condition qui a servi dans la marine & qu'on nomme, après s'être exhalée en reproches, après avoir tenté tous les moyens qu'elle a cru capables de le ramener, sans pouvoir y réussir, résolut de se venger de cet infidele; en conséquence, après s'être munie de deux pistolets, elle a été le trouver l'un de ces matins & lui a proposé le duel; l'amant comme par plaisanterie a pris l'un des pistolets, a tiré son coup en l'air croyant l'effrayer; mais elle furieuse n'a pas moins déchargé le sien, en visant son amant, & l'a blessé fort grièvement au visage.

Un particulier s'introduisoit depuis quelque tems dans les maisons sous prétexte d'avoir quelque chose à écrire au maître absent ; pendant que le domestique cherchoit du papier, de l'encre &c. , le fripon trouvoit toujours le secret d'enlever quelque chose. Il a volé de cette façon beaucoup de bijoux & d'autres effets précieux. On le guettoit depuis longtems & il a été enfin arrêté il y a trois jours, dans le Palais royal.

On est à la poursuite d'un autre filou qui joue à peu près le même rôle. Celui ci ne va que chez les médecins & les chirurgiens, sous prétexte de les consulter au sujet d'une maladie commune parmi les jeunes gens de la Capitale. Il a volé beaucoup de montres, de boîtes d'or &c. Quelques esculapes ont jetté les hauts cris, & nos plaisans pour les consoler, au lieu du *bonjour*, leur disent aujourd'hui ! Dieu vous garde de l'homme à la ---

Un jeune homme de Province rend compte à un de ses amis à *Londres* de la manière extraordinaire dont il se trouve marié depuis peu.

» Le 2 du courant, je me rendis au château de M.... pour prendre part à la joie que lui cauçoit le mariage de sa

filles ainées avec M. . . . Comme j'arrivai des derniers, quoiqu'invité depuis longtemps, je trouvais tous les appartemens occupés. M. . . . m'en témoigna le regret le plus vif, en m'assurant qu'il se déplaceroit lui même pour me donner son lit. Après un moment de réflexion, il me dit : je pense à une chose ; vous qui êtes un enfant de *Mars*, vous n'avez sans doute pas peur des revenans, je vous avoue qu'ils m'en font une effroyable, j'avois d'abord eu idée de vous céder ma chambre & de coucher dans une qui reste vuide parce qu'elle est sujette aux visites des esprits ; si vous voulez en courir les risques, je serai plus tranquille sur votre compte que sur le mien. Je fis un grand éclat de rire, & sans me douter de la vérité extrême de ma réponse, je dis que j'aimois les revenans à la folie ; en conséquence après souper deux Domestiques tremblans de tous leurs membres m'établissent dans cette chambre dont je prends possession en me couchant bien vite. J'étois déjà assoupi, lorsqu'un peu de bruit attira mes regards du côté de la porte ! je vis entrer quelqu'un dont je ne distinguai pas le sexe, mais que je jugeai être une créature vivante, car en vérité l'idée même du fantôme ne se présenta pas à mon esprit : la créature s'approcha du feu, l'arrangea : à la flamme

qui s'éleva je distinguai parfaitement que c'étoit une jeune femme. Après avoir pris les précautions convenables pour prévenir les accidens du feu, elle s'approcha du lit, & se coucha. Je me retirai du côté opposé, & m'apercevant que je ne pouvois la gêner, je me contentai de rester immobile afin de ne pas l'éveiller; elle étendit vers moi un des bras qui heureusement ne me toucha pas, mais à la clarté du feu ayant aperçu un anneau à son doigt je ne pus résister à la tentation de m'en emparer. Il étoit lâche & sortit sans le moindre effort. Vers les quatre heures du matin ma Compagne jugea à propos de me quitter sans prendre congé, elle fit deux tours de chambre, regagna la sienne. Quant à moi je restai dans un état difficile à exprimer; vous me croirez aisément si je vous assure que je ne dormois pas: le lendemain à l'heure du déjeuner toute la compagnie étant rassemblée, on me demande si j'avois eu quelque apparition? je répondis que oui, mais qu'avant d'aller plus loin je priois les Dames présentes de vouloir bien me dire si aucune d'elles n'avoit perdu un anneau? Mlle.... sœur cadette de la nouvelle mariée s'écria: eh vraiment oui j'ai perdu mon anneau! alors me levant & lui prenant la main: „ voilà lui, dis-je, le joli petit esprit qui m'a

visté cette nuit. Je racontai alors la circonstance du lit, tout le monde rit beaucoup, excepté la charmante somnambule dont l'état nous faisoit pitié; alors Mr.... se plaçant entre nous & serrant nos mains dans la sienne, me parla ainsi: mon ami, puisque ma fille a eu la nuit dernière l'indiscrétion d'interrompre votre sommeil, je vous permets d'interrompre le sien la nuit prochaine., Les noces furent célébrées le même jour, & je suis le plus heureux des hommes.,

Le bon *le Jai*, libraire à Paris, intente un procès criminel à M. K. On en raconte ainsi la cause. L'honnête libraire en question est un homme très-aimant ainsi que Mad. son épouse, femme très-aimable, & qui reçoit chez elle beaucoup de personnes qui bientôt sont traitées en amis par les deux époux. L'un de ces amis voulant leur marquer toute sa gratitude, les invita, ces jours derniers, à un dîner chez *Bancelin*, traiteur établi sur le boulevard, & les y conduisit dans son carrosse. Arrivés au rendez-vous, le cocher remisoit sous les arbres, lorsque M. Kornmann vint à passer, & remarqua fort attentivement cette voiture. Or vous saurez que cette voiture étoit celle que M. K. prétend lui avoir été volée. En conséquence

beaucoup de questions au cocher, qui, lassé de leur importunité, alla dire à son maître qu'un *Monsieur, en chapeau rond*, vouloit absolument que la voiture fût à lui, & clabaudoit sur le boulevard. L'ami de *M. le Jay* voulant s'expliquer un peu sur sa propriété, serviette sous le bras, alla trouver le réclamant; mais son ton & la manière dont il faisoit la réclamation, ayant indisposé, impatienté le second propriétaire du carrosse, on convint d'aller chez un commissaire continuer les explications. Le bon *le Jay*, & *Mad.* sa très aimable femme, allarmés, quittèrent cependant la table & suivirent. Tous les quatre arrivèrent chez le commissaire. Dans une plainte, la première formalité est de décliner les noms du plaignant; conséquemment *M. Kornmann* se nomma; mais à peine eût-il prononcé le nom, que le bon *le Jay* qui a lu l'*homme à cornes*, partit d'un grand éclat de rire. Le plaignant que ce rire n'amusoit pas, décocha un soufflet au rieur qui, sur le champ, prit acte du soufflet reçu, & dès ce moment poursuit le fouilleteur au criminel.

Quant à la voiture on ne dit pas qu'elle retourna chez le réclamant; mais quant au soufflet, *M. le Jay* l'a gardé soigneusement. Il faut convenir, si cette anecdote est telle qu'on l'a raconté,

conte, que M. le Jay est bien imprudent, & que ces deux *Messieurs* devoient se traiter un peu plus fraternellement.

Les cercles de *Vienne* sont occupés d'une aventure qui tiendra une place distinguée dans la volumineuse histoire des fourberies de la fin du 18^{me} siècle. --- Mad. *Baillu*, une belle femme, trouvant les appointemens de son mari, qui se montoient à 800 fl. insuffisans pour satisfaire son luxe & ses passions, écrivit, ces jours derniers, plusieurs lettres au nom du comte *Philippe Kinski*, qui fait sa résidence à *Prague*. L'une de ces lettres étoit adressée à M. de *Sonnenfels*, Conseiller du Prince de *Dietrichstein*, Grand-Ecuyer son beau-pere, & le prioit de lui procurer un prêt de 100,000 fl. M. de *Sonnenfels* montra cette lettre au Grand-Ecuyer qui, désirant obliger son gendre, offrit 20,000 florins, & indiqua les bourses où l'on pourroit puiser le reste de la somme. Enfin 50,000 fl. furent promptement rassemblés; M. de *Sonnenfels* les porta, suivant l'instruction qu'il avoit reçue, au Cardinal. Celui-ci, pour se conformer à une lettre qu'il avoit reçue en même tems & de la même main, remit cette somme au curé des Récolets. On avoit aussi écrit à ce dernier; & selon ce qui lui étoit prescrit, il transmit son dépôt à une dame Cor-

natifsch, veuve d'un Capitaine de cavalerie, qui le remit entre les mains de l'auteur de la combinaison, la Dame *Baillu*.

Sur ces entrefaites le Prince *Dietrichstein* écrivit à son gendre, le comte *Kinski*, & lui témoigna son regret de ne pouvoir compléter la somme qu'il désiroit. Le Comte étonné, conçoit des soupçons, accourt ici, & suivant le fil des payemens, interroge la dame *Cornatifsch* qui avoue sans difficulté qu'elle a remis le porte-feuille à la dame *Baillu*. Celle ci appelée, a tout nié, même qu'elle connût la veuve *Cornatifsch*. La dernière séduite, on ne sait comment, a été reconnue innocente & de bonne foi; mais on tient le domestique qui a porté les fausses lettres à la première poste au-delà du Danube, & l'on croit que, malgré sa fermeté & son opiniâtreté à tout nier, elle sera convaincue. Un incident assez plaisant augmente la curiosité du Public sur l'issue de cette affaire. La dame *Baillu* accuse le comte *Philippe Kinski* de lui avoir fait un enfant, & l'on offre de certifier par l'examen des gens de l'art, que non-seulement elle n'a jamais été mere, mais qu'il est impossible qu'elle le soit devenue. --- Par jugement définitif, ladite Dame a été condamnée à être mise au carcan pendant trois jours, & à une

détention de huit ans dans une maison de force.

Un maître des requêtes dont la chronique scandaleuse a parlé plusieurs fois, a perdu pendant quelque tems sa liberté pour n'avoir pas payé à l'échéance 400,000 liv. de billets qu'il a faits à Mademoiselle *Adeline*. Un arrangement à terme avec ses créanciers l'a rendu à la société. Il vit, ces jours-ci, dans une petite loge à la comédie italienne, une belle étrangère qu'il convoitoit & y courut. *Adeline* s'en étant apperçue, monte furieuse, les sépare à coups de poings, & menace sa rivale de la tuer si elle ose encore aspirer à son amant. Cette tendre jalousie, cet attachement si délicat annonce les espérances que la prudente *Adeline* avoit encore sur le rétablissement des affaires de son maître des requêtes. Mais, hélas! le lendemain de cette déplaisante aventure, une lettre de cachet l'a envoyé à cinquante lieues de Paris, &, par les sacrifices qu'a exigés le paiement de ses dettes, il est réduit à 6000 liv. de rentes.

Un charpentier écariffoit une poutre; un de ses camarades qui, à l'instant passoit auprès de lui, fit un faux pas, & reçut le coup de hache qui lui coupa le bras; un particulier vêtu très-simple-

ment s'approcha, lui remit deux billets de caisse de 300 liv. chacun, & voyant les secours se réunir autour du malheureux, s'éloigna en l'assurant qu'il ne le perdrait pas de vue, & qu'il aurait soin de sa subsistance. Il existe donc encore des vertus modestes & des hommes qui savent jouir de leurs richesses !

On a conduit, le 12 décembre 1787, chez le commissaire La Porte un voleur armé de pistolets, de poignards, & muni de trois montres & d'une cinquantaine de louis, qui, n'étant pas content de sa journée, s'amusoit à déménager une marchande de dentelles à l'entrée du fauxbourg *S. Martin* ; cette femme absente de chez elle, fut très-surprise & très-effrayée en y rentrant, d'y trouver ce *déménageur* qui, pour s'en débarrasser, lui donna un coup de couteau : mais heureusement que les cordons de ses jupes absorberent le coup, qu'elle eut la force de crier assez pour appeler du secours. Le voleur voulut fuir, mais il ne put se débarrasser des mains des voisins de la marchande, il fut garotté.

Le procès de cet assassin n'a pas été long. Au bout de huit jours, ce malheureux a subi le châtement *paternel* si usité à la honte des françois. Il a été roué au carrefour de la Porte Saint-

Martin ; mais il a doublement expié son crime. Le jeune candidat qui devoit le dépêcher si humainement dans l'autre monde, ayant manqué de force, de courage & d'adresse, n'a rompu son homme qu'à moitié..... le malheureux pouffoit des hurlemens affreux. On a été obligé de l'étrangler. Les avenues du lieu de la scene étoient toutes occupées par une foule innombrable d'amateurs de tous les rangs, de tous les sexes & de tous les âges. Voilà ce peuple si humain, si poli qui, oubliant qu'il pleuvoit, se laissoit mouiller jusqu'aux os pour avoir la douce satisfaction d'assister à une tragédie aussi horrible pour ceux qui l'ordonnent & qui l'exécutent, que pour ceux qui la contemplent.

La manie des cabriolets ne passera-t-elle jamais ? nos femmes ne se dégoûteront-elles pas de courir par tout Paris avec autant de hardiesse que le jockey le plus consommé dans l'art de dresser des chevaux de carrosses. Que ces femmes sensibles n'éprouvent pas la plus légère émotion lorsqu'elles ont eu l'incroyable adresse de passer sur le corps d'un piéton, en ne lui cassant qu'une jambe, c'est à merveille. Cette force d'esprit & de cœur annonce visiblement le progrès des lumières du dix-huitième siècle, mais je pense que l'accident arrivé

à un de ces cochers féminins avanthier au soir au coin d'une rue aboutissante à celle de S. Denis, pourra leur inspirer un peu plus de retenue. Cette dame *seule* avec un domestique, fut accrochée par un très-grossier cocher de remise, qui sans s'embarrasser ni de l'écuyere, ni de sa jolie petite figure, poursuivit sa route assez cavalierement & renversa le Phaëton dans la boue. Qu'on juge de la secousse & de l'effroi de la dame qui eût été infailliblement écrasée, pulvérisée, si l'on n'avoit retenu le cheval. On la dépêtra de la voiture, & on l'en tira sans connoissance. Cet état de stupeur a duré depuis quatre heures jusqu'à dix heures du soir, pendant lesquelles aucun spiritueux ne put la faire revenir. Ses douleurs, ses crispations de nerfs annonçoient qu'elle devoit souffrir des maux inouis, attendu que la digestion étoit totalement interceptée. Enfin à dix heures elle donna quelque signe de vie, la connoissance lui revint, & on la reporta chez elle où elle mourut-en arrivant.

Il y a déjà quelques années qu'un baron Allemand, nommé de *Wauxhen*, officier dans le régiment d'Anhalt, s'enferma dans sa chambre avec son chien, brûla la cervelle à cet animal avec un pistolet, se passa son épée au travers

du corps , & sans se bleffer mortellement, tomba de foiblesse , & ne put s'achever. Le bruit de l'arme à feu s'étant fait entendre dans toute la maison, on accourt à l'endroit d'où il étoit parti, on enfonce la porte du Baron, on le trouve baigné dans son sang, & , à force de soins, on parvient à lui rendre l'usage de ses sens. Interrogé pourquoi il avoit tué le chien avec un pistolet, il répond qu'il aimoit beaucoup cet animal ; qu'il craignoit qu'il ne fût malheureux en lui survivant, & que par une suite de cet attachement, il avoit voulu donner à ce compagnon fidele la mort la plus prompte, la moins douloureuse & la plus sûre : & que pour son compte, il avoit préféré l'épée, comme un instrument plus digne de lui. On vit par-là, que l'extravagance même de l'officier étoit combinée & réfléchie. Ne pouvant rendre raison d'un sang froid aussi extraordinaire, on en fit honneur à la philosophie du jour, qui autorise de pareils forfaits, & les encourage d'une maniere que l'expérience rend trop sensible. On découvrit enfin la véritable cause de ce délire du baron allemand. On sut que peu de jours avant cette catastrophe, il étoit allé au Wauxhall de la foire, où M. de***, renommé par sa figure, ses bonnes fortunes & sa valeur, lui avoit mar-

ché sur le pied imprudemment. L'officier françois ne s'étoit point dispensé des excuses usitées en pareil cas, & il n'imaginoit point que cet accident pût avoir des suites. Cependant, le soir même il reçoit un billet du Baron, qui lui demande en grace de passer chez lui le lendemain matin pour affaire de la dernière importance. M. de** s'y rend, & trouve cet homme dans un appartement illuminé comme un jour de bal. Il lui demande de quoi il est question; le Baron témoigne combien il est offensé de ce qui s'est passé la veille. Le françois renouvelle ses protestations de n'avoir voulu l'offenser en rien, & lui donne là dessus l'alternative en bon & franc militaire... M. de Vauxhen, après beaucoup de réflexions, paroît satisfait, & laisse partir son adversaire... Il est tourmenté bientôt après de nouvelles inquiétudes, & va trouver un ministre étranger de ses amis, à qui il demande conseil, après lui avoir fait le récit de son aventure. Celui-ci le rassure de son mieux, & lui promet de l'avertir s'il court aucun mauvais propos à cette occasion. Il croit le Baron calmé; mais, bientôt après, la tête de celui-ci achève de se déranger, & il se porte à la cruelle extrémité dont on vient de rendre compte.

Quoique

Quoique l'abbé de Lisle pendant son voyage en Grece, ait voulu persuader qu'il devenoit aveugle, afin de se donner une sorte de ressemblance avec *Homere*, il conduit à Paris son cabriolet avec toute la vélocité de nos jeunes étourdis. Il est vrai que son nez est armé d'une large paire de lunettes pour suppléer à la foiblesse de sa vue ; ce qui n'a pu le garantir, ces jours derniers, d'une aventure assez déplaisante. Toutes les paroisses alloient ce jour là, aux *Augustins*, en mémoire de la réduction de Paris. L'académicien sortoit de la rue Dauphine dans sa légère voiture ; en tournant rapidement sur le quai, il rencontre une procession qui sortoit du couvent, culbute la bannière, le porte-croix, & met le clergé en désordre. Son laquais crioit comme *Sancho* à son maître : Où courez-vous donc, Monsieur ? arrêtez, arrêtez..... Cependant les Suisses faisoient pleuvoir des coups de canne sur le cheval & le *Phaéton* qui paroît de son mieux avec le fouet, en disant : Doucement donc, Messieurs, je suis l'abbé de Lisle, de l'académie françoise. Mais on sait que les Suisses ont le privilège de ne point entendre raison. Enfin un brigadier s'approche, fait descendre l'abbé, qui s'excuse sur les lunettes qu'un cahos avoit fait tomber. Monsieur, lui dit le brigadier, quand on

Tome IV. G

ne voit pas clair, on prend un cocher pour ne point s'exposer à blesser les paysans & à commettre des scènes aussi scandaleuses. Le pauvre abbé confus, battu, honni, fut remis dans sa voiture, & le laquais la dégagea de la procession, au bruit des huées de la populace.

On raconte une anecdote qui caractérise un des plus ardens adversaires des protestans & de leur respectable protecteur.

Madame *** désira, il y a quelque tems, d'avoir un *Christ* mourant. M. *David*, peintre qu'elle avoit mandé, lui représenta que son pinceau étoit consacré à l'histoire, que son peu de goût pour le genre dévot, lui faisoit craindre de ne pas réussir; il ajouta, toujours dans la vue de se débarrasser d'une pareille besogne, qu'elle lui coûteroit un tems considérable, & qu'il ne pourroit faire ce tableau à moins de mille écus. — A cela ne tienne, répond Mad. ***; — Mais, dit le peintre à son tour, poussé dans ce dernier retranchement, je ne fais comment me procurer un modele. — J'ai votre affaire, répond-elle encore, & je vais vous donner une lettre pour le pere *Séraphin*: c'est sur ce modele que je veux mon *Christ*. *David*, la lettre de Mad. *** à la main, se présente au pere *Séraphin* qui

se trouve très-honoré de la tâche qui lui est imposée. En conséquence le peintre fait attacher le malheureux à un poteau ; en deux séances il prend la tête , & , craignant d'abuser de la complaisance du capucin , il fait le corps sur un autre modele.

L'ouvrage achevé , *David* le porte à Mad. *** qui , voyant la tête du crucifié , s'extasioit de plaisir & de dévotion ; mais ensuite se repliant sur le corps , elle s'écrie : Ah , Monsieur , qu'avez-vous fait là ? ce n'est pas , je vous le jure , le corps du pere *Séraphin* ; il n'est pas si gras..... Le peintre fut obligé d'avouer le fait. Remportez , lui dit Mad. ** , votre tableau ; c'étoit le pere *Séraphin* que je voulois , tête & corps. M. *David* se retira avec humeur , mais sans vouloir remporter le tableau. M. ** qui souffre des ridicules de sa femme , termina la discussion ; il alla voir M. *David* & lui paya les deux mille écus.

On a déjà remarqué que les crimes sont plus fréquens les grandes fêtes que les autres jours , ce que l'on peut attribuer à l'oisiveté & à la cessation des spectacles. Le jour de Noël , un étudiant en médecine essaya de se procurer de gré ou de force les faveurs de la cuisiniere. Ne sachant plus comment

se débarrasser de lui, cette fille lui avoua qu'elle avoit un amant. L'amour & la jalousie transportant à la fois le jeune homme, il devint furieux, & après l'avoir blessée d'un coup de couteau, il eut encore la scélératesse de tenter d'assouvir sa passion. Enfin les cris de l'infortunée furent entendus, on vint, on saisit le jeune homme. On auroit cru que notre code criminel si sanguinaire, auroit envoyé le monstre à l'échafaut; tout s'est arrangé à merveille. On a donné 36 liv. au chirurgien qui a pansé la fille & promis de la guérir, trois louis à celle-ci pour obtenir son désistement & beaucoup plus sans doute au Commissaire qui avoit reçu sa plainte & qui a arrangé l'affaire. L'étudiant n'est resté que deux jours en prison.

On homme de lettres à qui un homme riche avoit proposé une de ses trois filles en mariage, demandoit à un de ses amis ce qu'il pensoit de l'aînée. --- *Elle est méchante.* --- La Cadette? --- *Cocquette.* --- la plus jeune? *Joueuse.* --- Mais ne sont-elles que cela? --- *Non.* --- Dieu soit loué! Je m'attendois à trouver le tout réuni dans chacune: j'épouserai celle que l'on rendra.

M. de Malesherbes ayant pénétré les besoins d'un jeune auteur qui s'étoit

présenté à son audience, pour lui demander un censeur dans le tems qu'il étoit à la tête de la librairie, le fit entrer dans son cabinet, & le pria d'accepter une bourse d'argent, en lui disant avec beaucoup d'affabilité : „ Il se passera quelque tems, Monsieur, avant que vous tiriez parti de votre manuscrit. Le censeur & le libraire peuvent vous faire attendre, ainsi permettez que je vous prête cette bagatelle. „

Un jeune Elégant, moitié ignorant & moitié fat se vantoit au foyer de l'opéra, d'être du Lycée, & faisoit un éloge pompeux du corps dont il étoit membre. --- „ *Qu'apprenez-vous donc à ce Lycée*, lui dit un plaisant? --- Ce que nous apprenons ! d'abord l'histoire. --- „ *Eh bien voyons ; gageons que vous ne savez pas l'histoire ?* --- Ah vraiment, vous êtes bon, vous ! --- *Qu'est-ce que c'étoit qu'Alcibiade ?* ha ! ha ! la bonne finesse ! Vous me parlez-là d'un Empereur grec, & nous ne sommes pas encore à l'histoire du bas Empire? „

Lorsque M. le duc d'Orléans se brouilla avec la Cour, dans l'affaire du Parlement en 1788, on trouva un matin à un arbre du Palais royal, un placard avec ces mots : *Cent mille hommes, &*

cent millions pour *M. le duc d'Orléans* ! Si ce fut une menace adressée au gouvernement, elle étoit odieuse & ridicule. Si on voulut faire une épigramme contre le prince, elle étoit atroce.

Un savetier logé au sixième étage d'une maison sur le *Pont-marie*, vivoit bien difficilement du produit de son travail. Un chat étoit tout son monde & toute sa compagnie. L'état de cet homme ne lui fournissant pas de quoi s'enivrer les dimanches & fêtes, ces jours étoient pour lui des jours de pénitence. Bâiller, rêver, dormir, c'étoit-là tout l'emploi de sa journée. Le jour des Rois il avoit bien du regret de ne pouvoir se divertir avec ses camarades. Ses voisins plus aisés, avoient rassemblé leurs amis, tiré un gâteau, & crioient à tout moment & de tout leur cœur : *Le Roi boit, le Roi boit* ! Ce savetier ne peut entendre ces cris de joie sans avoir la plus grande envie de crier aussi ; & pour le faire avec quelqu'ombre de raison, il s'avise de cet expédient. Il se met à table, place son chat vis-à-vis, & au lieu de gâteau il prend un paquet de cartes, & convient avec son convive, qu'en donnant les cartes une à une celui des deux qui aura le premier Roi, sera Roi comme le Roi de la feve. Après beaucoup de cartes blanches, vient

enfin un Roi au chat. Notre homme aussitôt se leve, ouvre la fenêtre, & jetant son chat dans la rivière se met à crier de toutes ses forces : *le Roi boit, le Roi boit*, & avec des éclats de rire & des transports de joie inexprimables. Le lendemain sa voisine le félicite de ce que pour la première fois, depuis qu'elle le connoissoit, elle l'avoit entendu se divertir avec ses amis.

Le Calembour suivant est, dit-on, échappé au Roi. *De quelle secte sont les pucés ?* on ne pouvoit répondre. -- *Eh ! de la secte d'Epicure.* (des piqueures.)

Deux Ramoneurs étant occupés de leur travail dans une cheminée qui, à une certaine hauteur, se divisoit en deux branches, l'un défia l'autre d'entrer dans l'une des branches, qui paroissoit plus difficile à ramoner. Celui-ci piqué d'honneur entre à l'instant dans le tuyau, la tête la première, & dans le moment se trouve suffoqué : on le retire mort. Son camarade au désespoir de l'avoir provoqué à cette imprudence, retourne en silence chez lui, & se pend.

A la nomination de M. le N^o au poste de Bibliothécaire du Roi, on a renouvelé ce bon mot : *il a là une belle*

occasion d'apprendre à lire. -- Lorsque l'archiduchesse de Milan vint dernièrement à la Bibliothèque, elle demanda à M. le N*** quel étoit le livre qu'il tenoit à la main : celui-ci répondit que c'étoit un *in-quarto*, croyant bonnement qu'on lui parloit du format du livre & non de l'ouvrage en lui-même. La Princesse se retournant vers l'Archiduc, lui dit : *Questo è veramente il Bibliothecario del Rè.*

Lorsque la nouvelle de la mort du Maréchal duc de ***, se fut répandue dans Paris, un bourgeois de cette ville, qui devoit au défunt toute sa fortune, crut qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller s'acquitter des derniers devoirs envers son bienfaiteur. Il prit un habit de deuil pour assister à l'enterrement, & se rendit dans l'appartement où étoient rassemblés les parens & les amis du défunt, tous gens de distinction, qui avoient été invités à cette lugubre cérémonie. En appercevant l'honnête Plébéien, les illustres parens furent scandalisés de son audace à vouloir figurer parmi un cortège aussi brillant. Un d'eux s'avisa même de lui demander, s'il avoit reçu un billet d'invitation. --- „ Non, Monsieur, (répondit humblement le bourgeois en essuyant ses lar-

mes ; mais j'ai un billet de reconnoissance. „

A la messe de minuit au Convent des Capucins à Paris , une Virtuose célèbre a rempli fort agréablement sur un forte-piano les momens de silence de la cérémonie. Le hasard a voulu qu'à la consécration elle a joué l'air de Rose & Colas , *ah ! comme il y viendra !* Les méchans ne manquèrent pas de se rappeler les paroles ; & les applications irréligieuses excitèrent un grand scandale.

Quelques personnes voyageant dans le Maryland , l'un des treize Etats-unis de l'amérique septentrionale , furent curieuses d'y voir un negre que l'on disoit doué d'une mémoire prodigieuse , & d'examiner jusqu'à quel point il méritoit cette réputation. L'une lui demanda le nombre de secondes qu'avoit vécu un vieillard de 70 ans , quelques mois & quelques semaines. En une minute & demie le negre eut fait son calcul de tête , & en dit le résultat. Le voyageur prit la plume pour le faire lui même , & le vérifier ; & lorsqu'il eut fini , il dit au negre qu'il s'étoit trompé en trop , & que cela ne faisoit que tant. „ Mon bon maître , répondit celui-ci , „ vous avez sûrement oublié de comp-

„ ter les années bissextiles. „ Cela étoit vrai. Le voyageur refit son calcul, & le résultat se trouva conforme à celui du negre. Cet esclave né en Afrique, appatient à *Mistrifs Coxé*, & se nomme *Thomas Fuller*.

On raconte l'anecdote suivante, comme devant tenir un rang distingué dans l'édifiante & honnête discussion relative à l'affaire de *M. Kornmann*. -- Un Magistrat qui s'y trouve impliqué, étoit dans une joyeuse orgie, & le souper fut prolongé fort avant dans la nuit. Au dessert il ne parut point de fromage, & l'une des belles eut la fantaisie d'en manger. Tous les épiciers étoient dans les bras de leurs chastes moitiés, & refusèrent de se lever, quoiqu'on leur demandât ce fromage de la part d'un Magistrat dont le nom fait trembler tous les bons citoyens. La courtisanne le plaisantant sur son autorité qui n'étoit pas même suffisante pour se procurer du fromage, on prétend qu'il eut la foiblesse de tirer de sa poche un de ces ordres en blanc dont il est dépositaire, qui portent le nom du Roi, & de le faire signifier à l'épicier qui donna enfin du fromage. L'épicier a, dit-on, vendu cet ordre dix louis à un avocat qui joindra cette piece à son premier mémoire. -- Une telle fable étoit su-

perflue pour rendre cette affaire complètement ridicule.

En Angleterre, un homme qui se marie, ne devient pas seulement responsable des dettes que pourra contracter dans la suite celle qu'il épouse, mais même de celles qu'elle a pu faire avant le mariage. Cependant au moyen d'une petite cérémonie qui ne seroit pas du goût de tout le monde, la mariée peut tirer d'embarras le futur, & frustrer l'espérance des créanciers. Il ne s'agit pour cela que de se présenter à l'église en chemise sans autres vêtements quelconques. Alors toutes ses dettes sont payées, & le mari ne peut être inquiété. Une jeune veuve de *Winchester* qui s'est remariée ces jours ci, voyant que son amant exprimoit quelque crainte sur la situation de ses affaires, pour ne pas le manquer, prit le parti décent que la loi lui indiquoit, & dans la simple armure d'une chemise flottante au gré des vents, elle alla au pied des autels jurer foi & hommage à son nouveau Sire.

En Sicile, on ne permet point aux jeunes mariés de goûter du festin de noces. On prétend leur inspirer par-là la patience & la tempérance. Mais lorsque le dîner est presque fini, le pere

de la femme ou un de ses plus proches parens, présente à l'époux un grand os, en lui disant : „ rongez cet os ; vous „ venez d'en prendre un qui sera plus „ dur & plus difficile à digérer. „

Un particulier qui étoit au parterre de l'opéra en ayant un autre devant lui, dont les cheveux longs & la turbulence l'incommodoient fort, le pria plusieurs fois de faire moins de mouvemens : mais ne pouvant rien gagner, il prit à poignée les cheveux qui étoient une perruque, & les jeta au milieu du parterre. Le Robin s'étant retourné avec précipitation, lui dit d'un air menaçant : „ il y a six mois que vous „ ne m'auriez pas fait pareille chose. „ --- Eh! pourquoi cela? --- C'est, re „ prit-il d'un ton radouci, qu'alors je „ ne portois pas perruque. „

La guerre actuelle des deux cours impériales contre le Turc a donné lieu à diverses pasquinades, estampes de caricatures, où l'on distingue les sentimens de la nation. --- On voit dans l'une l'impératrice de Russie qui mène Joseph en brouette. Le Roi de Prusse lui demande où elle le mène. --- Dans la boue, répond-elle.

Une autre représente la Cene. Mais au lieu de Jésus-Christ & de ses apôtres,

c'est le Feld-maréchal L...y qui préside à l'assemblée des Généraux assis tous autour de la même table. Le feld-maréchal y découpe gravement une tête d'âne placée dans un plat devant & dit en s'adressant aux Généraux : „ prenez & mangez, ceci est ma chair. „

On voit dans une troisième l'Empereur portant une hotte, dans laquelle sont tous ses généraux. On crie à l'Empereur qui paroît avoir peine à traîner ce fardeau : „ Otez L...y, & vous „ marcherez facilement en avant. „

Une autre encore représente le Feld-maréchal *Laudon*, faisant le siège de Novi, & courant de part & d'autre pour donner ses ordres. Dans le lointain, on voit une maisonnette où l'on peut reconnoître l'Empereur qui regarde par une des fenêtres en bonnet de nuit.

Une plus piquante encore est celle où l'Empereur est représenté ayant près de lui *Laudon* qui nettoie son uniforme. *Joseph* demande au Général s'il peut en ôter les taches : „ oui, Sire, mais „ il m'est impossible de lui rendre son „ lustre. „

La comtesse de B. ** de qui le fils doit partir incessamment pour l'armée, avoit une si mauvaise opinion des opérations de *Joseph II*, qu'elle a osé dire que, dans le choix du cheval qu'elle

fait chercher pour son fils, elle exigeoit seulement qu'il eût de bonnes jambes.

L'Empereur ayant envoyé un officier à Belgrade, pour solliciter du commandant que les prisonniers fussent traités avec humanité, le Bacha lui a prouvé qu'on y avoit au moins autant de soin de nos gens que nous en avons des Turcs. Les habitans de Belgrade lui ont témoigné de l'étonnement de ce que Joseph avoit rompu avec de bons & anciens amis par condescendance pour la femmelette de Russie (c'est ainsi qu'ils appellent la grande Catherine).

Les lettres de Rome annoncent encore une pasquinade. *Marforio* demande : Que fait le Pape ? --- il est malade. --- Qu'a-t-il donc ? --- Il a mal à la tête, au cœur, aux testicules, au cul. Il a à la tête la sacristie, le neveu au cœur, les marais pontins aux testicules, le pied (de Joseph) au cul.

Le Feld-maréchal *Laudon* fit venir à Semlin un Barbier, qui lui demanda comment il vouloit être rasé. --- *Sans dire mot*, répondit le Vieillard.

Le même Maréchal arrivant en Croatie, les officiers lui dirent entr'autres choses obligeantes qu'ils souhaitoient qu'il fût plus jeune. *Laudon* leur répon-

dit : je n'ai que cinq mois de trop : ce que l'on peut traduire ainsi. „ Il feroit à desirer que je commençasse en ce moment une campagne qui ne seroit pas si malheureuse qu'elle l'a été. „

On dit de l'Empereur qu'il ressemble aux corps célestes, qu'il a beaucoup d'éclat & point de repos.

L'Empereur demandoit au Général *Laudon* combien il lui faudroit de tems pour prendre *Belgrade*. Il a répondu qu'il lui faudroit quinze jours, une armée formidable, des officiers dociles & exacts, & point de fautes. Le Maréchal *L** qui étoit présent, dit qu'il prendroit cette place en deux jours. *Joseph* répondit à ce dernier : „ M. le Maréchal, rangeons-nous du côté „ de *Laudon*, car il y a déjà été. „

La baronne d'E** une des Dames les plus riches d'une grande Ville en Allemagne, vient de donner une verte correction à son mari. Elle s'apercevoit depuis quelque tems qu'il se livroit à des galanteries clandestines, & même que ses bijoux disparessoient. Avec de l'argent elle apprit bientôt l'heure où elle pourroit surprendre son infidèle, & le lieu où sa complice recéloit sa proie. Elle prit son moment pour aller faire une visite à la belle, demanda la

clef de l'armoire où les bijoux étoient renfermés, l'obtint par les menaces de la Police, exigea qu'on remit le voleur entre ses mains, sur un refus le chercha elle-même, & le trouva dans un lit; le ramena, & non sans lui faire quelques reproches, l'exila dans un appartement éloigné du sien.

On écrit de Vienne que deux filles vinrent dernièrement aux Piaristes demander un Prêtre pour confesser un mourant. Le Vice-Recteur se trouva là & les suivit. Ils furent rencontrés par la Patrouille. Un caporal ivre & deux grenadiers en gaieté trouverent plaisant qu'un prêtre fût dans les rues la nuit en semblable compagnie. Ils l'emmenèrent au corps-de-garde, & les filles s'enfuirent. Le bon prêtre ne put parler à l'officier qu'on ne jugea pas à propos d'éveiller pour si peu de chose. Avec beaucoup de peine il obtint qu'on le conduisit chez le malade qui mourut en se confessant. Le lendemain sur la plainte des Piaristes, le major vouloit faire fustiger ses soldats : le respectable Vice-Recteur se contenta d'une excuse.

L'Empereur touché de la disette de pain, qui fait parvenir jusqu'aux pieds du trône les cris des malheureux de sa Capitale, se déguisa (en décembre 1787)

1787) pour parcourir la Ville. Il rencontra un jeune garçon qui pleuroit à la porte d'un boulanger. Il l'interrogea : --- „ Ma mere , mes trois freres & moi , „ nous n'avons point de pain , & aucun „ boulanger ne veut pas m'en donner „ pour l'argent que voici ; il y en a „ pourtant assez dans cette boutique. „ --- L'Empereur entra lui-même chez le boulanger , demanda du pain , & fut refusé avec des injures , sous le prétexte que les pratiques devoient être servies les premières. Une heure après le boulanger avoit changé d'état : maintenant il balaye les rues avec deux de ses confreres , & deux commissaires qui se font laissé corrompre.

Le 4 décembre 1788 , est mort à l'hôpital militaire de Bude , le plus grand soldat de toute l'armée Impériale. Il avoit 6 pieds 11 pouces de haut , étoit natif de Vützbourg & simple soldat dans le bataillon du corps de Laschy , infanterie. Chacun de ses repas consistoit en trois livres de bœuf bouilli , & du pain de munition à proportion. Pour pouvoir satisfaire un estomac aussi exigeant , le propriétaire du Régiment lui faisoit une haute paye de 24 kreutzers par jour. On a fait présent de son cadavre à l'Ecole d'anatomie de l'uni-

versité de Pest qui en conservera le squelette.

On raconte ainsi le danger que l'Empereur & l'Archiduc François ont couru d'être faits prisonniers par les Turcs, lorsque l'armée s'est vue obligée de se retirer de Carensébes. -- L'Empereur se fit conduire, selon son usage, dans une chaise légère, devant les troupes; M. de *Brambilla*, son premier chirurgien, étoit avec lui. La Cavalerie Turque, instruite par des Valaques perfides, de la marche de l'armée, profita de la nuit qui étoit très obscure, & fondit bride abattue sur l'aîle où se trouvoit l'Empereur. Cette surprise occasionna une confusion générale. L'Empereur & M. de *Brambilla* quitterent la chaise, & monterent des chevaux de main pour se soustraire à l'ennemi. Le cheval de M. de *Brambilla* s'abattit; il prit celui du valet qui le suivoit, & s'éloigna. Le valet fut joint & saisi par l'ennemi. Dans cet intervalle l'Empereur continua seul le chemin, & s'égarra; il rencontra deux soldats, & leur cria s'ils le connoissoient. „ Oui, répondirent-ils, vous êtes S. M. l'Empereur. -- Eh bien, restez avec moi, leur dit-il, je vous fais officiers, si je rejoins heureusement l'armée. -- Mais ces misérables le quitterent quel-

ques instans après. Cependant l'Empereur rejoignit heureusement ses troupes. On fit des recherches pour découvrir ces deux coquins qu'on soupçonne être des étrangers & d'avoir déserté. -- L'Archiduc François fut de son côté dans un péril aussi imminent : il étoit perdu sans le comte de *Kinski* qui l'accompagnoit, qui ramena un Régiment, forma un carré, plaça le prince au milieu, & le sauva.

Au retour de l'Empereur à Vienne à la fin de la campagne de 1788, on a trouvé le placard suivant affiché à la porte de son palais.

Je soussigné demande à S. M. la croix de Marie-Thérèse, pour récompense d'avoir chassé les Turcs du Bannat.

(Signé)

Novembre.

On dit que l'Empereur ayant vu qu'un soldat du Régiment de Dourlach, natif de Styrie, avoit l'air sombre, lui demanda s'il avoit le *heimweh* (la maladie du pays)., Non, répondit „ le soldat d'un air ingénu ; mais je „ pense que tous tant que nous sommes, nous aurions mieux fait de rester à la maison. „

M. le Maréchal de *Richelieu* qu'on avoit dit mort quelques mois avant qu'il mourût véritablement, se montra

le même jour à l'opéra. Le lendemain il donna à dîner au Maréchal de *Biron* & au vieux *Thuret*. Ce triumvirat chargé d'ans, de myrtes & de lauriers, a joui pleinement, dans de mutuels récits, de tous les plaisirs du souvenir. Galant jusqu'aux portes du tombeau, le Maréchal de *Richelieu* a fait une réponse charmante à la duchesse de *Fronsac* qui le complimentoit sur le mieux que son état sembloit annoncer : *Je vous trouve, mon papa, le visage très-bon & très-frais.* -- Vous prenez apparemment, répondit le Maréchal, *mon visage pour une glace dans laquelle vos traits se refléchissent.*

On écrit de *Bordeaux* que le fils du premier Président de cette Province, s'est battu avec le colonel de *S...* & l'on raconte ainsi la cause & les détails de ce duel. Dans une société où l'on agitoit la question de savoir si les Parlemens faisoient bien ou mal de suivre le plan qu'ils s'étoient tracé depuis l'assemblée des Notables, le Colonel blama vivement la conduite de celui de *Bordeaux*. Le fils du chef de cette compagnie en prit le parti; les propos s'échauffèrent, le colonel voulut se battre. Arrivés sur le pré, le Magistrat s'y montra avec autant de sang froid que le soldat le plus intrépide. Le Colonel tira le premier; la balle effleura l'épaule de son

adversaire & la bleffa légèrement. Celui-ci tira en l'air & demanda au Colonel s'il étoit content. La réponse fut négative; on se battit à l'épée, & le militaire resta sur le champ de bataille. L'animosité dont il a été si grièvement puni, fait d'autant moins d'honneur à sa mémoire, qu'elle n'étoit ni raisonnable ni motivée; ce fut, dit-on, la persuasion où il étoit que sa proposition seroit refusée par le Magistrat, qui le fit insister. Quand donc les militaires se persuaderont-ils que l'honneur n'est pas exclusif à l'épée, que la Robe & la Soutane peuvent recouvrir quelques bonnes doses de courage, & qu'enfin il y a de braves gens partout? il est peu de jours en France qui ne leur en fournissent des preuves.

Un filou très-élégamment vêtu, quoiqu'en chenille, sachant que M. *Deschamps*, bijoutier au Palais-royal, n'étoit pas chez lui, entra lestement, ces jours derniers, dans sa boutique, en disant : *Deschamps est-il là?* Mad. *Deschamps* lui montra des bijoux, dont il espéroit escamoter quelques-uns, & elle eût été vraisemblablement sa dupe, si *Deschamps* n'étoit, malheureusement pour le fripon, rentré à l'improviste. Le drôle ne se déconcerta pas, & continuant à trancher du grand Seigneur:

Ah, vous voilà, Deschamps ! je venois choisir quelques bijoux pour des cadeaux : vous n'avez qu'à me les apporter demain à l'hôtel. --- Mais, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connoître. --- Quoi ! vous ne me connoissez pas ? Je suis Coigny.... Le marchand connoissoit parfaitement M. de Coigny, & s'apperçut dans le même instant que l'impudent filou mettoit une bague dans sa poche. Il le saisit au collet, en criant *au voleur* ; mais la bijoutière effrayée s'évanouit & tombe. Le mari court à son secours, & le filou s'évade.

Le baron de *Stael*, Ambassadeur de *Suede*, a donné un bal où les gens de livrée se sont plaints assez haut pour troubler pendant quelques instans la fête. On a dit qu'on ne pouvoit être bon Ministre quand on ignoroit le droit des gens. Un mot plaisant échappa à un cocher. Avant la danse, Mad. de *Stael* lut à l'assemblée une comédie de sa façon. La lecture n'étoit pas finie lorsque le tumulte l'obligea de se mettre à la fenêtre. Un des cochers mécontents de ce qu'on le privoit du droit de l'antichambre, répondit à ses questions : *Eh ! Madame, c'est le parterre de mauvaise humeur qui siffle la piece !*

Un aveugle vendoit sur le *Pont-neuf*

de petits livrets qu'il annonçoit en criant à tue-tête : *Vie de Saint Antoine & cantiques en l'honneur de ce grand Saint !* C'étoit un libelle atroce rempli des plus horribles calomnies. On a arrêté le pauvre diable ; il avoit reçu ces brochures en aumône d'un passant , & les vendoit de bonne foi comme des livres de dévotion , suivant les conseils de l'inconnu. On l'a relaché & voilà encore un homme bien dégoûté du commerce de librairie.

M. le duc d'Orléans se trouvant seul , éloigné de la chasse dans les environs du Raincy , entra chez un paysan auquel il fit quelques questions. Celui-ci ne le connoissant point , ne lui répondoit que par monosyllabes , & lui dit enfin qu'il n'avoit pas le tems de faire la conversation , venant d'éprouver encore une fois le bonheur d'être pere. --- Mon ami , lui dit le Prince , choisissez-moi une commerre & je tiendrai votre enfans. --- Tope , repartit le manant , autant vous qu'un autre... On alla prévenir la marraine qui avoit été invitée depuis longtems ; elle s'étoit flattée d'avoir un compere qui lui plaisoit , & refusa de faire la cérémonie avec un inconnu. Le paysan piqué fait chercher une jolie & vertueuse paysanne du voisinage. On se rend à l'Eglise. --- Votre

nom ? --- *Louis Philippe de Bourbon*. --- Vous, *Bourbon*, observe le vicaire ? Ah, ah ! -- Ecrivez toujours. --- Soit... A la signature le Prince ajouta, *duc d'Orléans*. On peut se figurer la confusion du prêtre, la joie reconnoissante de la famille & les regrets de la commere qui avoit fait la difficile. Il est superflu de dire que le parrain s'est chargé de l'enfant, de la dot de sa commere, & qu'il a comblé de bienfaits la famille du payfan.

Consternation générale. Nos sociétés retentissent de cris de douleur. Quel en est l'objet ? Mlle *Contat*. Pour s'empêcher d'engraisser, elle avaloit depuis un mois un demi septier de vinaigre tous les matins. Cette imprudence l'a mise dans un état affreux. On en désespéroit hier; le curé de *S. Sulpice* a été la voir & la menacer, si elle ne renonçoit pas au théâtre, à *Molé* & au comte *L.*, de lui refuser l'honneur, quand elle sera morte, de la mettre dans son cimetière. Sa maladie a encore d'autres causes : une dispute avec son tendre amant qui a riposté à quelques égratignures par trois ou quatre coups de poing sur son joli visage. On assure que l'expression avec laquelle *M. de N.* appuie ses argumens de controverse déplaît fort aux Dames. Tout accoutumées qu'elles sont
aux

aux nouveautés, elles ont bien de la peine à se faire à celles dont les forts de la halle donnent l'enseignement public.

Le diable s'est glissé dans le saint bercaïl de l'abbaye de Panthemont; & l'on y a vu ce qu'on voit rarement dans une maison de vierges. Une pensionnaire, à la vérité mariée, mais éloignée de son époux, & qui pour mettre sa vertu à l'abri des grands dangers auxquels on est exposé en société, avoit choisi cette abbaye pour retraite, y a mis au monde un enfant. Si cette dame eût été une femme fausse, elle eût pu pour se sauver de la malignité des mauvaises langues, faire quelques contes de dévotion. Si elle eût été Siamoise, elle eût pu dire que le père *Samonocodon* étoit descendu dans son lit; Japonoise, elle eût dit qu'un esprit céleste étoit venu passer la nuit avec elle, comme il fit avec la mère de *Raca*: *Samarquandoise* ou *Macédonienne*, elle eût pu, à l'exemple de la mère de *Gengis-Kan* & de la mère d'*Alexandre*, mettre l'aventure galante sur le compte d'un Dieu. Point de pays où quelque Dieu ne soit descendu du ciel pour coucher avec des demoiselles; c'est ce qui a si fort embelli la mythologie grecque. Mad. la Vicomtesse de... dédaignant

de mêler des fables pieuses à la vérité, a dit tout platement que c'étoit avec un homme qu'elle avoit fait l'enfant, laissant cependant ignorer si celui avec qui elle avoit travaillé, étoit un ministre avec qui elle avoit des relations, ou un laquais dont on la soupçonnoit amoureuse.

Le chevalier de *Forges* connu par ses bisarreries a ajouté à toutes celles dont sa vie a été semée, celle d'aller mourir chez une fille de joie. Fort riche *M. de Forges* donnoit dans l'excès contraire à celui des jeunes gens qui se ruinent avec nos *Vampire-femelles*. Modestement il alloit faire trois fois par semaine l'offrande de son petit écu à une demoiselle à porteurs d'eau qui le connoissoit beaucoup, attendu qu'il étoit une de ses meilleures pratiques. Ces jours derniers, il se sentit pressé du besoin de mourir dans les bras de la volupté, & il alla chez sa bien aimée où il expira dans les bras d'un fauteuil.

C'est ce même chevalier qui avoit pris le titre de *Marquis du paradis terrestre*, *Vicomte de l'enfer*, seigneur de tous les diables, & voulut procéder avec un vicaire qui refusoit d'inscrire ces titres sur son registre, en baptisant un de ses enfans. Ce fut lui qui, refusant de ven-

dre une maison renfermée dans l'enceinte tracée pour la construction d'une nouvelle halle, eut à ce sujet un procès avec la ville, le gagna, la força de prendre de nouveaux alignemens, & fit peindre sur cette maison un tableau qu'on y voit encore, représentant, grand comme nature, un mouton qui fait la barbe à un loup. Il fit contracter au locataire de cette maison l'engagement de laisser subsister cette peinture. Bizarre en tout, le marquis *Parradis-terrestre* alloit au marché lui-même avec une vieille redingore qu'il appelloit son habit de mille écus, parcequ'il prétendoit que ce vêtement lui avoit économisé cette somme. Chargé par un de ses amis d'aller demander une demoiselle en mariage, il la trouva à son gré, la demanda pour lui même, riche & valet de chambre aimé de Louis XV à cause de ses bouffonneries, l'obtint sans peine & l'épousa. Il devint ensuite amoureux d'une juive très jolie; il la séduisit, l'enleva & la plaça dans un petit appartement. Apprenant que les parens faisoient de vives recherches, il s'avisa d'aller trouver l'archevêque, lui dit qu'un ecclésiastique de sa connoissance avoit déterminé une jeune juive à embrasser le catholicisme, & obtint du prélat un ordre pour la placer dans un couvent, afin de la soustraire à la tyrannie

des parens qui s'opposoient à sa conversion. L'ecclésiastique dont le nom avoit été emprunté & qui servit en cette occasion de proxenete au chevalier, eut un bénéfice pour cette bonne œuvre. La mere ayant appris la retraite de sa fille, fit un vacarme épouvantable ; l'épouse du ravisseur se joignit à elle, & le *Seigneur de tous les diables* abandonna sa maîtresse qui, n'ayant rien de mieux à faire, fit abjuration pour se venger de ses parens, & prit le voile dans le couvent où on l'avoit placée. Elle avoit eu l'adresse de tirer une somme considérable de son amant, & s'enfuit, deux ans après, avec l'honnête abbé à qui le chevalier avoit donné sa confiance.

On attribue à M. d'E..., une mystification cruelle, qui n'est pas tout à fait neuve, mais qui a été faite, dit-on, à un respectable citoyen, M. *Quatre-mere*, ancien échevin de *Paris*. M. d'E... fatigué des visites de ce vieillard, désiroit surtout de le voir user moins souvent chez lui de l'espece de droit que l'on a de s'inviter soi-même aux repas de ses amis. Le magistrat travestit un jour deux de nos bouffons en Envoyés du Grand-Mogol, leur présenta M. *Quatre-mere* & les déterminà à le nommer Directeur-général du commerce des Etats de leur maître. C'est le même M.

Quatremere qui, annobli par le charge municipale qu'il a occupée, sollicitoit un arrêt du conseil pour joindre un *de* à son nom. On prétend que *M de Maurepas* qui a plaisanté jusqu'au dernier soupir, lui répondit : *J'en fais mon affaire, mais à une condition : au lieu de le mettre devant, vous le mettrez après.*

Un particulier riche venoit de toucher un remboursement de 36000 l. en or. Le lendemain il voit entrer un Commissaire & un Inspecteur de police. Celui ci lui montre un ordre du Roi &, sous le prétexte d'un nombre de faux louis qui circulent, enleve sa somme en lui déclarant qu'il peut dans 24 heures retirer ses especes de l'hôtel de la police, où on lui remplacera les louis faux, si à l'essai, il s'en trouve. Le particulier obéit. C'étoit deux escrocs.

Il est des gens heureusement nés, pour lesquels le hazard fait plus que tout ce que la prudence humaine pourroit imaginer. Le Vicomte de C. jeune cadet de *Gascogne*, n'ayant pour patrimoine qu'une jolie figure & un grand nom, vint à *Paris* tenter fortune. Admis chez le Président de P..., il devient amoureux de sa fille unique, héritière fort riche, affligée de 17 ans. Les deux amans furent bientôt passionnés l'un pour l'autre.

tre, mais la différence des fortunes étoit un obstacle invincible. Une douairière de quarante ans se présenta sur ces entrefaites & offrit au jeune officier le reste de ses charmes avec la totalité d'une grosse fortune. Le vicomte résistoit; les instances généreuses de son amante même le déterminèrent. Il se maria, part pour *Bordeaux* avec sa femme, & trois mois après, une fluxion de poitrine lui rend sa liberté. Maître alors d'une fortune considérable, il laisse passer le tems que la décence prescrivait, revole à Paris, se présente chez le Président & obtient la main de sa maîtresse avec l'aveu de ses parens.

Le 3 mars 1788, un jeune homme amena sa bonne amie chez un Suisse des Tuileries & s'y fit servir à diner. Au dessert, il lui tira un coup de pistolet. Ce jeune égaré a été arrêté dans le jardin même; & sa maîtresse vit encore, mais avec une portion de joue seulement, le reste ayant été emporté par la balle qui étoit dans le pistolet. On prétend qu'elle avoit fait à son amant un de ces dons assez en vogue aujourd'hui pour qu'on les reçoive sans ressentiment.

Vestris, l'ancien *Dieu de la danse*, escorté d'un camarade émérite, parut, un placet à la main, il y a quelques

jours , à l'audience du Ministre de *Paris*. Ce mémoire qui contenoit le détail de leurs longs services à l'opéra , avoit pour objet de supplier M. le Baron de *Breteuil* d'interposer ses bons offices pour qu'on n'écornât point leurs pensions. Le Ministre leur observa que le Gouvernement étant dans un tems de besoin , ne pouvoit les laisser jouir d'une faveur qu'on n'avoit pu accorder aux Militaires. *Mais , Monseigneur , les grands talens méritent des égards. -- La raison d'Etat est au dessus des grands talens* , répliqua froidement le ministre en déchirant le placet. *Vestris* très choqué qu'on préférât la raison d'Etat aux grands talens , ne sortit de l'audience que pour annoncer que tout est perdu en *France* , puisque le Ministre de *Paris* n'aime pas la danse.

On plaidoit la cause d'un particulier dans laquelle son procureur appuyoit beaucoup sur une promesse verbale. La cause étoit mince , le rapporteur le fut aussi. On lui porta le sac ; mais bientôt il envoya chercher le procureur & lui dit : „ voilà comme vous êtes tous , „ vous citez des pieces en l'air pour „ embrouiller un procès & embarrasser „ les juges.... Tenez ; n'avez vous pas „ parlé d'une *promesse verbale* dans votre „ affaire ? --- Oui , Monsieur. --- Hé

„ bien ! je viens de feuilleter votre dossier ,
„ fier , piece par piece , & je vous garantis
„ rantis qu'elle ne s'y trouve pas. „

Un honnête marchand de drap se permettoit de fréquentes infidélités conjugales , & avoit fait choix de sa servante , brune aussi jolie qu'éveillée. Il alla un soir souper en ville , & rentra deux heures plutôt qu'il ne l'avoit promis. Cependant tout son monde étoit couché. Le silence qui regnoit dans la maison , lui fit naître l'envie d'aller rendre une visite secrète à sa douce cuisinière. Une lanterne sourde à la main , il monte à pas de loup au grenier où reposoit sa dulcinée , & le cœur palpitant de desirs , il s'avance vers l'heureux grabat.... Mais , ô catastrophe inouïe ! Il voit la place qu'il croyoit prendre occupée par un lourdaut de valet qui dormoit profondément , ainsi que la grosse Louison. Le Citadin modéra sa colere , afin de rendre sa femme témoin de l'indigne conduite des deux domestiques ; il se retire aussi doucement qu'il étoit venu , & se rend , sur le bout du pied , dans la chambre de sa chaste épouse ; il tire brusquement les rideaux du lit , & aperçoit.... ô ciel ! auroit-il pu le croire ? il trouve sa chère moitié endormie dans les bras de son Commis.

On a exécuté à *Prague* un jeune homme pour un crime d'une nature extraordinaire ; on ne conçoit même pas aisément comment il a été commis. Il s'agit d'un rapt dont on ne connoît aucune circonstance que d'après la confession du coupable ; or voici ce qu'il a déclaré : épris d'une passion violente pour une demoiselle de cette ville extrêmement bien née , aussi vertueuse que belle , il a longtems médité les moyens de la satisfaire. Il portoit en conséquence sur lui un petit flacon rempli d'une certaine liqueur qu'il appelle un *philtre*, dont il n'a jamais voulu révéler la composition & dont on va connoître l'effet ; il y avoit plusieurs mois qu'il guettoit envain l'occasion d'en faire usage ; enfin se trouvant un jour dans une assemblée avec la Demoiselle , elle sentit un accès de migraine dont elle se plaignit : l'officieux jeune homme lui proposa du café qui fut accepté , & avant de le présenter il trouva le moyen d'y jeter quelques gouttes de sa liqueur ; le mal de tête diminua , mais un engourdissement universel lui succédant bientôt , le jeune homme proposa à la malade de lui donner la main & de l'accompagner chez elle , ce qui fut accepté : le jour baissoit : au détour d'une rue obscure deux soldats apostés se joignirent au misérable qui avec leur aide jetta la malheureuse

dans une voiture où il s'enferma avec elle : le postillon prit la route d'*Olmütz* : la demoiselle s'assoupit presqu'au moment même. Lorsqu'elle arriva dans l'auberge, elle parut à la fois malade & folle, son conducteur l'annonça comme telle ; on la laissa à sa disposition : le lendemain s'apercevant que l'effet du breuvage commençoit à être moins actif, le scélérat prit la poste & se rendit à *Dresde* : la Demoiselle revenue insensiblement à elle-même, étonnée de son déplacement, ne tarda pas à faire des questions auxquelles les gens de la maison répondirent ; elle apprit qu'elle étoit arrivée avec son mari qui l'avoit annoncée comme folle, qu'elle avoit passé la nuit avec lui, qu'il étoit de telle taille, qu'il avoit tel habit, qu'il avoit disparu le matin &c. On conçoit l'étonnement, la douleur d'une fille vertueuse qui se surprend elle-même dans un pareil état : un torrent de larmes coule de ses yeux, elle finit par se nommer, par se faire connoître ; on la ramene dans sa famille, on informe, on met vingt émissaires en campagne, en suivant les traces du malheureux, on le découvre à *Dresde* où il a été arrêté, conduit à Prague, chargé de fers & enfin exécuté.

Il a marqué le plus profond repentir, mais il n'a jamais voulu ni nommer, pas même désigner les soldats qui

l'avoient secondé, ni indiquer la composition de sa drogue funeste.

On rapporte l'anecdote suivante d'un soldat américain. Son colonel ayant fait défendre sous peine de la vie d'aller dans les champs où la moisson étoit encore sur pied, il fut malheureusement pris en contravention : son procès étoit fait, on se disposoit à le désarmer il donna pour excuse qu'il ignoroit absolument la défense ; on ne l'écoute pas : alors se tournant du côté du colonel : „ S'il faut que je meure, „ dit-il, du moins que ce soit pour quelque chose : „ en même tems il tire & manque son officier. Celui-ci fait à l'instant surseoir à l'exécution & s'étant convaincu par de bonnes preuves que le soldat n'avoit pu être instruit de la défense, non seulement il lui fit grace, mais il lui donna la Hallebarde.

Dans une petite ville de l'Angleterre vivoit un pauvre homme qui devoit sa subsistance aux bienfaits d'un particulier fort riche & d'une naissance illustre. Celui-ci avoit un fils livré aux inclinations les plus criminelles. Le jeu, les femmes l'entraînoient dans des dépenses continuelles, & le grand chemin étoit sa ressource. Par le crédit de son pere on étoit parvenu à étouffer plusieurs de ces

fredaines dont la moindre l'eût conduit à la potence. Il ne cessoit cependant de s'exposer à la rigueur de la justice; c'est ici que commence le rôle du mendiant. Après avoir bien réfléchi sur les moyens de témoigner sa reconnaissance à son patron, il crut enfin en avoir trouvé un excellent. Il étoit instruit de la mauvaise conduite du jeune homme, il avoit entendu dire mille fois qu'il déshonorerait sa famille; il va le trouver un matin: Monsieur, lui dit-il, il y a „ longtems que je vis des bontés de „ votre pere, il est un brave homme, „ un honnête homme; vos déreglemens „ vous exposent à une mort ignominieuse qui, malgré les conventions „ qui établissent que les fautes sont personnelles, affectent toujours plus ou „ moins la réputation d'une famille respectable; je n'ai rien à craindre de ce „ côté là; il pourroit arriver que vous „ fussiez pendu, je veux bien vous empêcher de l'être, je ferai plus, je me „ devoue moi même à la potence, ne „ connoissant pas d'autres moyens de „ vous y soustraire. „ En finissant il lui plonge un couteau dans le cœur, va se constituer prisonnier, & est pendu quelque tems après.

On raconte d'un homme affligé d'une complication cruelle de maladies une

anecdote assez remarquable. Cet homme étoit à la fois peintre & poëte. La faim lui avoit fait prendre le parti de déroger à la noblesse de sa double profession, & il avoit accepté une place d'espece de concierge pour garder l'hôtel d'un Lord absent. Le jour de sa prise de possession, un voleur croyant la maison sans défense, s'avisa d'en crocheter la porte; le concierge poëte entend le bruit, se place de manière à saisir le fripon avec avantage, lui saute à la gorge, le terrasse, le garotte, le fouille pour s'emparer de ses armes, il ne trouve que de l'or & des bijoux. „ Ho oh ! l'ami, dit il, il y a sans doute longtems que tu es voleur; il est bon de tâter un peu de tout, aujourd'hui tu seras volé. „ Là dessus il retourne, vuide ses poches, & pour ne pas ébruiter l'aventure, il met l'officieux voleur à la porte. On assure que sa prise vaut plus de 300 louis. Voilà un sujet rendu au Parnasse & aux arts !

Une jeune femme d'un état distingué, toutes les fois qu'elle sortoit, disoit à son mari qu'elle alloit au sermon. Un jour l'époux, se défiant de tant de dévotion, se rendit à l'Eglise qu'on lui avoit nommée & n'y trouva ni auditoire ni Prédicateurs. Au retour de sa femme, il la questionne, & la prie le

plus poliment du monde, de lui donner quelques détails de ce qu'elle avoit entendu. Celle-ci imagine, dans le moment, le sujet d'un sermon, & même se met à en réciter des passages. Mais au milieu de son éloquent mensonge le mari l'interrompt tout à coup, lui déclare qu'il n'est plus tems d'en imposer, & lui applique un soufflet. La Dame fait aussitôt mettre les chevaux au carrosse & promet à son mari que dans peu il aura de ses nouvelles. Elle va consulter son avocat qui lui demande si elle a des témoins, & lui conseille, attendu qu'elle n'en avoit aucun, de ne point poursuivre cette affaire. Elle rentre chez elle de fort mauvaise humeur. Son mari plaisante sur sa consultation, & lui demande si elle a tiré bon parti de son soufflet. „ Comme „ je n'en ai rien pu faire (répondit-elle „ avec un geste très-expressif) je vous „ le rends. „

Un particulier employé dans un des Comptoirs anglois établis à *Smyrne*, dans une lettre qu'il écrit à un de ses amis, rend compte comme témoin oculaire d'une espece de passe-tems en usage, dans les environs de cette ville, & qui paroît assez curieux pour être connu de ceux qui n'ont pas voyagé dans le levant; il dit que les cico-

gnes sont en grande abondance dans ces contrées, & qu'elles y construisent régulièrement leurs nids. Au tems de la ponte, les habitans pour s'amuser retirent les œufs de la cicogne, substituent à leur place des œufs de poule ordinaire; lorsque ceux-ci sont éclos; le mâle en considérant leur forme est si sensible à l'outrage qu'il croit avoir été fait à l'union conjugale qu'il jette des cris épouvantables, toute la peuplade des cicognes allarmée, se rassemble autour du nid, & ressentant unanimement l'affront apparent, la nuée en courroux fond sur la pauvre femelle, c'est à qui lui donnera le coup de bec mortel, elle en reçoit tant qu'elle succombe; les poussins ne sont pas épargnés, & ce qu'il y a de plus remarquable c'est que le mâle n'est pas du nombre des exécuteurs; il ne bouge pas de sa place & continue longtems à pousser des cris douloureux comme s'il compâtiſſoit au sort qu'une justice nécessaire fait subir à sa famille. L'auteur de la lettre fait à ce sujet quelques réflexions qui ne plairoient pas à tout le monde, & que nous supprimons en conséquence; elles se présentent de reste.

On rapporte l'anecdote suivante du Général Lée ou plutôt de son aide-de-camp qui en est le héros. Lors de l'at-

taque de l'isle Sullivan, le général s'étoit un jour avancé pour reconnoître la communication qui venoit d'être pratiquée au moyen d'un pont de bateaux entre l'isle & le continent. Comme les balles siffoient en grande quantité autour de ses oreilles, il remarque qu'un de ses aides-de-camp, infiniment jeune, secouoit la tête comme s'il eût cherché à esquiver leur atteinte..... Morbleu ! lui cria Lée : qu'est-ce que cela signifie ? est-ce que vous chicanez avec la mort ? savez vous que le Roi de Prusse a perdu plus de cent aides-de-camp dans une seule campagne ?..... oui, Monsieur, répondit le jeune homme, mais je ne croyois pas que vous en puissiez perdre autant.

La sérénité que le scélérat *Des Rues* a toujours conservée devant ses juges, la fermeté qu'il a fait paroître sur l'échaffaud, n'ont pas manqué d'inspirer à ceux qui ne jugent que sur les apparences la crainte qu'il ne fût aussi innocent qu'il vouloit le persuader, & comme il se trouve toujours à *Paris* des gens qui tirent parti de toutes les circonstances, un homme a entrepris de mettre à profit ce doute des bonnes ames ; à cet effet il alloit la nuit sur la place de *Greve* en bonnet de nuit, en robe-de-chambre, ainsi qu'étoit mis
Des

Des Rues, le jour de son exécution, & là un crucifix à la main comme lui, il crioit qu'il étoit mort innocent, & que Dieu lui avoit permis de sortir du purgatoire pour venir demander des prières, qu'on pouvoit lui jeter l'argent qu'on voudroit, parce qu'il savoit à quel saint prêtre le donner. Quelques personnes du peuple effrayées ou touchées de compassion faisoient leur charité & fuyoient au plus vite; mais la police qui ne croit point aux *revenans*, a fait saisir le drôle, le second jour qu'il alloit recommencer cette étrange comédie. On dit que c'est un clerc de procureur qui jouoit ainsi le trépassé, & il est véritablement aujourd'hui en purgatoire, mais dans ce purgatoire tout près de *Paris* vulgairement appelé *Bicêtre*.

Voici une nouvelle espece de filouterie qui se pratique aux spectacles, & qu'il n'est pas inutile de connoître. Un honnête particulier qui venoit d'en être la dupe, raconta ainsi son aventure.

„ Retenu par quelques affaires, je ne
„ pus me rendre que sur les cinq heu-
„ res au desir de voir la nouvelle tra-
„ gédie. Je me présente au bureau du
„ parterre pour y prendre modestement un billet. — Mais tous les billets étoient délivrés, & le bureau

„ fermé. Je me disposois à passer au
 „ bureau de l'orchestre, lorsque j'ap-
 „ perçus au milieu d'un groupe de
 „ monde, un homme assez bien mis
 „ que plusieurs personnes sollicitoient
 „ de leur céder un billet qu'il avoit
 „ l'air de vouloir rapporter au bureau.
 „ Je m'approche avec le courage que
 „ donne l'espérance, & j'entendis que
 „ ce Monsieur demande un petit écu.
 „ Je l'avois justement dans ma main.
 „ J'allonge aussitôt mon bras par-dessus
 „ les épaules de ceux qui environ-
 „ noient mon homme, je lui remets
 „ ma piece de monnoie en échange de
 „ son billet, & je vole au parterre
 „ pour prendre une place qui m'étoit
 „ si légitimement acquise. Mais hélas !
 „ Je suis inhumainement arrêté à la
 „ porte, mon malheureux billet est
 „ déclaré faux par le portier de la
 „ comédie, & j'allois avoir la honte
 „ d'être chassé comme un escroc, si je
 „ ne me fusse décidé sur le champ à
 „ faire le noble sacrifice d'un écu de
 „ six livres, au moyen duquel j'ai ob-
 „ tenu mon entrée dans l'orchestre. „

Une aventure assez plaisante a fait
 un moment diversion aux grandes af-
 faires d'Etat. Madame la comtesse de
R... Ch... se rendit dernièrement sur les
 onze heures du soir, chez le Lieute-

nant-civil. Ce magistrat dont les séances sont fort longues & fort pénibles, prenoit un peu de repos. On se refusa d'abord aux instances de Mad. la comtesse qui demandoit à le voir pour affaire aussi pressante qu'importante. Il fallut bien céder à ses importunités, car elle étoit décidée à ne pas se retirer qu'elle n'eût vu M. le Lieutenant-civil. Elle parla d'abord de l'injustice & de la barbarie de ses parens qui s'opposoient à ce qu'elle convolât en secondes noces. --- Vous voulez donc, Madame, vous remarier, lui dit le magistrat? --- Oui, Monsieur, répond-elle, M. le duc d'Angoulême & moi nous sommes d'accord; M. le comte d'Artois son père y consent, & mes seuls parens ne le veulent pas... Le magistrat s'aperçut qu'elle avoit le cerveau malade; il la consola, lui promit tous ses soins pour écarter les obstacles que ses parens mettoient à ce mariage, & la renvoya très contente. Pensez au moins, Monsieur, lui dit elle en se retirant, que M. le duc d'Angoulême & moi nous sommes très pressés... Notez que le prince a douze ans & Madame la comtesse quatre vingt-deux.

Paris infecte insensiblement de femmes sentimentales, si l'on ose se servir de cette épithète si ridicule, & que le

bel esprit sans goût met à la mode. Ce sont des femmes qui, croyant mêler la finesse d'esprit à de beaux sentimens, ne s'expriment plus qu'en *amphigouris*. On feroit aisément un petit volume fort piquant & fort néologique, si on vouloit s'amuser à ramasser tous les *dictums* que depuis quinze jours a tenus Mad. de Stael, femme de l'ambassadeur de Suede. Son parler tient beaucoup du style entortillé & obscur de M. Necker son pere. Bien est-il vrai qu'elle pourroit dire qu'on lui prête beaucoup trop de ces propos en genre énigmatique; mais on pourroit aussi lui répondre ce que M. de S. Lambert répondit en pleine académie françoise à son confrere feu l'abbé de Voisenon qui se plaignoit des ridicules qu'on lui prêtoit : *On ne prête qu'aux gens riches*. Une seule phrase donnera une idée du beau langage de Madame la marquise de Condorcet, femme de l'académicien de ce nom, & de ses sentimens sur sa postérité. Lui parle-t-on de grossesse ? Oh ! dit-elle, *qu'on éloigne de moi cette idée; un pareil événement ne seroit pour moi qu'une profonde affliction. Je serois trop tourmentée de l'idée que mon fils, quelqu'esprit qu'il eût, ne seroit jamais qu'un sot en comparaison de son pere. La nature avare de prodiges n'en fait jamais dans une même famille, deux de suite.*

Quand il est question de beaux sentimens, on cite encore Madame la Vicomtesse de D**** à qui on demandoit, l'autre jour, si elle accoucheroit bientôt. --- *Au nom de Dieu, ne me parlez pas de cela, car je frémis d'avance en pensant non aux douleurs qu'il me faudra souffrir, mais au désespoir où je serai réduite de voir, en accouchant, mon enfant s'éloigner de moi & de mon sein.*

Le propos de la jeune Duchesse de L.... est bien plus naïf & plus naturel. Elle eut un accouchement très-laborieux. Sa vie fut plusieurs jours en danger. Lorsqu'elle eut accouché & qu'on lui apprit qu'elle avoit un fils : *Je m'en réjouis, s'écria-t elle, car il n'accouchera pas.*

Trois choses mettent en mouvement les curieux : 1. La maison de Mlle Dervieux, c'est un temple. On n'a encore rien vu en ce genre ni dans les maisons royales ni ailleurs, d'aussi agréable & d'aussi magnifique : pour s'en faire une idée il faut lire les féeries des Mille & une nuit. 2. L'intérieur souterrain du cirque au milieu des jardins du *Palais royal*. On s'y porte en foule, mais tout le monde en sort avec un esprit de critique, l'on ne conçoit guère à quoi on pourra l'employer. Tout y est d'une mesquinerie étrange. 3. Les tableaux

de M. de Calonne, chez Mad. le Brun. Tout le monde y court pour les voir, & tout en les admirant on s'étonne qu'en si peu de tems ce contrôleur-général ait pu rassembler tant de chef-d'œuvres.

Pendant la quinzaine de Pâques, Mad. Dugazon est allé jouer à Amiens. Un jeune homme se présenta chez elle un matin, & lui fit l'offre de tout ce qu'il possédoit : son cœur & 25 louis. - La comédienne le toisa avec dignité, & lui dit d'un ton imposant : *Jeune homme, gardez votre hommage & vos 25 louis ; si vous me plaïsiez, je vous en donnerois cent.*

Extrait d'une lettre adressée par Madame Sophie à une de ses bonnes amies sur l'incendie des menus plaisirs de S. M.

De Paris, le 26 Juin 1788.

„ Vous avez sûrement appris par les papiers publics le terrible incendie arrivé aux menus plaisirs du Roi : mais je vous dois, ma chere amie, quelques détails sur les pertes les plus essentielles, & dont les suites sont plus graves que l'on n'imagine. „

„ Cet affreux incendie a laissé presque nues les divinités de l'Opéra. Le feu s'est communiqué aux magasins des costumes ; & ce n'est pas sans miracle

qu'on est parvenu à en sauver quelques-uns. L'attrayante ceinture de Vénus est brûlée, les graces modernes iront sans voile, ce qui ne leur sera pas aussi avantageux qu'aux anciennes : le bonnet de Mercure, son caducée, ses aîles, sont consumés; on a heureusement sauvé sa bourse. Depuis long-tems l'amour n'a rien à perdre, si ce n'est quelques fleches dont il ne faisoit plus d'usage & qu'on n'a retrouvées qu'avec peine, tant le feu les avoit rendues méconnoissables : mais pour le dédommager de cette perte, on assure que Mercure a résolu de partager dorénavant avec lui la bourse qui lui vaut aujourd'hui tant de bonnes fortunes. Quant à la froide & triste Pallas, son armure, son casque, le superbe panache qui l'ombrageoit, ont été réduits en cendres. Le bruit a couru pendant quelques jours que son égide avoit été entièrement fondue : malheureusement on l'a retrouvée intacte, & elle continue d'agir sur les gens en place, les financiers & les impudens parvenus. Les flammes étoient si dévorantes, si actives qu'elles ont calciné les différentes choses qu'on leur a enlevées. La lyre d'Apollon n'a pas été raccordée depuis, & ses lauriers sont tellement desséchés qu'on craint bien de ne les voir repousser de long tems. Il n'est

plus question du magnifique jardin d'Alcindor, ni du palais du Roi d'Ormus. Armide, Didon ont sauvé leurs biens heureusement : tout le monde en est enchanté à cause du charme qu'ils inspirent. Mais le char du soleil & de la nature qui se tenoit si gracieusement en l'air dans le très-naturel prologue de Tarare, n'a pas été épargné, non plus que la quantité de linons qui drapotent de bonnes grosses ombres très-palpables, & je n'ajouterai pas très-palpées : à quoi sert de médire ? je ne finirois pas, ma chère amie, si je vous contois toutes nos pertes. On dit qu'avec de l'argent on répare tout... Ah ! je le crois.»

Pendant la quinzaine de *Pâques*, on avoit fait la chasse aux ambulantes prêtresses de Cythere qui fourmillent au *Palais royal* ; mais bientôt les galeries & le *Camp de Tartares* devinrent déserts : les marchands désolés de cette solitude ont présenté des Mémoires pour la faire cesser. Les exempts de police ont disparu, l'affluence renaît, & le commerce dans tous les genres reprend son cours au *Palais-royal*. Quelques dévots ont été très-scandalisés de voir derrière des *Wiskis*, à la promenade de *Long-champ*, des *jockeis* affublés de frocs & de capuchons sur la tête, pareils à ceux
des

des enfans barbus de *S. François*. Ces pieux censeurs n'ont apparemment pas remarqué que depuis plusieurs années, les marchands de marrons du *Palais-royal* ont arboré ce saint costume, sans aucune réclamation de la part des capucins.

La veille des fêtes, une vieille femme, la tête remplie des prédictions qui nous ont annoncé la fin du monde, & ne croyant pas que le soleil dût se lever le lendemain, s'est tuée dans son lit. On l'a trouvée noyée dans son sang, tenant d'une main un rasoir, de l'autre un livre d'évangile ouvert à celui du vingt-quatrième dimanche après la pentecôte, & ayant sur sa table un billet où elle déclaroit la terreur que lui caufoit le *Souverain juge des vivans & des morts* qui alloit paroître.

Tandis que l'on portoit le viatique aux malades, cérémonie annuelle à laquelle on fait que les paroisses mettent plus de pompe & de décence que de coutume, un vieillard s'avança de la fenêtre de son cinquième étage pour la considérer. Il tomba aux pieds du dais & n'eut que la jambe cassée. On espère le sauver. S'il en revient, cela pourroit passer pour un miracle.

L'abbé de D***, Agent général du Clergé, a l'espérance de l'Evêché d'*Aulun*. On raconte cette anecdote sur le prélat futur. Il avoit des assiduités auprès d'une très-jolie dame. Le mari fit connoître à sa femme que ces assiduités lui déplaisoient, & qu'elles étoient de nature à compromettre son honneur. La femme écrivit à l'abbé qu'il devoit s'abstenir de se présenter chez elle, & lui dit le motif de cette défense. L'abbé de D*** choqué du procédé de l'époux, alla le trouver, & lui dit: *Savez vous, Monsieur, que sous un rabat & un manteau noir, le sang de D*** coule dans mes veines?* Le mari fut assez sage pour ne point lui en demander des preuves; il se contenta de le perfidier & de l'éconduire.

Une de nos Marquises témoignoit à un académicien son étonnement de l'admission prématurée du chevalier de *Florian* dans la savante quarantaine; elle ne lui trouvoit d'autres titres que des brochures pastorales. --- *Que voulez-vous, Madame,* répondit l'académicien, *à trente-neuf moutons il faut bien un berger.* --- *Donnez-lui une bergere,* répartit la Marquise, *& non pas un fauteur.* Ce calembour vaut bien celui qui étoit réservé à M. *Vicq-d'Azir* concurrent de M. de *Florian* & qui, à une voix près, a balancé les suffrages. --- *Rien de si na-*

tuel, disoit-on, que ces Messieurs ayent voulu avoir parmi eux un medecin épizootique.

Mad. de P... G... a eu un chagrin bien vif à la promenade de Longchamp. Elle avoit commandé une voiture charmante, & le sellier lui a manqué de parole. Enfin la voiture est livrée, ces jours derniers; sur le champ on arrange un cours de visite pour la faire voir. Mad. de P... s'arrête chez la comtesse de F... & y reste jusqu'à 11 heures du soir. Le cocher se reposant sur la surveillance du portier, jouoit dans l'anti-chambre avec les laquais. Mad. de P... veut enfin se retirer; il court pour s'élancer sur son siege; plus de voiture; il interroge le portier: *Je ne sais quelle est votre voiture; il en vient tant ici que je ne l'ai pas remarquée, mais je me rappelle qu'un homme vêtu absolument comme vous l'êtes, est monté, il y a une heure, sur une de celles qui étoient dans la cour, m'a demandé la porte, je l'ai ouverte & il est parti.*

Cette escroquerie en rappelle une fort plaisante que l'on fit, il y a quelque tems, au prince de Guemenée. Un de ses créanciers apperçoit son cabriolet à la porte du Palais-royal; il aborde le domestique qui le gardoit, & lui dit qu'il a une affaire très-pressée à com-

muniquer au Prince; il le charge d'aller l'avertir, l'assurant que son maître même lui en saura gré & ajoutant qu'il gardera la voiture jusqu'à son retour. Le domestique avoit vu souvent cet homme à l'hôtel; il cède bonnement; l'adroit créancier monte dans le cabriolet, & se rend au grand trot chez lui, d'où il écrit au Prince que l'affaire dont il vouloit l'entretenir étoit de prendre son cabriolet & son cheval au prix coûtant, en à-compte sur ce qu'il lui devoit.

Il vient de mourir sur la paroisse *S. Eustache* un ancien premier commis des finances, âgé de 84 ans, qui laisse une fortune de 1,800,000 liv. à sa mere âgée de 106 ans, à laquelle il faisoit une chétive pension de 1200 liv. C'est, pour une mere, payer bien cher la fortune, que de connoître en la recevant, toute la dureté & l'ingratitude d'un fils dénaturé qu'elle avoit tendrement chéri pendant 84 ans.

On raconte une terrible aventure qui a offert en quelques heures à un jeune parisien les deux extrémités du malheur & du bonheur. Il rapportoit quelque argent qu'il avoit été chargé de recevoir chez un fermier; deux hommes l'arrêtent sur le pont de Cha-

renton, le dépouillent & lui donnent le choix de deux genres de mort : le feu & l'eau. Arlequin auroit répondu qu'il aimoit mieux boire ; notre jeune homme préféra également d'être jetté dans la rivière. On lui met une pierre au cou , on le précipite , & l'obscurité le déroband aux yeux des assassins , ils se retirent , bien assurés que leur crime est enseveli dans les eaux avec leur victime. Mais un banc de sable qui s'étoit trouvé là , avoit sauvé la vie au jeune homme qui , rappelé à lui par le froid , se débarrasse , nage & parvient à se traîner jusqu'à une hôtellerie. Lorsque de bons soins lui eurent rendu les forces , il raconta son aventure & dépeignit les assassins. --- Paix , dit l'aubergiste ; ils sont ici , & viennent justement de se mettre au lit , ainsi vous ferez bientôt vengé... La maréchaussée est mandée , la maison investie , les scélérats enlevés , & leur procès ne sera pas long.

On a arrêté en Picardie un jeune homme âgé de quinze ans. Il avoue avoir déjà incendié quelques villages & une douzaine de maisons. D'après ses confessions , c'est son pere qui , dès l'âge de dix ans , l'a dressé à ce petit amusement. Ce pere est un homme de la trempe de l'empoisonneur *Des Rues* , ayant toujours à la bouche le nom de

Dieu, de la Vierge Marie, & incendiant secrètement les maisons de ses ennemis.

Un événement arrivé dernièrement a jetté l'effroi & la terreur parmi les administrateurs de la caisse d'escompte : leur trésorier ne se rendit point à la caisse à l'heure ordinaire. A onze heures l'alarme fut dans l'administration : à midi le trésorier ne paroissant point, un commissaire fut secrètement appelé ; la caisse fut ouverte en sa présence, & tous les bordereaux de la veille y furent trouvés scrupuleusement en règle. Cet examen dura près de deux heures ; on en donna avis à la famille du trésorier. Elle fut un peu rassurée, mais le moment du dîner approchant, le domestique descend à la cave pour chercher du vin, & y trouve son maître étendu & percé de six coups de couteau. Il paroît certain que ce trésorier s'est détruit lui-même. On ne croit pas qu'il ait le moindre dérangement dans ses affaires. On fait seulement que la veille un administrateur lui avoit fait de légers reproches sur quelques petites négligences.

La mort du duc de *Richelieu* a fait époque. Chacun cite quelque trait de galanterie de ce vieux Seigneur, de

son amabilité & surtout de sa rouerie. Il n'avoit que quinze ans lorsqu'il fut mis au régime de la Bastille, pour ses espiègleries envers la jeune duchesse de *Bourgogne*. Il s'est trouvé une fois enveloppé dans les rideaux du lit de sa Princesse, mais c'étoit uniquement pour lui faire peur, lorsqu'elle viendroit se coucher. Une autre fois cette Princesse étant penchée sur le balcon de *Marly*, le jeune *Richelieu* glissa doucement la main sous ses jupes. Elle étoit bonne, elle eut sans doute pardonné, mais on avoit vu, on jasoit, la Princesse fut obligée de se fâcher & l'étourdi fut envoyé à la Bastille. Il y fit encore une retraite de six mois en 1715, sur la demande de son pere & malgré Mad. de *Maintenon* qui aimoit son esprit & que ses étourderies amusoient. Son péché, cette fois-là, étoit d'avoir perdu 20 mille francs au jeu. Mad. de *Maintenon* trouvoit que ceux qui les lui avoient gagnés étoient plus coupables que lui.

On a fait chez les Capucins du *Marais*, un vol d'une nature fort singulière; c'est un de leur religieux que deux drôlesses ont volé, c'est-à-dire enlevé. Elles étoient logées depuis 4 à 5 mois, hôtel de l'Empereur, rue d'Orléans, & assez près de la capucinière de *St*

François. Un religieux âgé d'environ 27 à 28 ans, grand, fait au tour, frais comme une rose, fréquentoit cet hôtel. Il reçut en différentes fois l'accueil & les honnêtetés des deux étrangères; elle l'accoutumèrent à les venir voir en lui donnant la quête & des rafraîchissemens; elles lui firent souvent des agaceries; mais il étoit trop *niais* pour se douter de leurs intentions. Sous divers prétextes-elles l'attirèrent à différentes fois à la promenade; un jour elles l'inviterent à monter en voiture avec elles. Après beaucoup de refus & de remercimens, il céda à leurs instances, mais à peine fut-il en voiture que les chevaux prirent la poste. Depuis cette époque on n'a pu, malgré les perquisitions, découvrir où ces deux belles étrangères ont emmené le beau capucin. Des papiers trouvés dans leur appartement, indiquent qu'elles sont de *Francfort*.

On écrit de *Lyon* qu'il y a en cette ville un vieillard de 119 ans & 6 mois, qui, à l'âge de 19 ans, avoit été condamné aux galeres pour cent ans & un jour. La nature ayant fait pour lui le miracle d'une vie assez longue pour subir la peine entière, il est revenu dans sa patrie & y a trouvé un terrain qui lui appartenoit occupé par une superbe maison que *M. de Tolosan* a fait

bâtir, ayant hérité ce terrain de son pere, lequel l'avoit acheté du domaine qui s'en étoit emparé. Le vieillard étant allé consulter un avocat, l'affaire a été si bien entamée que M. de Tolosan a pris le parti de transiger, moyennant une somme de cent mille livres.

On parle beaucoup de vols & de voleurs. La semaine dernière, dix neuf de ces spéculateurs s'étoient introduits dans une maison de la rue des Carmes; la garde fut avertie & accourut; dix-huit se sauverent par les toits, le dernier tomba sur la corde du réverbère & la rompit, ce qui ne l'empêcha pas d'expirer à l'instant. Un de ces brigands s'étoit introduit dans la maison de MM. Girardot & Haller, nos célèbres banquiers; on l'arrêta, & sur ses aveux on a pris en une nuit, aux flambeaux, 42 de ses camarades dans les carrières où ils s'étoient réfugiés. --- Un ecclésiastique du collège des Irlandois, allant porter 50 louis à Yvri près de Paris, où ce collège a une maison de campagne, fut arrêté dans la campagne, près d'une remise, par un homme armé d'un sabre: --- *Vous allez bien vite, M. l'Abbé*, lui dit le brigand! --- *C'est que je suis pressé*, répondit l'ecclésiastique sans paroître effrayé. Alors le voleur s'approche de lui & lui demande

l'aumône avec un *crucifix à ressort* (un pistolet.). Le coup manqua heureusement; le coquin veut y suppléer avec le sabre; l'abbé pare adroitement avec la canne; l'assassin impatient donne un coup de sifflet; l'irlandois qui ne perdit pas un instant la tête, saisit ce moment pour assener à son adversaire un violent coup de canne. Le voleur trébucha; l'abbé lui arrache son sabre, le blesse à la cuisse pour l'empêcher de le poursuivre, & s'enfuit triomphant. Arrivé à Yvri, il déposa le sabre & l'on courut après le voleur, mais on n'a pu le retrouver.

Quand un soldat ou tout autre particulier, prend un déserteur, l'usage en Angleterre est de lui donner une récompense. Ce fut un appas pour trois soldats d'un régiment, en garnison aux environs de *Londres*; ils conçurent le projet d'accuser l'un d'entre eux d'avoir déserté: ils tirèrent au sort à qui échoiroit ce personnage. Les deux que le sort favorisa, menerent leur camarade à l'Etat-major, & firent leur dénonciation dans la forme d'usage. Le prétendu déserteur fut condamné à recevoir 300 coups de verges. Le jour fixé pour sa punition étant venu, on commença à le fustiger: lorsqu'il eut reçu cent coups, il s'écria qu'on voulût bien

suspendre ; alors il dénonça le complot de ses camarades & le motif qui les y avoit engagés. Le fait éclairci & constaté par leur avou, le commandant ordonna qu'ils prissent la place du premier, & chacun d'eux eut la tierce part des coups de verges, auxquels le prétendu déserteur étoit condamné.

Un marchand de Londres se trouvant pressé d'argent apprend par quelque voie indirecte qu'un particulier devoit le lendemain se rendre à **** avec 500 l. st. Le Marchand monte à cheval muni d'un lapin ; vers le déclin du jour il joint la voiture, ordonne au postillon d'arrêter, puis s'approchant de la portière. --- Monsieur, dit-il au voyageur, j'ai un lapin à vendre. --- Un lapin ! que voulez-vous que j'en fasse. --- Que vous en ayez besoin ou non, je veux le vendre, point de réplique : le prix est de 500 liv. st. L'homme en chaise entend à demi-mot, donne son argent & prend le lapin..... Il y a quelques jours que courant les rues, le voyageur crut reconnoître son marchand de lapin dans la personne d'un gros réjou qui se caressoit le menton sur la porte de sa boutique : il va aux informations, & confirmé dans son soupçon, son premier soin est d'acheter un lapin au plus prochain marché, puis entrant dans la

boutique sous prétexte d'acheter quelque chose, il demande à entretenir le maître en particulier : quand ils sont seuls. -- Monsieur, dit-il, j'ai un lapin à vendre (le tirant de sa poche) j'en ai payé un à peu près semblable 500 l. st. celui-ci en vaut 600. -- Le bourgeois est d'abord un peu déconcerté, mais se remettant bientôt, s'écrie alors : -- Que je suis aise de pouvoir m'acquitter envers vous ; sans vous, sans cette somme de 500 liv. st. j'étois ruiné, mes affaires se sont rétablies, depuis j'ai recueilli une succession considérable, je vous prie d'accepter le double de la somme. -- Alors le voyageur se contentant du recouvrement de ses 500 liv. st. se retira très-satisfait.

En vérité, Mesdames, vous êtes bien difficiles à contenter, disoit un jeune officier anglois (qui venoit de toucher une gratification de cent livres sterling qu'il avoit méritée, quoiqu'il s'en vantât) à trois femmes, épouse & sœurs fusonnées d'un professeur de l'université d'Oxford, avec lesquelles il étoit emballé dans une diligence. „ Vous „ voulez que je n'aie jamais raison, „ parce que je suis imberbe ; vous ne „ voulez pas que je puisse être prudent parce que je n'ai point une large „ perruque ; vous voulez enfin que je

„ fois sans conséquence & sans mérite ,
„ parce que je porte un habit rouge ,
„ au lieu d'en avoir un ou brun ou
„ noir , gris-de-fer. Ma foi , Mesdames ,
„ si vous n'aimez ni les cheveux ni l'ha-
„ bit rouge , vous êtes bien difficiles
„ à contenter. „ On peut bien penser
que (trois femmes présentes) la con-
versation n'en resta pas là : on parla
beaucoup. Les femelles crioient à tue-
tête ; le docteur ne disoit rien ; l'officier
rioit à gorge déployée. Ceci déplut.
„ En vérité , Monsieur , dit une des sem-
„ piternelles , vous faites tant de bruit
„ que vous allez épouvanter les che-
„ vaux. „ -- Au même instant la voi-
ture est arrêtée. -- „ Eh bien , Monsieur ,
„ voyez - vous ? -- Quoi ! ceci même
„ vous déplaît ? ah ! que vous êtes dif-
„ ficiles à contenter ! -- Messieurs , Mes-
„ dames , dit le cocher , voici un voleur
„ qui vient à nous. -- Ah ! M. l'officier ,
„ s'écrient-elles toutes à la fois ! ---
„ Vous avez juré de vous plaindre tou-
„ jours ; pour cette fois encore passe :
„ mais foyez tranquilles , je vais des-
„ cendre , j'ai des pistolets , & si le
„ maraud approche , *pân* , je lui.... Ah !
„ Monsieur , laissez-le venir , vous nous
„ feriez mourir de peur si vous tiriez.
„ --- Ah ! pour le coup , vous êtes bien
„ difficiles à contenter. „ Cependant
l'officier met pied à terre , jette bas

son chapeau, & dans le chapeau jette sa bourse. Le voleur arrive. --, *Goddem*, dit le militaire, nous allons voir qui des deux ramassera ce butin. -- *Goddem*, reprend le voleur, vous m'avez l'air d'un brave homme, & je ne veux pas vous faire de mal : mais vous me laisserez exercer mon petit ministère, céans; chacun son métier. -- Effectivement, le voleur s'avance vers la portiere & dévalise le docteur & les femmes. La taxe levée, le collecteur s'éloigne. -- Adieu, mon brave. Le brave reprend sa place. --, Ah, Monseigneur l'officier, c'est bien mal à vous; si vous aviez voulu, vous pouviez nous sauver. -- Mesdames, vous avez donc oublié votre peur : ah ! vous êtes bien difficiles à contenter. ,,

Il y a très peu de tems que *Brighelmstone* à peine digne d'être appelé village n'étoit habité que par des pêcheurs : devenu tout-à-coup célèbre pour ses bains d'eau de mer, ce lieu le dispute aujourd'hui à *Bath* même, & attire pendant l'été la meilleure compagnie des trois royaumes; comme il doit son état d'aggrandissement à très-peu de chose, un rien a pensé ces jours-ci le replonger dans sa première obscurité : le 25 du mois dernier, tandis que la plupart des baigneurs étoient rassien-

blés sur la place publique, on vit revenir du côté du rivage une femme effarée dont les hurlemens jetterent tout-à-coup l'alarme dans la ville..... ah ! le pauvre homme, crioit elle ! gardez vous de vous baigner ; les requins.... On forme un cercle autour d'elle, on l'interroge, elle continue ainsi. --- Un jeune homme se baignoit sur le bord de la mer au moment où je m'y promenois ; il m'a appelé & m'a dit : --- Bonne femme, donnez moi ma jambe. --- Je regarde, il lui manquoit une jambe, un gros requin l'avoit emportée ; j'ai pris la fuite ; je vous conseille tous d'en faire autant... à ces mots chacun court à son hôtel, chacun demande ses chevaux ; cependant un incrédule (il s'en trouve par-tout) s'avance vers le rivage, apperçoit le jeune homme au lieu indiqué, s'en approche, & en reçoit la même invitation ; -- Monsieur ne pourriez-vous pas retirer ma jambe & me la rendre. --- C'étoit une jambe de bois dont les vagues s'amusoient en l'emportant & la rapportant : le bipede s'en saisit aisément, & rentra dans la ville avec l'homme au requin. Ils racontèrent l'aventure de porte en porte, & eurent bien de la peine à calmer les esprits.

Un négociant de Londres vient de publier un extrait d'une lettre qu'il a

reçue de Philadelphie par les derniers vaisseaux qui sont arrivés de l'Amérique. On connoît si peu le serpent à sonnettes, on en a cependant tant parlé, qu'il peut être utile d'ajouter les éclaircissemens que cette lettre contient à ceux qu'ont publiés tant de voyageurs.

„ Me promenant le 18 juillet dernier, j'eus le malheur de faire une chute, & par un accident encore plus cruel, je fus mordu à la main par un serpent à sonnettes qui se trouvoit derrière une grosse pierre, à laquelle j'avois cherché à m'accrocher; le reptile fit entendre sa sonnette & chercha à se cacher parmi les pierres; j'en saisis une d'un assez gros volume, la lui lançai & lui fracassai la tête. „

„ J'avois toujours cru qu'un pareil accident étoit sans remède, & je me regardai absolument comme n'ayant plus que quelques jours à vivre. Je ramassai le corps du serpent & courant vers mon habitation, je contai mon aventure à quelques amis qui se trouvoient rassemblés chez moi. Chacun s'empressa de m'indiquer un remède: le premier qu'on essaya fut un poulet, auquel on ouvrit le ventre; on le posa dans cet état sur ma main que l'on enveloppa: en moins de deux minutes il enfla prodigieusement, & la force du poison qu'il attiroit sans doute le putréfia
dans

dans l'instant; on broya ensuite de la tige & de la racine du *curcuma*. On en fit des emplâtres que l'on attacha autour de mon bras pour empêcher le venin de s'étendre. „

„ Pendant tout ce tems là je souffrois peu, ma main étoit seulement froide & engourdie. Vers le milieu de la nuit elle enfla tout-à-coup & me causa les douleurs les plus violentes, j'y fis quelques incisions avec un rasoir, j'en exprimai plus d'un pot d'un venin noir & glutineux; cependant mon bras commençoit à enfler, je le fis ferrer avec des bandages de manière à empêcher toute communication avec le corps, cependant quoique les ligatures m'ôtassent toute espece de sensation, mon bras se remuoit involontairement & décrivait toutes les sinuosités d'un serpent qui rampe, il changeoit à chaque instant de couleur, des taches noirâtres paroissoient & disparoissoient tantôt dans un endroit & tantôt dans un autre, & je commençai à ressentir des douleurs dans les os. „

„ On eut recours à de nouveaux moyens pour attirer le poison en dehors, mais rien ne réussit si bien que les cendres de frêne mêlées dans du vinaigre & placées sur la morsure. „

„ La nuit suivante ma langue & mes levres s'enflèrent, ce qui ne pouvoit

provenir que de ce que j'avois essayé de sucer le venin de la plaie ; mon bras étant beaucoup moins enflé depuis l'application qu'on lui avoit faite des cendres de frêne , on ôta les ligatures. En deux heures de tems tout mon côté droit enfla & devint entièrement noir ; un crachement de sang survint & une fièvre ardente lui succéda ; au bout de neuf jours elle diminua , & je restai dans un état très-douteux pendant tout le mois de juin ; il y a huit jours que j'ai enfin recouvré l'usage de mon bras qui , en crevant alors , ouvrit un passage au poison. „

„ Ce qui m'a le plus horriblement tourmenté , ce sont des rêves effrayans : tantôt je me croyois assailli par une légion de serpens , tantôt je devenois serpent moi-même , & dans le délire qui m'agitoit de tems en tems je rampois , j'allois , &c. comme si je l'eusse été réellement. Tel étoit sur moi l'effet extraordinaire de ce poison violent. „

Mardi dernier une femme a été mise au *pilori* ; son crime étoit assez extraordinaire. Ayant reçu de la nature une de ces figures hommasses qui font naître des doutes sur la réalité du sexe , elle s'étoit vêtue d'habits que son extérieur rendoit naturels. Accoutrée en homme elle avoit réussi à épouser suc-

cessivement deux jeunes filles dont elle avoit tiré une assez bonne dot ; malheureusement la troisieme à laquelle elle s'adressa du vivant des deux autres, étoit de celles à qui on n'en impose pas aisément sur certaines choses ; veuve d'un Irlandois, elle savoit à quoi s'en tenir en fait de mari ; cependant deçue par l'apparence, elle épouse, la cérémonie finie, de fâcheux éclaircissemens lui succedent le jour même, & comme en pareil cas le tems est précieux, dès le lendemain plainte rendue en forme, le prétendu mari, atteint & convaincu d'avoir joué à deux, & qui pis est à une veuve le plus sanglant des tours, a été condamné à rester pendant une heure exposé au pilori.

Le Roi de Suede s'étant arrêté, dans le voyage qu'il fit pour visiter ses Etats, à reconnoître les environs de *Zwinesund-Norvegien*, un batelier nommé *Lars*, celui là même, qui avoit transporté les habitans de *Norvége* sur la rive suédoise, se présenta devant ce souverain, & le harangua avec cette franchise, qui passe pour familiarité, dans les pays où les Rois tiennent leur redoutable Majesté retirée dans un sanctuaire inaccessible : „ Votre Majesté a „ passé trop près de mon habitation, „ pour qu'elle trouve mauvais que je

„ lui souhaite la bien-venue. J'ai amené
„ avec moi ma femme, deux de mes fils
„ & ma belle sœur, pour partager ma
„ joie & le bonheur de voir votre Ma-
„ jesté. „ Le Monarque objet de l'a-
doration de ses sujets, reçut cette ha-
rangue, comme la preuve d'un vif sen-
timent, dont il fut flatté; & parce qu'il
est grand Roi, il y répondit avec une
affabilité & une sensibilité qui lui sont
propres. Pendant qu'on étoit allé qué-
rir la famille du batelier, ce bon hom-
me continua d'entretenir le Prince. „ Il
„ y a long-tems, lui dit-il, que votre
„ famille occupe le trône, il y a trois
„ cents ans que la mienne est en posses-
„ sion de l'emploi de batelier du Sund. „
Comptez-vous, lui dit le Prince, laisser
cet emploi à votre fils? „ Sans doute,
„ répondit le batelier, l'aîné de ma
„ maison a toujours pris la rame, aussi-
„ tôt que ses forces le lui ont permis,
„ pour aider son pere. J'ai rendu ce
„ service au mien; mon fils me le rend
„ à son tour. „ Sur cela le Roi fit ap-
procher l'enfant & le caressa. Cette
bonté du Prince pénétra les entrailles
du pere, & dans un moment de trans-
port, il s'écria: „ je mourrois content,
„ si je pouvois un jour rendre à Gustavé
„ l'honneur & le plaisir qu'il me fait.
„ Que n'avez-vous un fils que je puisse
„ caresser à mon tour? „ Après un laps

de tems, ce batelier est venu à *Stockholm*, depuis les couches de la Reine. Le Roi l'ayant apperçu qui se promenoit près du château, le reconnut & se rappelant l'anecdote ci-dessus, il fit venir *Lars*, le conduisit lui-même auprès du Prince royal; voilà mon fils, lui dit le Roi, tu désirois lui rendre les caresses que j'ai faites au tien; embrasse-le. „ Le batelier est tombé à genoux, implorant les bénédictions du ciel sur le pere & sur le fils. Cent traités de morale sur l'amour des Princes pour leurs sujets & des sujets pour leurs princes ne valent pas ce trait du Roi de Suede.

Le tirage de la Loterie royale de France du mois de Novembre 1788 sur les Numeros 7, 13, 14, 34, 88, a été si heureux pour les pontes, que l'administration obligée, dit-on, de payer trois millions au dessus de sa recette, n'a pu satisfaire tous les gagnans sur le champ. Dans cette circonstance M. *Necker* a cru devoir ordonner qu'on ne payât aucun lot au-dessus de 1000 liv. Sans doute cet ordre n'établira qu'une suspension momentanée, sans quoi ceux qui ont couru les risques de perdre leur argent, se croiront en droit, comme de raison, d'actionner la loterie pour obtenir ce qui leur est dû; cet exemple extraordinaire, si près de l'é-

poque des Etats généraux, excitera surement leur attention & pourroit bien amener enfin la suppression d'un établissement devenu le fléau destructeur de la fortune d'un grand nombre de familles & l'impôt le plus désastreux qu'on ait jamais imaginé de mettre sur la classe la plus misérable & la plus cupide. Des banquiers qui avoient répandu beaucoup de bureaux dans Paris pour recevoir des mises à l'instar de la loterie royale, ont eu la mauvaise foi de profiter de ce qu'on ne payoit pas partiellement au bureau général de l'administration, pour ne rien payer du tout.

Qui le croiroit? un soldat du guet s'est pendu de désespoir de ne pouvoir payer ses dettes. Il s'est attaché à la grille du jardin de la maison qu'il habitoit, & le propriétaire ce matin en sortant de chez lui, a vu cet homme tourné de son côté, qui de loin paroïssoit vouloir escalader la grille. Ce ne fut qu'en approchant de plus près qu'il s'apperçut que le courageux soldat n'étoit plus en état de rien escalader.

Parmi les Notables en 1788, on a remarqué un Capitoul de Toulouse qui retraçoit dans son maintien comme dans sa mise, le costume du dix-septieme siecle. Il portoit une perruque in-folio,

le chapeau à plumet sur la tête, l'habit à grandes basques, à large parement, & boutonné de haut en bas, une longue épée passée dans les fentes de l'habit & battant sur les mollets, une petite canne à la main, & des souliers carrés avec des talons de 4 pouces.

La Chambre des Vacations a rendu un arrêt qui a rappelé l'histoire de M. de *Jean de Mainville*: en voici un abrégé. Il étoit neveu de M. *Chalut*, par sa femme. Ce M. *Chalut*, comme on fait, étoit un ancien fermier-général & l'un de nos gros millionnaires; il n'avoit point de parens. A sa mort M. de *Jean* étoit absent, mais sur le bruit d'un testament qu'on trouva parmi les papiers du défunt, M. de *Jean* accourut. Il étoit déclaré héritier par ce testament; & les soupçons étoient qu'il l'avoit fabriqué. On fait des dépositions secretes chez un commissaire, & sur ces dépositions le Lieutenant-criminel lance un décret de prise de corps contre M. de *Jean*. Le Roi intervient & pour le dérober à la justice, le fait mettre à la bastille, de là on le mene aux Isles de Sainte Marguerite. Comme il montroit de l'humeur, on convint de lui mettre les fers aux pieds & aux mains. *Desbrugneries* se présente pour cela à la porte de sa chambre: M. de *Jean* prend une buche &

menace de l'assommer en disant que ce n'est point d'une main aussi vile qu'il recevra des fers. M. de *Launay* Gouverneur, pour le calmer, s'offre à les lui mettre, & M. de *Jean* consent à les recevoir de la main du Gouverneur. A peine fut-il aux Isles de Sainte-Marguerite, que le juge de *Cannes* reçut l'ordre de l'interroger sur le testament qu'il passoit pour avoir fabriqué. Cet interrogatoire fini, *Desbagnieres* le ramena du fond de la Provence à la Bastille où il est depuis 3 à 4 ans.

M. *Bec-de-Lievre*, l'un des douze députés de la noblesse de Bretagne, enfermé dans la même tour, a trouvé le moyen d'être instruit des motifs de la détention de M. de *Jean*. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il s'occupa de la procurer à M. de *Jean*. Il a fait travailler un Mémoire par M. *Thilorier*, le même qui avoit écrit pour *Cagliostro*. Le Procureur général est intervenu, & le décret de prise de corps lancé par le Châtelet, a été regardé comme nul & illégal. C'est d'après cet arrêt du parlement, qu'on travaille à lui procurer son élargissement. Le Mémoire en faveur de M. de *Jean*, n'est ni fortement ni péremptoirement écrit. C'est à propos de ce testament fabriqué, dit-on, par M. de *Jean*, qu'on rappelle plusieurs traits prétendus de sa vie, entr'autres l'enlèvement

vement d'une petite Espagnole qui étoit la maitresse d'un de nos avocats-généraux au Parlement de Paris, & l'enlèvement d'une Juive en Hollande, fille d'un gros banquier, qui eut des suites très éclatantes.

Le bruit se répand que le fameux *Seraskier* de *Romélie*, qui commande un corps d'armée turque, est neveu de M. de *Beaumarchais*. On ne fait trop encore sur quel fondement porte cette fable; mais si l'on fait ce *Seraskier* neveu de M. de *Beaumarchais*, les conteurs d'anecdotes & surtout ceux qui ont l'art de tout arranger, de coudre les aventures ensemble, prétendent que le grand-Vifir est un Jacobin, & voilà le fil des événemens de la vie de cet important personnage.

Vers l'an 1755, un jeune *Jacobin* du couvent de Lyon, décampa & emmena une jeune Lyonnaise; emportant avec lui le trésor des RR. Peres. Il se réfugia en Hollande, passa à Batavia, de là dans les Isles de Flores & Timor. C'est là que se disant encore religieux & apôtre, il s'insinua dans la Cour du Roi de Timor. Ce Roi prit confiance en lui, écouta ses catéchismes & lui confia son fils aîné pour lui aller faire faire sa première communion à Macao dans le couvent des Peres Jacobins. Il lui donna des

diamans , une couronne & des esclaves. Le jacobin prit les diamans & l'or , & abandonna le fils du Roi de Timor. C'est ce fils de Roi que nous avons vu si long-tems à Paris vivant d'aumônes ou à peu près. Quant au Jacobin on ne savoit trop ce qu'il étoit devenu , mais le voilà retrouvé. Après avoir volé le fils du Roi de Timor , il passa chez les Turcs , arbora le turban , & est devenu , à force de *vertus* , Grand-Visir. Le sûr de cette histoire est que véritablement en 1755 il y eut un Jacobin qui se défroqua & enleva le trésor du couvent & une Lyonoise.

Il y a 16 à 20 jours qu'une marchande de Clermont en Beauvoisis , fut arrêtée & assassinée dans la forêt de Chantilly. Quatre brigands , dont deux hommes & deux femmes , l'attaquèrent , la dépouillèrent entièrement , prirent son cheval & la laissèrent expirante au pied d'un arbre , où ils revinrent sur leurs pas & finirent de l'assommer. Le Duc de *Bourbon* qui ce jour-là couroit le cerf rencontra ces assassins. Ils avoient un air sinistre & effrayé ; il en fit arrêter deux qu'on jeta dans une prison. On est à la poursuite des deux autres.

Une Dlle *Montand* qui jouissoit seule & sans domestiques , d'une certaine

aissance, vient d'être brûlée dans sa chambre. Elle ne connoissoit que deux manières d'être, celle de demi-raison & celle de parfaite ivresse. C'est dans ce dernier état que l'on suppose qu'un doux sommeil auprès du feu l'a conduite au sommeil éternel. Un autre accident arrivé à une femme & dont le vin a aussi été la cause, n'a rien que de plaisant. Une rue étoit engorgée par une quantité de tonneaux devant la porte d'un marchand de vin. Cette femme, jeune, assez élégamment vêtue, pressée d'aller à un rendez vous, accoutumée sans doute à surmonter tous les obstacles, veut, à l'aide de son domestique, continuer sa route en marchant sur les tonneaux. Elle franchit heureusement le premier, puis le second; mais au troisième, deux douves fléchissent, se brisent, & la jeune dame se trouve plongée dans un bain coloré. On la retire teinte en rouge jusqu'à la ceinture & évanouie de saisissement. Le marchand de vin lui prodigue les secours nécessaires; elle revient à elle, veut se retirer, mais on lui notifie qu'elle doit payer la piece de vin. Matière à procès. Déjà les avocats barbouillent du papier. Le marchand de vin est punissable d'avoir embarrassé la voie publique, le tonneau étoit pourri, & un incident qu'on ne manquera pas de faire valoir pour &

contre, c'est que la jeune Dame se trouvoit dans le même cas que Mad. *Goëfmann*, lors de son interrogatoire dans l'affaire de M. *De Beaumarchais*.

On raconte une plaisante escroquerie. Un particulier arrive à *Chartres*; il y a environ deux ans, avec un ecclésiastique qui, muni de ses pouvoirs & de lettres de recommandation, alloit demander à l'Evêque de l'emploi dans son diocèse. Le prêtre tombe malade & meurt en route; son ami s'avise de prendre son nom, ses pouvoirs, ses recommandations, son costume, & se présente au prélat. Il est employé d'abord, & bientôt on le nomme à une cure où il remplit parfaitement tous les devoirs de cet état. Enfin après avoir amassé tout ce qu'il a pu recueillir, il vient de disparaître; il a renvoyé à l'Evêque tous les papiers relatifs à son emploi & l'a instruit de la petite supercherie que la circonstance lui avoit suggérée.

Une pucelle septuagenaire vient d'éprouver un autre genre d'escroquerie assez rare. Cette vieille demoiselle, d'une fortune très honnête, avoit su, pendant soixante ans, préserver son cœur des atteintes de l'amour; elle s'avisait enfin de s'attendrir en faveur d'un jeune

drôle, bien bâti, spirituel, compagnon menuisier, faisant même de petits vers & des chansons, non pas tout à fait aussi bien que le menuisier de *Nevers*. Le jeune émule de *Maitre Adam* étoit sans fortune; mais l'amour met tout au niveau. On dresse le contrat, & l'amant avantagé de toutes les manières, bien décaissé, bien habillé, se rend à l'église de très grand matin avec sa future. Il prend un prétexte pour sortir, annonçant un prochain retour; on l'attend en vain, on envoie sur ces traces, il étoit disparu avec les écus de la vieille les bijoux & les effets qu'il avoit pu en porter. L'infante désolée s'évanouit; on la rappelle à la vie, & conduite chez elle, cette infortunée passe les jours & les nuits à pleurer un ingrat qui lui enlève à la fois son cœur, sa bourse, & l'espoir consolant, à son gré, de perdre le nom de fille.

Les récits de voleurs ne tarissent pas; ces récits ressemblent beaucoup aux anciennes histoires de revenans. Plus on en contoit, plus les spectres & les purgatoriens se multiplioient. Point de maisons, point de quartiers dans une ville, où le diable & les lutins ne vinssent de tems en tems faire de leurs tours. Il en est de même aujourd'hui au sujet des filous & des voleurs. Point de rues

où ils ne détroussent les passans. Avant-hier c'étoit un carrosse arrêté & volé, & dans lequel étoient Madame telle & M. tel. Ces personnes interrogées ont avoué n'être pas sorties de la journée de chez elles. Hier c'étoit M... arrêté & volé au sortir de l'opéra. Enquête faite, l'homme prétendu volé s'est trouvé seulement un étourdi qui a reçu des coups de canne à la suite de quelques impertinences faites à de jeunes gens.

L'anecdote suivante ne paroît cependant pas un conte fait à plaisir. Au reste on la lira avec intérêt. Un particulier se retiroit fort tard par une petite rue près de la porte *S. Martin*; quatre voleurs tombent sur lui; le malheureux alloit payer de sa vie la résistance qu'il leur opposoit, lorsqu'un *Fiacre* vient à passer. Il arrête, saute de son siège en bas & s'écrie: *descendez donc, Messieurs, c'est un homme qu'on assassine.* Les scélérats prennent la fuite; le cocher s'approche & dit à l'homme qui étoit blessé: *montez dans ma voiture, il n'y a personne.* Celui-ci balance; il craint que ce ne soit un piège d'un nouvel assassin; le cocher le rassure, & le remène chez lui; le particulier donne un Louis à son libérateur & le prie de revenir le lendemain. --- *Je ne le puis, reprend l'honnête cocher; je perdrois mon rang sur la place.* --- *Ne t'en inquiète pas & viens;*

tu n'en auras point de regret. Le cocher fut agréablement surpris, le lendemain, lorsque, voyant arriver un notaire, l'homme qu'il avoit secouru la veille, lui dit: je te dois la vie, accepte, mon ami, pour témoignage de ma reconnaissance, ce contrat de 800 liv. de rente, & sois assuré que je n'oublierai jamais le service que tu m'as rendu.

Copie d'une Enseigne dans un Village de Champagne; dont on a conservé fidèlement l'orthographe.

ISAAC MACAIRE

Barbier, Perruquier, Chirurgien, Clair de la Paroisse, Mestre d'Ecole, Maître-chal & Accoucheur.

Raze pour un sout, coupe les cheveux pour deux sous & poudre & pomade par dessus le marché les jeunes Demoiselles joliment élevées; allume les lampes à l'année ou par quartier; les jeunes gentils hommes a prène aussi leur langue de grand mere de la maniere la plus propre; on prend grand soin de leurs meurs, & on leur enseigne à épier. Ils a prène à chanter le pleinchant & à ferrer les chevaux de main de maître. Il fait & raccommode aussi les bottes & les souliers, enseigne le hot! bois & la guimbarde, coupe

les cors, seigne & met des vessicatoires au plus bas prix: il donne des lavemens & purge à un fou la piece; enseigne aux logis les coutillons & autres danfès, & vat en ville; vend en gros & en detail la parfumerie dans toute ses branches; vend toutes sortes de papeteries, cire à décroter, harengs Salés, pain d'épice, broffes à frotter; Souricieries de fil darechal & autres confitures; racines cordiales & degodefrais, pommes de terre, Sosliffes & autres légumes.

NB. j'enseigne la joggrafy & marchandises étrangères une belle tous les mercredi & vendredi, Dieu aidant, par moi. *Isuac Macaire.*

Le Comte de P** marchoit à la tête d'un Régiment de Cavalerie dont il étoit Colonel, & qui sortoit du Camp de P** pour aller en garnison à B**. -- Un Particulier bien couvert & des mieux montés, se trouvoit sur la route. Il examine d'abord la Troupe, puis s'avancant vers le Comte: -- „ Colonel, lui „ dit-il, votre Régiment est superbe, „ recevez mon compliment sur le choix „ & la tenue des hommes & des chevaux; je n'ai de ma vie vu une troupe „ en aussi bon ordre. „ Le Colonel répondit comme il le devoit aux complimens de l'Etranger; puis chemin faisant, il y eut entr'eux le Dialogue suivant: --

„ Il me paroît, Colonel, que vous êtes
„ connoisseur en chevaux. --- J'aime
„ les bons chevaux : je n'en vois jamais
„ un sans le marchander ; & si le prix
„ me convient je l'achete. -- En ce cas
„ vous devez avoir une écurie bien rem-
„ plie. --- Mais oui ; Cependant je fais
„ des réformes. --- Vous destinez sans
„ doute à la première, la bête que vous
„ montez aujourd'hui ? --- Je vous
„ croyois un connoisseur aussi ; mais
„ parbleu je me suis trompé sur votre
„ compte. --- Il se pourroit que vous
„ fussiez dans l'erreur : vous n'avez pas
„ encore fait la moindre attention à
„ mon cheval. --- Bah, quelle compa-
„ raison ! --- Voulez-vous seulement
„ parier une guinée aux deux premiers
„ milles ? --- j'en parirois dix contre
„ une. --- Non, non, j'aime les parties
„ égales --- Eh bien touchez là, ,,

Ils continuèrent ainsi leur chemin
toujours devisant & chacun vantant le
mérite de sa monture, jusqu'à la pre-
mière milliaire d'où ils étoient conve-
nus de partir. Effectivement ils s'élan-
cerent avec la plus grande rapidité !
L'Etranger ne tarda pas à prendre l'a-
vantage, qu'il conserva jusqu'au bout
de la carrière. Le Comte s'avoua vain-
cu, & fouilla dans sa bourse pour en
tirer une guinée. Mais l'Etranger lui
présenta un pistolet, en lui disant qu'il

lui falloit la bourse entiere. „ Au reste „ Milord, ajouta-t il, vous pouvez par- „ mi les aventures singulieres de votre „ vie, citer celle-ci : il est extraordi- „ naire d'être volé à la tête de son Ré- „ giment. „

Un honnête Charpentier de Londres, nommé *Cameron*, n'avoit rien épargné pour donner à son fils une éducation qui pût le mettre au-dessus du rang de simple citoyen. Il l'avoit même envoyé à Rome pour se perfectionner dans l'architecture & le dessin, arts pour lesquels le jeune homme sembloit avoir un goût décidé. Il revint d'Italie architecte couronné ; & aux Livres qu'il rapportoit de ce pays, son pere ajouta ce que Londres fournissoit de mieux & de plus recherché dans ce genre. Ce pere infortuné, charmé des progrès de son fils, dit plusieurs fois avec une effusion de tendresse paternelle à ceux qui venoient le voir : --- „ Voilà la Bi- „ bliothèque de mon fils *Charles*, elle me „ revient à plus de 500 Livres sterling ; „ mais c'est un bon fils, & je ne re- „ grette ni cette dépense, ni celle que „ m'a coûtée une éducation dont il a si „ bien profité. „ --- Cependant de mauvaises affaires surviennent à cet honnête homme ; ses créanciers sont pressans. Son fils le somme de lui rendre sa Bi-

bliothèque : elle n'est plus en son pouvoir, il s'en est défait dans ses besoins urgens. Le monstre alors fait arrêter l'auteur de ses jours pour qu'il ait à lui payer le montant des Livres, & se fert pour établir son prétendu droit, de l'appréciation verbale faite par le pere lui-même, qui dans l'effusion de son cœur les avoit estimés 500 Liv. St. Le fils prouve qu'il a acheté plusieurs des Livres qui composoient la Bibliothèque. Enfin les jurés condamnerent le malheureux à payer 150 L. St. & tous les fraix du procès. Le tygre ne s'en tint pas-là ; il fit trainer en prison son pere insolvable ; & cette victime infortunée d'une tendresse aveugle, gémit & gémira peut-être encore long-temps dans la plus cruelle captivité.

Un homme de lettres tourmenté par une dizaine d'amis désœuvrés, dit devant sa servante qu'il donneroit cent guinées pour être débarrassé de tous ces gens là. --- Et voici comment il s'y prit par son conseil. Il mit sur la table dix guinées. Le premier visiteur ne manqua pas de lui faire observer qu'il laissoit trainer son argent avec bien de la négligence : „ C'est, lui répondit l'homme de lettres, de l'argent dont je n'ai pas besoin pour le moment ; s'il vous est bon à quelque chose, prenez-le ;

„ vous me le rendrez quand vous re-
viendrez. „ Il est pris au mot. Un-
second, un troisième surviennent; la mê-
me scene se joue; & depuis ce tems là
aucun des importuns ne s'est présenté
à sa porte.

Un mari plaisantoit décemment sa
femme sur sa coqueterie innocente, &
lui demandoit sans conséquence lequel
elle préféroit de ses nouveaux admira-
teurs. --- „ En vérité, M., lui dit elle
„ avec plus que de la naïveté, je suis
„ absolument de votre caractère; celui
„ qui parle le dernier, a toujours rai-
„ son avec moi. „

Un jeune Provincial arrivé depuis
peu à Londres, & à qui l'on avoit in-
spiré des terreurs pour les ravisseurs de
matelots, rencontra une bande dont
l'emploi étoit de recruter pour le ser-
vice de terre. Le sergent qui la com-
mandoit, instruit de la nature de ses
craintes, ou la soupçonnant, l'aborde
avec civilité. --- „ Monsieur, lui dit il,
„ je vois que vous craignez d'être pris
„ de force pour le service de mer;
„ pour une demi-guinée, je vous met-
„ trai à l'abri de ce danger. „ --- Il re-
çoit l'argent --- „ Suivez-moi. „ --- Il le
mene chez un juge de paix; on lui fait
prêter une serment que son protecteur

lui dit être essentiel pour se garantir de toute violence de la part des recruteurs marins. Le simple campagnard prête le serment. --- „ Soyez tranquille, „ Monsieur, lui dit alors le sergent; „ on n'enlève point les soldats de S. „ M., & vous avez l'honneur de l'être. „

L'ingénuité allemande, en se faisant estimer, donne quelquefois prise à la plaisanterie: en voici un trait récent que les rieurs n'ont pas laissé tomber. Un honnête homme de cette nation fut arrêté l'un de ces jours par un voleur qui lui prit sa montre & deux guinées qui lui tombèrent sous la main. Le coup fait, le voleur s'éloigne en souhaitant poliment une bonne nuit. L'allemand s'apperçoit qu'on lui a laissé sept guinées, il regrette sa montre, & imagine de la racheter. Il rappelle le voleur, lui offre sept guinées de sa montre, s'il veut la lui vendre. --- „ Très volontiers, dit celui-ci en faisant l'échange. Ensuite lui portant le pistolet sous la gorge, un mot de plus, Monsieur! „ je vous ai vendu votre montre; à „ présent je vous la vole: c'est mon „ métier. „

Un Procureur de Londres disoit un jour en société qu'il ne souhaiteroit pour toute fortune qu'une guinée par

tête à lever sur chaque Laïs moderne.
„ Monsieur, lui répondit quelqu'un,
„ vous seriez le plus riche frippon
„ d'Angleterre. „

Un jeune Anglois que ses excès ont réduit au triste état de dépendre des autres, se trouvant ces jours derniers embarrassé pour avoir un diner, imagina de s'adresser à un Richard de sa connoissance. Tout le monde savoit que ce jeune homme étoit parfaitement versé dans les affaires de négoce. Il va trouver le *Cresus* à la *Bourse*, lui fait entendre qu'il a découvert un moyen d'étendre ses vues de commerce, au point de lui faire gagner une somme immense, que cela demande des détails qu'il lui fera après-diner. „ Et où dinez-vous ? „ venez chez moi ; je n'ai personne ; „ nous avons un *roast-beef* & du *plumb-pudding*. „ Le jeune homme ne se fait pas presser. Le diner fini, on commence à s'aboucher. --- „ De quoi s'agit-il ? --- „ Monsieur, je veux vous faire gagner „ d'un seul trait de plume au moins „ dix mille livres sterling ; je comptois „ que cela n'iroit qu'à cinq ; mais votre „ hospitalité me pénétrant de reconnaissance. --- Point de remerciemens. --- „ Eh bien, Monsieur, voiei le fait : j'ai „ entendu dire que vous vous propo-

„ fiez de donner vingt mille livres ster-
„ ling de dot à Mademoiselle votre fille ;
„ je la prends avec dix. „

Il est à Paris des Filoux aussi effrontés , aussi hardis que ceux de Londres. J'en citerai pour exemple le trait qu'on va lire. Au milieu d'une nuit fort obscure , un *quidam* se présente au Corps-de Garde du Pont-neuf , se dit Locataire d'une des boutiques établies sur ce pont , demande de la lumière & une escorte , sous prétexte qu'il étoit pressé de partir le lendemain matin , plutôt qu'il ne comptoit , pour une foire voisine , & qu'il étoit obligé de préparer sur-le-champ ses marchandises. Le sergent ne forme aucun doute sur ce rapport , détache deux Fusiliers pour escorter le prétendu Marchand : avec de fausses clefs il ouvre la boutique & les armoires ; il prépare ses ballots , se fait même aider par les soldats , qui , à sa priere , transportent lesdits ballots dans une maison particulière , où il leur assure qu'il faisoit sa demeure. Mais à peine se furent ils éloignés , qu'il fit promptement enlever le tout de la chambre garnie qu'il avoit donné pour son logement fixe , & ne tarda pas à disparaître. Le vrai possesseur , arrivé le lendemain , à l'heure d'ouvrir sa boutique , la trouve vide , se plaint , se dé-

sole, & apprend que le voleur a eu le secret d'avoir pour complices les Gardes qui veillent constamment sur les possessions des citoyens.

On rapporte du Duc de Norfolk, catholique romain & objet de la vénération d'Angleterre, que cet affable vieillard étant un de ces jours tête-à-tête avec un seigneur protestant, la conversation tomba insensiblement sur la différence de leurs opinions en matières religieuses, chacun défendoit sa cause avec si peu d'aigreur qu'ils convinrent l'un & l'autre de s'en rapporter à Maitre Jacques, Chef de cuisine chez le Duc. On appelle l'arbitre: maitre Jacques, lui dit son maitre, dis-nous qui a raison de Mylord ou de moi. „ Oh c'est Votre Grace sans contredit. -- Vous êtes courtisan, maitre Jacques; mais treve de Complimens, nous disputons sur des matieres de religion, quelle est la meilleure de la mienne ou de celle de Mylord!... „ Maitre Jacques de se grater la tête, de s'excuser; enfin pressé de répondre. --- „ Tenez, dit-il, Mylord-Duc.... j'ai tout à point fait un rêve la nuit dernière; lequel, si votre grace me le permet, je vais lui raconter. M'étoit avis dans mon sommeil que nous étions tous trois à la porte du Paradis, vous, Mylord-Duc, frappâ-
tes

tes le premier; quand vous eûtes déclaré que vous étiez Romain, on fit entrer Votre Grace à laquelle on donna une place à la droite: la seigneurie que voilà dit, je suis Protestant: eh bien, lui dit-on, passez à la gauche: mon tour vint ensuite, tant de disputes pour & contre m'avoient farci l'ame de doutes: je ne savois quel parti prendre; enfin je grate humblement à la porte, on ouvre le guichet. ... Qui es-tu? --- L'ancien cuisinier de Sa Grace Mylord Duc de Norfolk. Quelle est ta religion? --- D'être honnête, d'honorer Dieu. Fort bien, dit-on, entre & choisis. Aufsitôt je me rangeai du côté de mon maître. „

Cette espece d'apologue amusa beaucoup les deux seigneurs qui firent des présens à Maitre Jacques.

Une fille du Comte de *Chester* en Angleterre, vient d'être guérie d'une Epilepsie, d'une manière tout à fait extraordinaire. Après avoir eu recours en vain à toutes sortes de remèdes, on l'engagea à faire l'expérience suivante. Elle se fit faire une ceinture de la peau d'une couleuvre enveloppée dans un linge. Après avoir porté ce topique sur la peau pendant neuf mois sans avoir eu le moindre retour de ses accès ordinaires, elle sentit un jour quelque chose

remuer vers la partie où étoit la ceinture. Elle la dénoua, & l'ayant développée, elle apperçut cinq ou six petites couleuvres d'environ deux pouds de long. A cette vue, la frayeur la faisoit: elle eut trois accès consécutifs; & depuis elle ne voulut jamais se servir de cette recette: mais sans doute le topique avoit déjà opéré son effet; car depuis plus d'un an la malade n'a pas été un seul instant sujette à l'épilepsie, & a joui d'ailleurs d'une santé parfaite. Ce fait peut paroître extraordinaire & même incroyable: mais le pere & la mere, gens honnêtes & respectés, offrent de l'affirmer sous serment.

Voici un sermon très-court qui vient d'être publié en Anglois, & qui nous a paru mériter d'être traduit:

„ L'homme est né pour la peine,
„ comme les étincelles s'élevent en pétillant.

„ Je diviserai mon Discours sur ce texte, en trois Points:

1°. L'entrée de l'homme dans le monde.

2°. La carrière de l'homme dans le monde.

3°. La sortie de l'homme de ce monde.

„ Son entrée dans le monde, est trouble & soin.

„ Sa sortie de ce monde le conduit ,
„ personne ne fait où.
„ *Pour conclure* : si nous faisons bien
„ ici , nous nous trouverons bien là.
„ Je ne vous en dirois pas davan-
„ tage , si je prêchois pendant un an. „

Un jeune Payfan fort naïf , ayant été
reçu laquais dans une bonne maison de
Paris , sa maitresse crut devoir lui dire ,
vu le peu d'usage qu'il avoit , qu'un
Domestique ne paroïssoit jamais le cha-
peau sur la tête. Il retint si bien cette
leçon , qu'un jour que son maitre l'ap-
pelloit pour une commission pressée , il
jeta son chapeau sur une chaise , & mon-
te vite dans sa chambre pour prendre
son bonnet de nuit. M. de *** très éton-
né de le voir de la sorte , lui demanda
s'il étoit malade : --- „ Non , Monsieur ,
„ lui répondit-il , Madame m'a dit
; qu'on ne portoit point chez vous de
„ Chapeau ; c'est pourquoi j'ai mis
„ mon bonnet de nuit. „

Un jeune homme étoit fortement
épris d'une Danseuse de l'opéra , & re-
fusa de se marier , afin de ne se séparer
jamais de sa maitresse. Le pere du jeu-
ne homme voyant ses instances inutiles ,
prit le parti d'aller trouver la Danseuse ,
& lui offrit 500 louis si elle vouloit
chasser de chez elle celui qu'elle sem-

bloit avoir enchanté. La jolie nymphe après avoir un peu rêvé, dit qu'elle savoit un meilleur moyen de le guérir de son amour & de l'engager à condescendre avant qu'il fût peu aux volontés de sa famille. Sur les assurances qu'elle donna de remplir les intentions qu'on lui avoit communiquées, elle reçut d'avance la moitié de la somme promise. Voici l'expédient qu'elle imagina. Elle mena son amant à la campagne, & y passa quinze jours absolument seule avec lui, toujours la même, prévenant tous ses desirs sans jamais le contrarier, sans la moindre nuance d'humeur, de caprice, de bouderie. Le jeune homme revint de cette campagne, si ennuyé, si excédé de sa maitresse, qu'il ne voulut plus la revoir, & consentit à épouser la demoiselle qui lui étoit destinée depuis longtems.

Une vieille femme, cessant de s'égosiller sur les boulevards un beau jour d'été, à crier des Noisettes au litron, s'amusoit à regarder la file des carrosses, lorsqu'elle apperçut dans un magnifique équipage, une personne couverte de diamans, dont elle crut reconnoître les traits. Elle s'approche pour la mieux considérer & s'écrie tout-à-coup en sautant à la portière: „ C'est elle, c'est „ elle, oui c'est ma fille que je vois! je

„ la croyois encore à l'hôpital depuis
 „ sa dernière aventure. „ Les cris de
 cette bonne femme attirèrent une foule
 de curieux. L'élégante nymphe ne sa-
 chant comment fortir d'embarras, fit
 promptement monter sa mere dans sa
 voiture, malgré l'incommodité que dut
 lui causer l'inventaire rempli de noif-
 fettes, & dit au cocher de courir à
 toute bride. Les huées des spectateurs
 accompagnèrent le brillant équipage
 jusqu'à ce qu'on l'eût perdu de vue.

On a remarqué que les actrices chan-
 tantes de l'opéra font rarement une for-
 tune brillante, au lieu qu'il n'est pres-
 qu'aucune des premières Danses qui
 n'arrive au spectacle dans un char su-
 perbe. On prétend qu'un Etranger pro-
 posa ce problème à résoudre à M. d'A-
 lembert, qui lui répondit que c'étoit
 une suite nécessaire des loix du mou-
 vement.

Si tous les maris suivoient l'exemple
 de celui que je vais citer, on verroit
 moins de ménages troublés par la jalou-
 sie, & par quelque chose de pire en-
 core. Un Etranger, mari d'une très belle
 femme, étant à Paris avec sa charmante
 épouse, voyoit avec peine venir chez
 lui du matin au soir, nombre de jeu-
 nes Seigneurs qui se propoisoient de se

rendre malgré lui ses amis intimes ou plutôt ceux de Madame. Enfin excédé de ces visites intéressées, il leur dit un jour en les reconduisant. „ Je suis très „ sensible, Messieurs, à l'honneur que „ vous me faites de venir ici: mais je „ ne crois plus que vous vous amusiez „ beaucoup. Je suis toute la-journée „ avec ma femme & la nuit je couche „ avec elle. „

M. le Duc de** s'étant avisé d'entrer la nuit dans sa cuisine, fut fort étonné d'y trouver un très-grand feu, & de voir un petit Savoyard qui y mettoit des buches à tout moment. „ Que fais-tu là, lui dit-il? --- Monseigneur, répondit ingénûment l'enfant, je fais de la cendre par ordre de M. votre Sous-chef de Cuisine. --- Eh bien reprit le Duc, je te donne cent écus d'appointemens, & je te prends à mon service, à condition que tu quitteras celui de M. le Sous-chef. „

Cinq ou six filoux désirant se bien régaler sans payer, allèrent chez le Traiteur Aubry, & se firent servir un repas délicat, assaisonné des meilleurs vins. Lorsqu'il fut question de se retirer, ils demanderent la carte; le garçon la leur apporta; ils commencerent par lui donner un écu pour boire, & feignirent

ensuite de se disputer à qui seroit l'amphytrion de la fête; chacun paroissant vouloir défrayer ses Camarades. Enfin l'un d'eux s'écrie: „ Messieurs, nous ne „ finirons pas, donnons le choix au „ hasard; bandons les yeux au garçon, „ & celui de nous qu'il touchera le „ premier, sera le payeur. „ - - On „ applaudit à cette idée; le garçon, déjà gagné par leur générosité, se laisse mettre une serviette sur les yeux, & va, en tâtonnant, tâcher de saisir un des joyeux convives. Mais tandis que, les bras tendus, il parcourt doucement les quatre coins de la Chambre, les filoux s'esquivent l'un après l'autre sur le bout du pied, emportant avec l'écot l'argenterie qui couvroit la table. Impatient de ne pas voir descendre son garçon, Aubri monte, & croit qu'il est devenu fou, en le voyant faire tout seul le Colin-Maillard, & s'écrier, en lui prenant le bras. --- Bon! c'est vous qui allez tout payer.

On a beaucoup raconté dans Paris l'histoire du Capucin de Meudon. Ce Capucin étoit un frere quêteur; il revenoit dans son Couvent chargé des dons des bonnes ames, lorsqu'un voleur l'arrête dans un lieu écarté, & lui demande la bourse ou la vie, en lui mettant le pistolet sur la gorge. Le moine

tremblant lui représente qu'il n'a rien à donner, & qu'il n'est accoutumé qu'à recevoir les charités qu'on veut bien lui faire. Mais sans se payer de ces mauvaises raisons, le voleur l'oblige de vider sa tire-lire & toutes ses poches, tant visibles que secretes, & se retire avec un butin d'environ trente six francs. Comme il s'éloigne, le moine revient un peu de sa frayeur, le rappelle, & lui dit: --- „ Monsieur, vous me paraissez mettre bien de l'humanité „ dans votre procédé; c'est ce qui me „ fait espérer que vous daignerez me „ rendre un service. Je vais rentrer „ dans mon couvent; si je ne puis „ prouver que j'ai été volé, je cours „ risque d'être puni sévèrement. Mettez-moi à même de m'excuser vis-à-vis de nos peres. --- Apprenez moi „ ce qu'il faut que je fasse? --- Tirez „ votre pistolet dans quelque endroit „ de ma robe: on verra par-là que je „ n'étois pas le plus fort. --- Eh bien, „ étendez votre manteau. --- Le voleur „ tire. Le Capucin regarde: --- Mais „ il n'y paroît presque pas. --- C'est „ que mon pistolet n'étoit chargé qu'à „ poudre: je voulois vous faire plus „ de peur que de mal. --- A ces mots, le frere capucin lui saute au collet, le terrasse, le roue de coups, le laisse pour mort sur la place, reprend ses trente-six

trente-six livres & un louis de plus , & revient triomphant à son couvent.

Mad. de **, une de ces femmes qui ne se piquent pas d'être plus fidèles à leurs amans qu'à leurs époux , avoit une nuit donné rendez-vous au Chevalier de B**, nouvel adorateur de ses charmes , lorsqu'un facheux survint tout-a-coup & troubla les plaisirs qu'elle s'apprétoit à goûter. Quel étoit donc cet importun ? -- L'époux sans doute ? --- point du tout : il étoit alors en Amérique : c'étoit un ancien amant favorisé , le Baron de V*** ; mais qui étoit presque oublié , parce que son amour durait depuis huit grands jours. Les deux rivaux se rencontrèrent en riant. --- Il feroit trop commun , dit le nouvel arrivant , de se couper la gorge pour notre maîtresse ; cherchons quelque moyen moins usité de décider auquel de nous deux elle restera cette nuit. --- Après beaucoup de plaisanteries , dont Mad. de *** étoit l'objet tranquille , le Chevalier & le Baron convinrent de jouer les bontés de cette femme dans un cent de piquet. Certaine de ne point manquer de compagnie , Mad. de ** se mit au lit , tandis qu'un heureux hasard alloit décider de ses faveurs. Le Baron fit 45 points dans le premier coup , & parodiant la scène d'Aldobran-

din dans le *Magnifique*, il s'écrioit à chaque instant: *J'ai déjà quarante-cinq points sur les faveurs qui me sont promises.* Mais ces transports durèrent peu; un repic fit passer le Chevalier au comble du bonheur, & lui adjugea Mad. de ***, qui lui dit le lendemain qu'il ne faisoit de grands coups qu'au piquet.

Le singulier plaisir que prenoit un jeune militaire! Il faisoit souvent en sorte de se lier avec des personnes qui partoient de Paris dans une voiture publique, & s'empressoit de monter à cheval & de les accompagner jusqu'à la dinée; après avoir fait l'agréable aux portières, il s'offroit de prendre les devans sous prétexte d'aller faire préparer ce qui étoit nécessaire pour bien régaler les voyageurs; arrivé à l'auberge où ils étoient attendus, il s'informoit des mets qu'on avoit préparés, & glissoit adroitement dans la marmite où cuisoit le potage, une poudre de sa composition. Il avoit grand soin de ne point manger de soupe; mais se jettoit sur tout ce qu'on servoit avec un appétit égal à celui des autres voyageurs, qu'il quittoit en sortant de table, emportant la réputation d'un homme charmant, rempli d'attention. A peine la voiture s'étoit-elle remise en route que la carrossée éprouvoit une violente

colique; le moine, l'abbé, le négociant, la petite Maitresse, la Religieuse, faisoient arrêter tout à-tour & couroient en plein champ; sitôt que l'un étoit remonté, l'autre se précipitoit à terre; le cocher grimacoit, abandonnoit ses chevaux pour s'occuper de soins plus pressans, & le postillon étoit forcé de suivre son exemple. On juroit contre l'hôte & l'hôtellerie; on ne savoit à quoi attribuer une incommodité si générale; chacun se croyoit très-mal, & l'on arrivoit à la couchée trois ou quatre heures plus tard qu'à l'ordinaire. Pour notre malin officier, il s'en retournoit en riant de son espièglerie, & ne manquoit pas de raconter qu'il venoit de purger le Carrosse de Metz ou la Diligence de Lyon. Il auroit purgé peu à peu toutes les voitures du Royaume. Mais cet étrange amusement fut découvert &, il reçut ordre de ne point anticiper sur les droits de la faculté.

Les duels sont sévèrement défendus, mais recevez une injure grave, & obéissez à la loi, vous passez pour poltron, vous êtes déshonoré; faites mettre l'épée à la main à votre agresseur, vous risquez d'être puni: quel parti faut-il donc prendre? on a vu à Paris un homme qui ne songea pendant longtems qu'à se venger d'un insigne affront. Il jouoit

tranquillement une partie d'échecs au Café de la Régence; son adversaire lui contesta un coup; & alors s'éleva une violente querelle: l'adversaire n'ayant point de bonnes raisons à alléguer, lui donna un vigoureux soufflet. Le souffleté fort mécontent vouloit tout de suite laver dans le sang l'affront qu'il venoit de recevoir; mais on se mit entr'eux, on les sépara, de manière qu'ils ne purent se joindre. L'homme insulté se retira dans sa chambre, & se couvrit la joue offensée d'un large emplâtre. Il se montra de la sorte dans le monde, sans s'inquiéter des mauvaises plaisanteries qu'on pouvoit faire en le voyant ainsi défiguré. Plusieurs jours se passerent sans qu'il rencontrât son ennemi; enfin il l'aperçut dans la place des Victoires, & quoique ce fût en plein jour, il l'obligea de mettre l'épée à la main. La foule des spectateurs les sépara bientôt. L'homme insulté, à demi satisfait de ce qu'il venoit de faire, ne se vit pas plutôt seul, qu'il tira de sa poche une paire de ciseaux, & coupa le quart de son emplâtre. Au bout d'une semaine il retrouva son ennemi, & lui ayant fait une légère blessure, il coupa gravement la moitié de son emplâtre. Enfin, il le rencontra un soir dans les champs Elisées, & le combat fut plus sérieux: le donneur de soufflet ayant

reçu deux grands coups d'épée, l'emplâtre disparut pour jamais.

Une lettre de *Lublin* rapporte un forfait, dont le récit fait frémir & qui fait voir en même tems, de quoi l'homme pervers, livré à lui-même, peut être capable. Voici le fait :

„ Le Comte *Jusseffowicz*, possédant un château aux environs d'*Oerzka*, y avoit entre autres, au nombre de ses domestiques, un negre qu'il fit rigoureusement châtier, il y a près de deux ans, on ne dit pas pour quel sujet : le malheureux conservant au fond de son cœur un vif ressentiment de ce traitement, ne put trouver apparemment, pendant un si long terme, d'occasion favorable d'exécuter les noirs desseins qu'il avoit formés contre son maître. Enfin, le tems, loin de diminuer la fureur de ce misérable, n'ayant fait, au contraire, que l'allumer davantage, il arriva que le Comte & son épouse furent invités à une nôce, qui devoit se faire dans un Bourg voisin, & qu'effectivement ils s'y rendirent, ne laissant au château que leur fils, âgé de huit ans, & le Negre en question pour le servir, avec deux autres Domestiques. Ce fut alors que le scélérat, plein d'une joie barbare d'avoir trouvé cette occasion de se venger, qu'il guettoit depuis

si longtems, commença, autant qu'on a pu le conjecturer, l'exécution de l'horrible tragédie qu'il avoit projetée, par l'assassinat des deux Domestiques, qui ne se doutant de rien, devinrent aisément les victimes de sa barbarie. Après quoi, ayant tiré à lui le pont-levis du château, pour empêcher que personne n'y entrât, il eut la cruelle constance d'attendre jusqu'au lendemain au soir, le retour du Comte, de la Comtesse & de leur suite: pour lors dès qu'il les eut apperçus, & qu'il pût en être facilement vu & entendu, se présentant à une des fenêtres les plus élevées du château, le jeune Comte entre ses bras, après avoir vomi contre ses maîtres, les menaces & les imprécations les plus horribles, dans le moment où l'on étoit à peine revenu de la première surprise qu'un spectacle aussi extraordinaire & aussi allarmant avoit pu inspirer, le monstre précipita au fond du fossé l'innocente victime qu'il tenoit entre ses bras, & qui remplissoit en vain l'air de ses cris & de prières capables d'ébranler le cœur le plus insensible; puis s'élançant lui-même à l'instant, du lieu où il étoit, il trouva dans sa chute la fin d'une vie qu'il auroit dû perdre dans les plus cruels supplices: funeste exemple du danger que l'on court quelquefois, sans pouvoir l'évi-

ter & sans le savoir, en offensant certains individus que le desir de la vengeance porte irrésistiblement aux extrémités les plus atroces.»

Une femme se désoloit de ne pas recevoir de nouvelles de son mari qui avoit péri sur mer; personne n'osoit lui annoncer cette mort, de peur de la mettre au désespoir: enfin, quelqu'un va la voir, dans le dessein de l'en instruire. Elle l'entretient de sa douleur & de la crainte qu'elle a que son mari ne soit mort. „ -- Et s'il l'étoit, que feriez-vous? „ -- Ah, s'écria-t-elle avec „ vivacité, je me jetteroie par la fenêtre, aux yeux de celui qui m'en „ apporteroit la nouvelle. „ L'autre aussitôt se leve, & va ouvrir toutes les fenêtres de l'appartement. La femme comprit ce qu'il vouloit lui dire; mais ses transports à l'instant cessèrent, & elle ne put même s'empêcher de rire, de se voir ainsi prise au mot.

On écrit d'Ostende qu'un Anglois arrivé depuis peu dans cette ville, manda des Musiciens pour un concert qu'il vouloit faire exécuter chez lui. Ils arrivent, & comme ils se préparoient à jouer leur musique ordinaire, l'anglois tire de son portefeuille un chef-d'œuvre à ce qu'il disoit, de composé.

tion musicale, les place sur les pupitres. C'étoit une messe de *mort*, d'un fameux maître d'Italie. Les Symphonistes, les chanteurs tâchent de mettre dans leur exécution tout le sombre, toute la tristesse que ce genre exige. Ils y réussirent sans doute; car au dernier *requiem* l'anglois se brûla la cervelle d'un coup de pistolet. *Cet homme assurément aimoit fort la musique,*

Dans la dernière guerre d'Amérique, qui a soustrait les Etats-Unis à la domination Angloise, les jeunes filles du Comté d'*Amelia* prirent la résolution de ne permettre à aucun homme, quelque fût son état, sa condition & sa fortune, de les rechercher en mariage, & de leur faire la cour, à moins qu'il n'eût servi dans les armées Américaines un tems assez considérable pour avoir prouvé par sa valeur qu'il étoit digne de leur amour.

Un officier faisoit au Dr. Franklin son compliment de condoléance sur la prise de Philadelphie: „ Entendons-„ nous, dit le docteur: vous croyez „ que le général *Howe* a pris Philadel-„ phie; & moi, je crois que c'est Phi-„ ladelphie qui a pris le général *Howe*.,

Dans une chapelle de la Cathédrale

de Cantorbery, l'on prétend qu'il existoit autrefois une Vierge tenant entre ses bras un petit Jésus, & qu'il se pratiquoit dans cette chapelle beaucoup de ces impostures que nos pontifes & nos Prélats ont supprimées dans des tems plus éclairés. On faisoit parler cette vierge au moyen d'un petit escalier secret & d'une niche qui receloit derrière l'autel une créature humaine, On raconte qu'un jour une demoiselle de condition, ayant désiré de savoir qui elle auroit pour mari, consulta l'image, & que la personne apostée affecta une voix d'enfant pour répondre que ce seroit un tailleur. Là dessus la demoiselle humiliée repartit avec chaleur : „ Taisez-vous, petit Jésus, laissez parler „ votre mere. „

Un respectable Prélat, le Dr. *Hoadley*, dernier évêque de Winchester, mort depuis peu, en étoit à sa cinquième femme. Un ami en plaisantant lui dit un jour qu'il avoit sûrement quelque moyen de les dépêcher. J'en ai un infaillible, répondit le Prélat. Je me suis fait un devoir de ne jamais les contredire; & elles sont toutes mortes de rage de voir que je leur donnois toujours raison.

Une jeune personne fille d'une dévote,

faisoit ses délices de la lecture des Romans, & passoit les nuits à dévorer ceux que lui prêtoit en cachette un aimable voisin. La bonne dévote, s'apercevant que le teint de sa fille s'animoit, & que ses yeux brilloient d'un éclat nouveau, résolut de redoubler d'activité pour veiller sur sa conduite. Mais comme cette mere étoit animée d'une véritable dévotion, elle n'eut garde d'employer la sévérité que tant d'autres à sa place mettent si mal à propos en usage; elle crut que ses conseils feroient plus d'impression, si elle commençoit par gagner la confiance de sa jeune élève. En conséquence du plan sage qu'elle avoit formé, elle la combloit chaque jour de caresses & de nouveaux présens. Elle lui donna entr'autres choses, une jolie cassette, & ce fut le don qui lui fit le plus de plaisir, parce que, dès le premier instant, on destina à renfermer sous la clef les Romans dont on étoit si avide. Un jour que la petite personne se trouva seule à la maison, elle courut avec empressement vers la bienheureuse cassette, & se hâta de l'ouvrir pour en tirer un de ses livres chéris.... Mais elle fut saisie d'horreur en ne voyant à leur place qu'une grosse tête de mort. Le lecteur se doute bien que c'étoit-là un tour de la dévote, qui avoit une double clef de la Cassette. Après quelques instans

de réflexion, la charmante Lectrice revint de sa frayeur; elle se douta que sa mere avoit voulu l'épouvanter, se flattant de la ramener par-là à des objets plus sérieux. Mais n'éprouvant aucun des pieux mouvemens qu'on s'étoit imaginé faire naître, elle crut que le meilleur parti étoit de ne rien dire de ce qui venoit de lui arriver, & qu'il falloit même faire disparaître la tête de mort qui l'avoit d'abord épouvantée. La grosseur & la pesanteur de cette tête lui causerent quelque embarras pour la briser; mais enfin à force de coups de marteau, elle parvint à la mettre en pieces. Quelle fut sa surprise de trouver dans le crâne une boîte de plomb fort mince, qui contenoit mille louis en or! Voici l'explication de ce nouvel incident; on va voir qu'il n'avoit rien de surnaturel. Cette tête de mort avoit appartenu à certain vieil avare, qui l'avoit fait dépositaire d'une partie de ses richesses; en sorte que tout en méditant sur les vanités de ce monde, il avoit la satisfaction de contempler son argent. La jeune personne cacha soigneusement le trésor qu'elle venoit de découvrir, afin de l'employer à rendre son établissement plus avantageux. Ayant appris quelques jours après, que son amant l'avoit demandé en mariage, & que ses vœux avoient

été rejettés sous le prétexte si ordinaire du peu de convenance de fortune, comme si c'étoit toujours la richesse qui fît le bonheur des époux, elle lui écrivit secrettement de déclarer qu'il avoit comptant une somme de vingt-quatre mille livres. Toutes les difficultés furent alors levées, surtout lorsque le futur eût montré les mille louis d'or qu'il tenoit de la générosité de son amante.

L'anecdote suivante montre jusqu'à quel excès une femme peut porter la haine conjugale. Certaine provinciale, habitant sans doute une grande Ville, se dégoûta en peu de tems de l'homme auquel l'hymen venoit de l'enchaîner pour toujours; elle finit par concevoir pour lui une telle aversion, qu'elle imagina le projet le plus affreux, pour le perdre & s'en délivrer à jamais. Le hasard lui avoit fait découvrir qu'un criminel, portant le même nom que son mari, avoit excité la vigilance de la justice; & ce fut sur cet apperçu qu'elle ourdit la trame la plus noire. Afin d'exécuter son odieux complot, elle commença par se sauver du lieu de son domicile, & se rendit secrettement à Paris. Après quelques mois de séjour, elle écrivit une lettre d'excuse à celui qu'elle avoit quitté si mal à propos, &

lui manda qu'elle venoit de gagner à la loterie une somme considérable, qu'elle venoit remettre dans ses mains, attendu qu'elle craignoit de n'avoir point assez d'économie pour savoir en faire un bon usage. L'honnête époux s'empresse de se rendre auprès de la fugitive, se flattant qu'elle étoit revenue de ses erreurs. Mais quelle fut sa surprise, en arrivant dans la Capitale, de se voir arrêté & traîné dans un obscur cachot, comme un vil criminel ! à l'interrogatoire il n'eut pas de peine à prouver la méprise, & apprit, avec une extrême douleur, que sa femme, qu'il croyoit devenue si raisonnable, en étoit la seule cause ; parce qu'elle avoit donné son signalement à la Police, en prévenant qu'un homme condamné au bannissement perpétuel, étoit de retour dans la Capitale, & enfreignoit son banc. Le trop confiant mari fut bientôt mis en liberté, & se hâta de retourner dans sa Province, accablé de douleur & honteux d'avoir été si crédule. Sa perfide épouse, furieuse de s'être trompée dans son attente, & de n'avoir pu parvenir à le faire pourrir dans les prisons, ne renonce point à l'espoir de la vengeance ; elle le suit dans la ville où ils faisoient leur commun séjour, & là, forme une demande en séparation contre son mari, sous l'infidieux prétexte

qu'ayant eu le malheur de se marier trop précipitamment, elle a depuis reconnu qu'il a été flétri par la main de la justice sur l'épaule, & condamné par jugement, ensuite dûment exécuté au fouet, à la marque & aux galeres. L'atrocité de cette nouvelle accusation ne tarda pas à se dévoiler, après toutes fois que la justice eut rempli ses nombreuses formalités, si lentes & si injurieuses pour l'innocence opprimée, il fallut que le mari se soumit à être visité par des chirurgiens qui, après diverses strictions faites avec du vinaigre, décidèrent qu'il n'avoit jamais été flétri par la justice. Les différens tribunaux qui retentirent de cet horrible procès, ne purent qu'éprouver la plus vive indignation contre une femme assez perverse pour machiner une telle fausseté. Mais je pense que mes lecteurs n'apprendront pas sans étonnement qu'elle n'a été condamnée qu'à de légers dommages & intérêts (300 livres) & au blâme. La dissolution du mariage ne devoit-elle pas être prononcée? c'est punir cruellement l'honnête homme qui faillit à être ajouté aux victimes des erreurs de la justice, que de l'obliger à vivre avec un monstre qui avoit juré sa perte.

La requête que les six corps de mar-

chands de la ville de Paris ont adressée au Roi pour avoir des représentans aux Etats Généraux, & à laquelle notre Anglomanie a donné le nom de *pétition*, a été l'occasion de l'humeur à laquelle les Parisiens se sont laissé emporter contre leur Parlement. Ce qui avoit provoqué cette bourasque, c'étoit la dénonciation qui lui en avoit été faite; c'étoit le propos vrai ou supposé d'un Pair, qui présent à cette dénonciation, s'étoit écrié : *de quoi se mêlent ces Marchands ? ils devroient s'occuper à balayer leurs boutiques*. Ce qui avoit achevé d'irriter les Parisiens, c'étoit leurs allarmes sur l'auteur & les distributeurs de cette *pétition*, lorsqu'ils avoient été mandés à la barre du Palais. Le soir de ce tapage, les patriotes du café de *Foi* déchirèrent & brûlèrent le Mémoire des Princes, le Réquisitoire du pere Séguier, & l'arrêt du Parlement qui défend les progrès de l'association du tiers-Etat de Paris. — De leur côté, les six corps ont donné un dîner splendide à leur orateur & défenseur, le S. *Guillot* Médecin, qui a rédigé cette excellente pétition, & il sera probablement l'un de leurs mandataires aux Etats-Généraux.

On attribue à M. d'Espreménil des réflexions prétendues impartiales, où

il désigne M. Necker sous l'emblème d'un serpent *latentis in herbâ*. Le même Magistrat maltraitoit M. Guillotin sur sa *pétition* des six corps, & disoit que le titre seul qu'il avoit choisi avoit une consonance bien frappante avec *sédition*. Le défenseur du tiers Etat lui répondit :
 „ Eh ! ne savez-vous pas, Monsieur,
 „ que *pétition* vient de *petere*, *peto*, *peti*,
 „ *tivi*, *petitum*, (petit-homme), „

L'Evêque de Rennes, M. de Girac, parloit dernièrement du projet de fonder en Bretagne un Chapitre noble. Quelqu'un se récrioit sur ce que l'on ne pensoit à aucun établissement de cette nature pour le tiers-Etat. „ Ne
 „ comptez-vous pour rien, interrom-
 „ pit le prélat, l'hôtel-Dieu & les hô-
 „ pitaux ? — Oh ! l'ingrat ! — L'auteur de cette réponse atroce est petit-fils d'un boucher. On pourroit lui appliquer le mot de M. de Champfort à un homme qui soutenoit d'une manière extravagante les privilèges de la noblesse :
 „ Ce discours est bien d'un gentil-
 „ homme, mais il n'est pas noble. „

On a exécuté en porcelaine à Sevres une idée déjà connue. Le Roi a trouvé dernièrement ce Groupe sur sa cheminée. C'est Louis XII qui donne la main

à *Henri IV*; au-dessous étoit écrit : 12
& 4 font 16.

Le Parisiens prétendent que la disette de farine vient de ce que les Notables l'ont usée à faire de la bouillie pour les chats. Au reste remercions les glaces de l'hiver, de ce qu'elles se sont opposées aux exportations des Monopoleurs, qui nous auroient exposés à une famine si la saison avoit été moins affreuse.

On peut se figurer d'après une anecdote récente, à quel degré les esprits du peuple sont généralement aigris contre la noblesse. Le marquis de la Grange courant à pied dans les rues de Paris, fut serré contre la muraille par un cocher de fiacre. Le Marquis naturellement violent & emporté, frappa cet homme de sa canne, & lui fendit la tête. Le peuple s'amassa, un garçon boucher prit M. de la Grange au collet, & s'apercevant qu'il portoit un cordon rouge, s'écria qu'il falloit s'en servir pour le pendre. La garde survint: le Marquis & le blessé furent conduits chez un Commissaire. Le peuple s'ameuta; & au milieu d'invectives atroces, demandoit qu'on lui livrât le noble. Celui-ci s'échappa par une porte de derrière, abandonnant douze louis,

avec lesquels le Magistrat subalterne parvint à accommoder l'affaire.

Jean Felix Basire assassin de l'avocat Girault, n'a été condamné & exécuté que sous ses noms de baptême. Cet égard pour sa famille a semblé à celle de *Muy*, dont le nom propre est *Felix*, retomber sur elle. Elle a demandé à une réformation de l'arrêt. On devoit donner l'opéra de *Felix*, le lendemain de l'exécution : les comédiens n'ont fait afficher que le second titre de cette pièce : *L'enfant trouvé*.

Miss *B.* --- *M--n.* s'étant évadée dernièrement avec un des palefreniers de son pere, prit la route de Douvres pour aller se marier en France ; mais elle a été poursuivie & ramenée dans la maison paternelle. Voici les détails de son évasion & de son retour. --- Cette jeune personne qui est âgée d'environ 17 ans, & qui doit à sa majorité avoir quatre mille livres sterling de rente que lui a laissées une tante, avoit été secondée dans les préparatifs nécessaires pour son évasion par une femme de chambre de sa mere, qui après avoir négocié elle-même son mariage, avoit tout disposé pour la fuite. Miss s'étoit revêtue d'un habit d'homme que lui avoit fait faire la soubrette pour favo-

riser son équipée ; les plus grandes précautions avoient été prises pour éluder les poursuites, & le palefrenier ravisseur, qui étoit le frere de la femme de chambre intrigante, n'avoit de son côté rien négligé pour faire réussir ce projet si important pour lui. --- Comme la maison de campagne de Miss M-n est à plus d'une lieue du village qui en est le plus proche, le Palefrenier, s'il n'eût pas été vendu, auroit infailliblement échappé aux poursuites, ayant eu soin de cacher, le soir qui avoit précédé son départ, les brides & les selles de tous les chevaux, à chacun desquels il avoit donné une forte médecine, pour qu'ils ne fussent pas en état de courir après lui, si l'on parvenoit à trouver les harnois. Il ne falloit que deux heures de secret pour assurer la fuite ; mais l'alarme fut donnée à l'instant même de son départ par un de ses camarades qui, dit-on, avoit le même projet que lui, & que la jalousie avoit tenu éveillé. --- A quatre heures du matin, Miss étant sortie de sa chambre sur la pointe du pied, se rendit à l'écurie accompagnée de la sœur de son fiancé : montant en croupe derrière lui, elle fit les premiers quinze milles de cette maniere. Une chaise de poste qu'elle prit alors, la conduisit plus loin, & les deux amans continuerent leur

route en se prodiguant mutuellement les plus tendres caresses. -- Pendant ce tems là le laquais jaloux qui avoit eu des soupçons du dessein du palefrenier, à qui il avoit vu faire quelques préparatifs inquiétans pour son amour, faisoit le guet, & il vit sortir ensemble sa jeune maîtresse & le palefrenier. Courant sur le champ éveiller le pere de Miss, l'ordre de se mettre à sa poursuite fut donné en moins de dix minutes après son évasion à tous les gens de la maison. La précaution qu'avoit eue le palefrenier de cacher les selles & brides causa d'abord quelqu'embaras ; & quand on les eut trouvées, les chevaux étoient si malades des médecines qu'ils avoient prises, qu'on les crut empoisonnés. La nécessité fit la loi, & on les sella malgré l'état dans lequel ils étoient : quoiqu'il ne s'en trouvât pas un en état d'aller plus loin que le premier village, ç'en fut assez pour se procurer des relais au moyen desquels la poursuite fut rendue efficace. Elle fut si prompte, qu'on atteignit les fugitifs à Sitting-bourn, où Miss fut enlevée des bras du palefrenier au moment où il lui donnoit la main pour changer de chaise ; & on fit rebrouffer chemin à cette charmante fugitive dans la même voiture qui devoit servir à l'éloigner. Depuis qu'elle a été ramenée

à la maison de son pere, elle est gardée à vue. --- Quant à l'amant *Cavalcadour*, on ne fait pas ce qu'il est devenu, les valets chargés de ramener *Miss M.....* lui ayant laissé le champ libre pour s'évader. Les occasions fréquentes que le palefrenier avoit eues de se trouver seul avec *Miss*, à qui il apprenoit à monter à cheval, étoient une épreuve des plus dangereuses. Comme elle aimoit par-dessus toutes choses à monter avec lui, & qu'il étoit le favori de son maître, elle lui avoit été confiée tous les jours sans inquiétude, & il n'avoit pas perdu son tems. --- Cette aventure est un avis pour tous les parens qui ont de grandes filles de 17 ans, lorsqu'elles ont du goût pour l'équitation. C'est un exercice qui ne devroit jamais leur être permis, à moins qu'elles ne fussent accompagnées de quelque personne de confiance. Il est des momens si dangereux pour l'écolière & pour le maître, que la nature est souvent plus forte que la raison. La vertu résiste rarement aux secousses de cet exercice, quand l'écuyer est entreprenant. Si l'écolière échappe au moment où on la met en selle, celui de la descente est terrible.

Les Prédicans de l'Eglise d'Ecosse, (*Presbyteriens*) se permettent tout dans

la chaire. Ils n'y combattent pas seulement le vice, mais ils apostrophent publiquement ceux qui s'y livrent, ou dont ils ont lieu d'être mécontents. Une grande Dame entrant dernièrement dans l'Eglise, le Prédicant qui lui en vouloit, s'écria au milieu de son discours : „ voyez-vous cette femme ? „ (en la nommant) on peut la comparer à un vaisseau : sa tête panachée „ est la voile de perroquet , enflée par „ les vents de la flatterie & de la vanité ; mais, croyez-moi , mes chers frères, ce beau navire a quelque part „ une voie d'eau qui les fera couler à „ fond. „

Un autre Prédicant de la secte des *Méthodistes* prêchant un jour sur l'endurcissement des pécheurs : „ Que vous „ êtes peu raisonnables , disoit-il , mes „ confreres, en péché (expression favorite de ces sectaires) que vous avez „ peu de confiance ! Quoi ! à la bourse, „ le billet d'un homme connu passe „ pour argent comptant ; voici (en „ mettant la main sur la Bible) le billet à ordre de Dieu même, & personne ne veut l'escompter en bonnes „ œuvres ! „

Comme ces Messieurs prêchent toujours *ex abrupto* , le même Prédicant étant à discourir sur les différens de-

voirs du chrétien , s'écria tout d'un coup. „ J'oubliois de vous dire qu'il „ est cassé. --- Vous brûlez de savoir „ ce qui est cassé ; je vais vous en instruire. C'est le pont du salut. Or „ comme chacun est intéressé à le rebâtir , je vais vous en donner les „ moyens. „ --- Aussitôt descendant de sa chaire , il prit un plat d'argent , & fit une abondante collecte , que l'architecte eut soin d'empocher , se chargeant de la réparation du pont.

Un autre Prédicant de la même secte , pour inviter ses auditeurs à ce que l'on appelle la *Cène* ou *souper du Seigneur* , les apostropha en ces termes : „ Avancez „ tous ; il y a dans ce festin que je „ vais vous préparer , quelque chose „ de plus délicat que ce qui vous attend chez vous. Or quel est celui de „ mes auditeurs qui quitteroit un bon „ pâté de venaison pour de la viande „ ordinaire , ou s'empresseroit à boire „ de la bière à deux sols , quand il „ pourroit étancher sa soif avec du bon „ *clairnet* de France ? „

Nous faissions le trait suivant avec avidité pour rendre un nouvel hommage à l'utile ami de l'homme , cet animal aimable que l'on appelle que chien. --- Un paysan monté sur un che-

val passant à *Nantes* sur l'isle *Feydeau*, descendit la calle qui est vis-à-vis du port aux vins, pour faire boire cet animal : la riviere étoit trop forte ; le cheval s'étant trop avancé, perdit terre. On crie au paysan de ne pas abandonner son cheval : la frayeur lui fait prendre le parti contraire : il tâche de se sauver ; mais la force du courant & le poids de ses habits mouillés l'en empêchent. Il se débattoit, & il alloit se noyer, lorsqu'un gros chien qui se trouvoit sur le quai, se jeta à l'eau de son propre mouvement, & saisissant l'homme par son habit, le traîna au bord du quai où il le déposa ; & ce qui est encore plus singulier & admirable, c'est que ce chien, non content d'avoir sauvé le maître, se remit aussitôt à l'eau, nagea du côté du cheval que le courant entraînoit, & vint à bout, en se présentant toujours devant lui & en aboyant, de le ramener à la calle. --- Voulons nous voir le contraste entre l'animal chien & l'homme animal ? poursuivons. Le paysan remis de sa peur, remonta sur son cheval, & s'éloigna sans faire la moindre caresse à son libérateur.

Il paroît que les Ambassadeurs de *Tippo-Saïb* sont très contents de la manière dont ils ont été accueillis en France, si l'on en juge par la réponse qu'ils ont

ont faite au compliment du Maire d'Orléans, lors de leur passage en cette ville le 10 octobre 1788. Cette réponse portoit en substance : *qu'il étoit bien doux pour eux d'être entrés en France par la porte de l'amitié, & de sortir du royaume par celle de la reconnaissance.*

Un garde du corps retournant chez lui en semestre, arriva de nuit dans un village de la Manche (en Espagne) & fut loger chez une pauvre veuve de 70 ans. Dès qu'ils furent seuls : -- Ah Monsieur, lui dit la veuve à genoux, je n'ai qu'un lit; si vous me l'ôtez, vous m'exposez à mourir de froid. --- Eh bien, gardez votre lit, mais dites-moi où j'en pourrai trouver un autre. --- Chez le curé. --- Allons-y donc. --- Le curé étoit un homme poli qui reçut très bien le garde, lui donna un bon souper, & ensuite un bon lit. Celui-ci fatigué s'endort bientôt; mais peu de tems après il fut éveillé par une servante éplorée qui crioit : ah, Monsieur, venez vite, accourez. --- Mon maître. --- On l'assassine. --- Deux voleurs. Le garde saute aussitôt hors du lit, prend son frack, ses pistolets, son épée, & court à la chambre du curé qu'il trouve aux prises avec les voleurs. Un d'eux quitte alors le curé, & se jette le poignard à la main, sur le garde qui lui brûle la

cervelle. L'autre vient au secours ; le garde le tue encore. Aussitôt on appelle la servante qui, en arrivant toute tremblante, voit deux hommes morts. -- Et la justice ! -- Vite, dit le curé, chez l'Alcade & chez le Greffier. On y court : ni l'un ni l'autre n'étoient chez eux ; ils faisoient la ronde pour le bon ordre. -- Voilà pourtant deux hommes morts : que ferons-nous ? -- Voyons, dit le curé, s'ils ont encore quelque reste de vie. On s'approche ; ils avoient le visage couvert d'un crêpe ; on leve le voile ; c'étoient l'alcade & le Greffier.

Une affaire d'honneur, d'un genre singulier, est celle d'un marchand de la rue St Denis avec un maître d'armes. Le marchand dans son tems avoit été un fort à bras, & prétendoit avec raison se connoître en exercices. Il veut aller un jour assister à une leçon d'armes qu'on donnoit à son fils : le maître lui montrait une botte qu'il appelloit la *botte voltée*. -- Monsieur, dit le marchand, je vous prie de ne point apprendre à mon fils cette botte dangereuse ; elle lui coûteroit la vie dans la première affaire qu'il auroit le malheur d'avoir. -- Le bretteur de profession veut défendre sa botte, & la soutient bonne & sûre. -- Brisons-en là, répond le marchand, je vous accorde tout, mais ne la

montrez pas à mon fils. Là-dessus on apporte à boire. Le soir le maître d'armes reconduit le marchand chez lui : dans une petite rue il l'arrête. --- Monsieur, j'en reviens à ma *botte voltée* ; avouez qu'elle est bonne, ou mettez-vous en garde. --- Je ne parlerai point contre la vérité, & je ne me battrai pas : j'ai prouvé dans mon tems que je n'étois pas un lâche ; mais il ne convient pas à un homme marié, établi, pere de famille, de risquer une vie précieuse à ses enfans & à ses créanciers. --- Je te couperai le visage, poltron ! --- Le marchand est obligé de dégainer, & il prouve bientôt que la *botte voltée* est aussi dangereuse qu'il l'avoit prévu. Elle servit très-mal celui qui s'en étoit déclaré le chevalier, car il resta mort sur la place. La déposition d'ouvriers qui d'une boutique voisine avoient vu & entendu ce qui s'étoit passé, a empêché sans doute que le brave marchand ait été inquiété pour cette affaire.

Un jeune homme des environs de *Montreuil*, après avoir été voleur pendant plusieurs années, & ayant échappé à la vigilance des archers, fatigué d'une vie si périlleuse, prit la résolution de devenir honnête homme, & se retira à cet effet chez un riche fermier qui le reçut pour domestique. Il n'y fut pas

long-tems sans s'attirer l'estime de son maître, dont il reçut des récompenses proportionnées à ses bons offices. Un jour étant seul avec lui, il lui conta les différens vols qu'il avoit faits, & les crimes inouis qu'il avoit commis. Son maître n'en voulant rien croire, il lui dit qu'il espéroit lui donner sous peu des preuves de son habileté dans l'art de la filouterie; ce qu'il effectua quelques jours après. Un garçon boucher étant venu chez ce fermier pour y acheter un mouton qu'il chargea sur ses épaules après lui avoir attaché les pieds, ce domestique dit à son maître que s'il vouloit le lui permettre il iroit enlever ce mouton à ce garçon sans qu'il s'en aperçût: le maître croyant la chose impossible lui en donna la permission. Aussitôt ce jeune homme court chercher une paire de souliers, & devance le garçon boucher: arrivé sur le grand chemin, il y jette un de ces souliers, & va placer l'autre à trois cents pas de là. Le boucher arrive au premier endroit, voit ce soulier, & regarde autour de lui après l'autre: ne le voyant pas, il le laisse; mais il est bien surpris de trouver l'autre plus loin. Fâché de n'avoir pas ramassé le premier; il se détermine à retourner sur ses pas: mais comment le faire chargé d'un poids sous lequel il succombe? rien de si sim-

ple que de s'en débarrasser, & d'aller chercher l'autre foulier. Sur ces entre-faites, le jeune homme qui étoit aux aguets, enleve le mouton, & le rapporte chez son maître, sans lui confier la manière dont il s'y étoit pris. Le garçon boucher de retour à l'endroit où il avoit laissé son mouton, se lamente sur la perte qu'il vient de faire, & prévoyant que son maître le chasseroit s'il ne lui en apportoit pas un autre, retourne chez le même fermier à qui il fait part de son malheur, le priant de lui vendre un second mouton qu'il lui payera sur ses gages. Le fermier ne se fait pas prier, & lui rend le même mouton. A peine ce garçon est-il sorti, que le filou dit à son maître qu'il gageoit de le lui enlever encore une fois. Le fermier trouvant la chose plus difficile, lui promet une récompense s'il venoit à bout de son dessein (sans cependant avoir envie d'en profiter). Le jeune homme sûr de son fait, court se cacher dans le bois de *Wailly*, où il attend son homme au passage. Quand il le voit près de lui, il se met à crier : *bay--- bay--- bay---*, & réussit si bien à imiter le cri du mouton, que le boucher imaginant que le premier mouton s'étoit sauvé dans le bois, ne réfléchissant pas qu'il avoit les quatre pieds liés, n'a rien de plus pressé que de courir après :

mais ne pouvant entrer dans le bois avec son mouton sur ses épaules, il le met avec la plus grande confiance dans le fossé, & vole à l'endroit d'où partoient les cris du mouton. Le jeune filou le voyant enfoncé dans le bois, en fort & se saisit pour la seconde fois du mouton. Le boucher las de chercher, revient à l'endroit où il avoit laissé son mouton : ne le trouvant plus, il s'aperçoit qu'il a été la dupe de son imprudence, & retourne chez son maître à qui il conte sa double aventure.

Le chevalier de M*** alla en bonne fortune chez la présidente de**, avec laquelle il comptoit passer une nuit délicieuse, pendant l'absence de M. le Président, pour lors dans une de ses terres d'où il ne devoit revenir qu'au bout de huit jours. Mais il arriva ce qu'on lit dans tous les Romans. L'apparition subite du mari troubla l'amoureux tête à tête. Le chevalier va raconter lui-même son aventure : car à l'exemple des jeunes gens, il ne se pique pas plus d'être discret que d'être fidèle. --- Enivrés tous deux des plaisirs que l'amour nous préparoit, nous nous disposâmes à nous y livrer. La femme de chambre nous servit un souper délicat, ordonné par les soins d'une amante. A peine ét ons-nous à table, que nous

entendîmes un grand bruit à la porte de la rue. Quel contretems ! c'est le maudit éponx. Il fallut me cacher dans une garde-robe. Ma maîtresse m'assura qu'elle empêcheroit bien que son mari passât la nuit avec elle, & me défendit surtout de sortir de ma niche que quand elle me sonneroit. On fit disparaître le souper, & elle se jeta promptement dans son lit. Le mari en entrant, s'informa gravement de l'état de sa santé. Elle feignit une migraine, des lassitudes dans les jambes, & toutes les petites incommodités dont les femmes savent si bien tirer parti dans l'occasion. Notre homme voulut souper : on lui fit mauvaise chère, & encore avec humeur. Enfin comme il commençoit à s'endormir dans son fauteuil, sa femme lui conseilla d'aller se reposer. Vous avez raison, lui dit-il en se frottant les yeux. Sonnez donc, je vous prie ! Mais, ô méprise cruelle ! mon amante me sonne, au lieu de ses femmes.

J'entre hardiment dans l'appartement. Elle m'apperçoit & frémit à ma vue. Mais sans perdre la tête, elle se précipite sur les bougies qu'elle éteint à l'instant, s'écriant d'un air effrayé qu'elle a vu le diable. Le mari qui me tournoit le dos, ne m'avoit point aperçu ; je sentis quelles pouvoient être les suites de ce qui-pro-quo, & voulant

me retirer avec précipitation, je tombai dans la garde-robe en faisant un bruit épouvantable. La femme-de-chambre, qui entendit tout ce vacarme, arrive en tremblant. --- Qu'y a-t-il donc, Madame? --- Ah! ma chère Frofine, dit la Présidente, apporte de la lumière & cherche exactement partout; il est certain que j'ai vu à la porte de ce cabinet une figure qui m'a tellement effrayée, que je n'ai pu en soutenir l'aspect; j'ai voulu me jeter dans les bras de mon mari; & j'ai renversé les lumières en m'approchant de lui. --- En effet, dans cet instant, elle tenoit son époux étroitement serré. L'adroite Frofine apporta de la lumière avec précaution, & voyant que tout étoit rétabli dans l'ordre ordinaire, elle aida sa maîtresse à sortir d'embarras. --- En vérité, Madame, dit-elle, peut-on avoir de pareilles visions? Tenez, regardez maintenant ce qui vous a fait tant peur. C'est la tête où je monte vos bonnets sur laquelle votre petit laquais a mis la perruque de M. le Président. --- Ah! que tu me soulages, Frofine, dit cette belle en soupirant; mon effroi me cause un trouble dont je suis encore toute émue. Il faut punir ce petit drôle-là de son espièglerie. --- Mais cependant, dit le mari, j'ai entendu un bruit derrière moi qui n'est pas naturel; par précau-

tion visitons toujours la garde-robe. --- Ce n'est pas la peine, reprit Frofine, sans se déconcerter; le bruit que vous avez entendu provient d'un coffre que j'ai voulu tirer toute seule, & j'ai pensé me casser la jambe en serrant votre robe. --- Le Président qui avoit eu peur de son côté, craignoit de laisser éclater les témoignages de son effroi; il se mit à faire des reproches à sa femme sur la foiblesse de son esprit, & sur ses terreurs paniques. --- Dormez, Madame, dormez; le sommeil achevera de vous guérir & de vous remettre les sens. --- Il sortit enfin, & se retira dans son appartement. Ainsi mon bonheur ne fut que retardé.

Un mendiant trouva le moyen de dérober un melon; & voulant se régaler, il se rendit dans une des guinguettes qui sont aux environs de Paris. Dès qu'il eut demandé une bouteille de bon vin, une escouade du guet vint se placer autour d'une table voisine de la sienne. Ces soldats n'avoient d'autre dessein que de boire un coup en passant; mais le mendiant, dont la conscience n'étoit point tranquille, s'imagina qu'on s'étoit aperçu qu'il avoit pris le melon, & qu'on venoit pour l'arrêter: aussitôt il s'effraye, se leve, change de table, & se troublant de plus en plus, croit

devoir s'en aller sans avoir ni bu ni mangé. La garde, qui avoit remarqué son embarras, & observoit tous ses mouvemens, accourut lui mettre la main sur le collet. Il déclara pour lors qu'il n'étoit point mendiant, quoique ses haillons prouvassent le contraire, & qu'il avoit un domicile. Contre son attente, on le conduisit dans la maison qu'il avoit indiquée, & l'on y fit une perquisition très-exacte. Qu'on juge si l'on eut lieu d'être surpris ! on trouva beaucoup d'effets précieux, comme montres, pendules, & principalement une grande quantité de vaisselle d'argent, marquée de différentes armes. Le prétendu mendiant étoit un ancien voleur qui, après avoir échappé à toutes les recherches de la justice, fut enfin pris pour avoir cédé à l'envie de s'emparer d'un melon.

M. de ** avoit le nez fort long & les narines extrêmement larges. Un homme d'esprit dit un jour de lui : ,, Quand il me parle de près, j'ai toujours peur qu'il me renifle. ,,

On raconte du prince *William*, fils du roi d'Angleterre, un fait qui prouve sa bravoure & sa générosité. Dans la campagne que ce Prince a faite sous l'amiral *Rodney*, à bord du *Royal-George*,

il avoit beaucoup de camarades en sa qualité de *Garde-marine*. Le jeune M. *Hampdry-Sturt*, fils d'un membre du Parlement, en étoit un. Choqué de ce que le Prince lui avoit fait l'espièglerie de couper les cordes de son hamac & les mouffaches de son chien, il lui dit que s'il n'étoit pas fils de Roi, il le lui payeroit de la belle maniere. Le jeune Prince lui répondit qu'à cela ne tint, que s'il se croyoit si offensé, il étoit prêt à lui en faire satisfaction; & sur le champ mettant pourpoint bas, il l'attendit en attitude de lutteur. Le défi fut accepté, les bras s'engagerent, on se prit au travers du corps, & le Prince ayant été lancé contre terre, eut du dessous. Alors son vainqueur l'ayant aidé à se relever, lui tendit la main, & d'un air de dignité, lui dit comme *Auguste* à *Cinna*, soyons amis: & tout finit là. Chez une nation rivale de l'Angleterre, un Prince qui veut donner satisfaction à un particulier, en appelle à son épée, & risque de recevoir une blessure mortelle. En Angleterre il est plus ordinaire d'en appeler aux forces de ses bras, & l'on ne s'expose qu'à quelques contusions. Cet usage, pour être plus vulgaire, est préférable, & moins inhumain. Il est plus souvent proportionné à l'insulte faite ou reçue, & ne compromet pas si

souvent pour des riens la vie des citoyens, qu'il n'est en effet raisonnable d'exposer que pour une grande utilité.

Un certain Colonel Anglois, remarquable par ses singularités, ayant un jour plus que de raison, ordonna à son domestique qui étoit Irlandois & nouvellement à son service, de lui apporter ses pistolets. Le domestique obéit; & le Colonel, après les avoir chargés tous les deux en sa présence, ferma la porte à la clef, en commandant à ce valet de tenir une chandelle à sa main pendant qu'il la moucheroit avec une balle. Les prières du domestique furent vaines; il fallut se prêter à cette fantaisie, & il le fit en tremblant. Du premier coup le Colonel réussit. Posant alors son autre pistolet sur la table, il alloit ouvrir la porte, lorsque l'Irlandois saisit l'arme abandonnée, & lui crie : *arrab, Master, by Jafus.* „ Il „ faut que vous preniez l'autre chandelle & que j'aie aussi mon coup. „ En vain le Colonel l'appella fripon, coquin, &c. Les menaces furent inutiles. L'Irlandois avoit la force en main; le pistolet étoit bandé. A son tour ayant donc pris le chandelier, il étendit le bras, & le maladroit *hibernois* qui jouoit à ce jeu pour la première fois, au lieu d'atteindre le but, enleva un bouton

de revers de l'habit de son maître, à qui cette leçon sera peut-être utile. Elle pourra le guérir du plaisir qu'il prenoit à effrayer ses gens quand il avoit bu.

On parle beaucoup de l'originalité des matelots Anglois qui, lorsqu'ils sont à terre, y jouent exactement le rôle l'*Arlequin* dans l'*embarras des Richesses*. L'extrait suivant de la lettre d'un Capitaine de Vaisseau, les peint au naturel. --- De retour depuis peu dans ma patrie où je comptois faire un séjour de trois ou quatre mois, je payai tout mon monde & le congédiai; huit jours étoient à peine écoulés, lorsque je reçus ordre de remettre à la voile à la fin du mois; il ne me restoit plus que trois semaines; en conséquence il fallut rallier mes gens, & ce n'est pas sans peine que j'y ai réussi: je desirois sur tout un nommé *Kelly*, habile & brave marin, dont personne ne pouvoit me donner des nouvelles; le hasard voulut que je le rencontraisse avant-hier sur *Tower-hill*, il tenoit une fille sous le bras, & le couple joyeux étoit précédé d'un violon qui racloît la *gigue* favorite; je l'appellai, il accourut à ma voix. --- Eh bien, *Jack*, lui dis-je, je vais mettre en mer, ne veux-tu pas me suivre? --- Dieu bénisse votre honneur, il n'y a

pas de Capitaine, fût-il un Roi, un Empereur, que je préférasse à vous, mais je ne puis pas partir. -- Eh qui peut te retenir? -- Voyez (montrant sa bourse) elle est presqu'encore à demi-pleine, & cependant je ne la ménage pas, comme vous voyez; voilà une fille, voilà un violon qui me suivent depuis que je suis à terre: quand mettez-vous à la voile? -- Dans quinzaine. -- Ah! il est impossible que tout cet argent là parte en 15 jours; vous voyez cependant, Capitaine, que j'ai une fille, un violon, & que nous buvons tous trois toute la journée; non, je ne partirai pas tant que j'aurai une maille. -- Eh bien, Jack, si je te donne le moyen de dépenser tout ton argent en 15 jours, viendras-tu? Dieu bénisse vos yeux, Capitaine, je pars. -- Eh bien, au lieu d'un violon & d'une fille, prends deux filles & deux violons. -- Vive le Capitaine! Double sot que j'étais, va pour deux violons, pour deux filles, & si ce n'est assez j'en prendrai trois.

Un matelot revenant à *Dublin* après une absence de trois ans, arrive chez lui où il avoit laissé sa femme établie dans un cabaret à biere. Il entre, il l'apperçoit tenant un enfant sur ses genoux. Ne comprenant pas trop comment une femme peut avoir des enfans

quand son mari est loin d'elle : „ *Babet* ,
 „ lui dit-il , cet enfant est-il à toi ou à
 „ moi ? --- Ma foi , *Jack* , Je t'ai cru
 „ mort , & je me suis remariée. -- Voilà
 „ qui est bien pour toi ; mais crois-tu
 „ que ce mariage de convenance me
 „ fera renoncer à mes droits ? Non ,
 „ *Dieu damne mes yeux* , il n'en fera pas
 „ ainsi : tant que je serai en mer , tu
 „ peux garder ton mari de terre-ferme ;
 „ mais quand je serai ici , vois-tu , per-
 „ sonne ne te touchera que moi. „ --
 Le plaisant de la chose est que les deux
 maris se sont arrangés de cette manière
 à l'amiable. Le second sert la bière au
 premier & aux pratiques , mange à la
 cuisine , & joue le rôle de valet en at-
 tendant que le départ du matelot lui
 permette de jouer celui de maître. Il
 y a dans cette aventure un piquant de
 situation qui rend tous les personnages
 intéressans. Cette *Babet* qui , sans faire
 tapage , se soumet ainsi à la loi que lui
 impose deux maris , est sur-tout bien
 édifiante.

*Lettre d'un Cordonnier de la Cité de Lon-
 dres , de présent à Paris , à son confrere
 & associé , à Londres.*

Pardi , compere , voilà une belle idée
 qui t'est venue-là. J'ai fait entrer toute
 notre pacotille en contrebande , comme

nous en étions convenus , & j'ai vendu le tout en détail à Paris à *six francs la paire*. Du cuir *Anglois* ! morbleu si tu les avois vu venir dans la boutique que j'avois louée pour trois semaines dans la rue qui est auprès de la *rue Dauphine*, comme tu aurois ri , toi qui es gai ! heureusement au bout de quinze jours tout au plus que chaque paire de soulier devoit durer , comme nous en étions convenus encore , toute la boutique & le magasin furent vuidés ; ils ont eu beau venir tous pour se plaindre , *visage de bois* , boutique fermée & argent dans ma poche. Ils étoient furieux , à ce que j'ai su du cabaretier qui demeure tout proche , & où je suis retourné après tout exprès , mais mis si bravement qu'il ne m'a pas reconnu. Deux tiers de bénéfice , compere , cela fait un assez heureux voyage. -- Pour moi , je te déclare que dorénavant je ne me foucie plus de *travailler de compte à demi* : cela dérange ma spéculation , vois-tu ? Tu t'arrangeras comme tu voudras , mais si tu veux vendre tes souliers à Paris , viens-y toi-même , chacun vendra de son côté. -- Pour comble de bénédiction , il faut encore que cela arrive au commencement du Carnaval. Si tu les voyois tous crotés , *trainant la savatte* , déguisés en *chienlits* (car c'est ainsi que les Parisiens disent) tu rirois encore bien davantage

davantage que moi qui leur ai vendu de quoi *aller nuds pieds*, de toutes les farces qu'ils font. --- Tiens ; j'ai été au *grand-sallon* qu'ils appellent, & j'ai eu du plaisir comme un roi. Des femmes jolies comme des amours, rougies comme les poupées de notre aînée, en grands, en gros, gras chignons tombant le long du dos ; mais cela n'est rien : des hommes d'épée, des militaires, des ouvriers qui les mènent-là : & puis cela boit, cela mange, cela jure, cela se réjouit, eh dame faut voir ! Moi je me disois : eh bien ! demain ils n'auront pas de souliers ; cela n'y faisoit rien, ils dansoient *comme des perdus*. Et puis des Princes, des Seigneurs, des Ducs, des Comtes, des Marquis, & puis de nos Milords, & puis --- Dame, moi, j'en ai tant vu que je m'y perds. Ils vont tous là à ce *grand-sallon*, au sortir du fauxbourg *St Antoine*, où il y a quatre files de carrosses, & puis des masques, & puis encore, & puis encore. --- il faut voir tout cela pour le croire.

Il y a aussi la *foire St Germain* qui est ouverte du premier du mois. Oh ! c'est encore cela qu'il faut voir. Aussi écoute bien. D'abord j'ai vu le fameux *Thomas Palatini*, escamoteur de son métier, qui fait des tours incompréhensibles. Figure-toi, compere, que ce gaillard-là fait des secrets auxquels per-

sonne ne connoît goutte. Il a avec lui la *jeune Persienne*, qui est bien la plus maligne petite créature ! Oh ! ta *Molly*, que tu devrois bien te presser de marier à *Georges*, soit dit en passant, n'est rien auprès de cela : c'est qu'elle vous a une adresse, un babil qui fait passer tout cela *dru comme mouche*. Et puis ce *M. Palatini* donc, qui vous prend un bel & bon pigeon tout vivant, qui le pend par son cou à une lanierie de cuir, & puis qui souffle toutes les chandelles, excepté une qu'il laisse *par malice* devant le pigeon pendu, pour faire voir l'ombre sur un linge blanc qui est tendu devant le pigeon pendu : je ne fais pas comment il arrange tout cela ; tout ce que je fais, c'est qu'à mesure qu'il perce l'ombre du pigeon avec son couteau, le sang du pigeon coule dans un plat ; il coupe la tête à l'ombre, le corps tombe, tandis que la tête reste attachée au cordon de cuir qui est tendu en travers. Tu crois peut être qu'il touche au pigeon pendant toute cette *machination-là*. Pas du tout. Il faut que cet homme-là soit en commerce avec le diable. --- J'ai vu aussi l'*incomparable cerf savant*, qui fait le manège, qui joue aux cartes, aux dez, qui saute dans un cerceau, met le feu à un canon, tire un pistolet, connoît les monnoies, & bien d'autres choses : enfin tu fais

bien, compere, qu'il n'y a pas de bête plus farouche qu'un cerf; eh bien, celui-ci est éduqué de manière qu'il ne lui manque que la parole. --- Tu es bien le maître de me croire, si tu veux; mais j'ai vu faire tout ce que je viens de te dire là à un petit oiseau qu'on y montre, avec d'autres qui sont aussi tout plein de tours. --- Il y a un autre Monsieur qui fait voir des rats apprivoisés, qu'il a élevés à travailler à toutes sortes de métiers, comme ceux de tailleur, de menuisier, de ferrurier, de charpentier, de maçon, &c. J'ai demandé à leur maître si dans la bande, il n'y en avoit pas un de notre profession: il m'a dit qu'oui, mais qu'il n'étoit encore qu'apprentif. J'ai voulu le voir, je l'ai vu: il est assez bien de figure. Un badin de la compagnie a demandé s'il seroit bientôt *passé maître*: le *marchand de rats* a promis qu'avant un mois ce seroit une affaire faite. Ce qui m'a le moins étonné à ce spectacle, c'est que le maître, la maîtresse & le petit garçon n'avoient pas de souliers à leurs pieds. --- Après cela, car j'ai voulu tout voir, j'ai vu des *serpens* apprivoisés qui mettoient leur tête dans la bouche de leur maître; des animaux rares & curieux, & puis le *petit Mogol*, une figure de bois bien habillée, qui a réellement deviné une carte que j'avois

pensée ; & puis un géant de huit pieds
1 ponce , mais qui ne m'a pas semblé
si grand , si grand ; car tu fais que notre
compere *Grick* qui a tant voyagé sur
mer dans les pays lointains , nous a
dit en avoir vu de douze & même de
quinze pieds. --- Après cela j'ai voulu
tout voir encore ; j'ai été chez *Nicolet* :
c'est à peu-près , excepté ses *danseurs de*
corde & ses *sauteurs* , ce qu'on voit à
Haymarket au théâtre de *M. Foote* qui est
si gai , si *spirituel* , si naturel , si inventif ,
si récréatif. -- Pour *Audinot* , qui fait
voir l'*ambigu comique* , c'est un peu mieux.
Ce sont de jolis petits enfans bien éle-
vés qui jouent la comédie. Le spectacle
y est mieux tenu & mieux entendu que
chez son confrere *Nicolet* : mais on dit
qu'il aime trop ses petites actrices , à
mesure qu'elles commencent à grandir.
--- De là je suis monté au *Vauxhall* , car
on monte : mais cela est si petit , si pe-
tit , qu'il pourroit servir de chaussure
au nôtre : & puis , *bah !* il s'en faut bien
qu'il y ait la même diversité , quand
on y a fait deux tours , on a tout vu.
Aussi tu penses bien , compere , que moi ,
qui aime les formes , & non pas l'uni-
formité , j'en suis sorti bien vite ; &
rentré à mon auberge , mon premier
soin est de t'écrire tout cela. Adieu ,
mon compere , je me porte bien , porte-
toi bien aussi , & sois bien sûr que je

ferai toujours tant qu'il ne s'agira point de partager les bénéfices , ton compere , ton confrere & ton ami.

Des lettres de *Bruxelles* racontent un événement tragique qui a été la suite d'aventures assez singulieres. Un gentilhomme françois nommé le marquis de *P****, né avec de la fortune, de l'esprit & de la figure; mais avec une ame ardente & agitée des plus vives passions, avoit été obligé de quitter sa patrie pour une affaire d'honneur; la voici : le Marquis aimoit, comme il étoit capable d'aimer, c'est à-dire avec fureur, une demoiselle d'une naissance inférieure à la sienne. Son amante étoit aussi passionnée que lui; un amour de cette violence se cacha avec peine, le frere de la demoiselle s'en allarma & pensant que la famille du Marquis ne se prêteroit jamais à légitimer ces feux, lui signifia qu'il eût à y renoncer. C'est dire qu'il y eut un duel entre les deux jeunes gens : la demoiselle étoit tombée évanouie en apprenant que son frere & son amant alloient se battre. Le dernier après avoir tué son ennemi accourut chez sa maîtresse, qui expira dans ses bras. Obligé de fuir promptement, le marquis de *P**** vint traîner à *Bruxelles* une vie empoisonnée de souvenirs douloureux. Sa consolation

étoit le mouchoir de col de sa maîtresse, qu'il lui avoit arraché en la quittant; il le portoit toujours sur lui. Un ami lui restoit; il le perdit à force de services; il épuisa pour lui sa bourse & ne le vit plus. Rien ne l'empêchoit de retourner en France; sa grace étoit obtenue, mais ce séjour lui étoit devenu odieux. Cependant sa famille desirant le forcer à revenir, lui refusoit tout secours: ce moyen de dominer ses résolutions ne fit que l'aigrir; son débiteur revint à *Bruxelles*; il le fit mettre en prison; n'en pouvant rien tirer, se voyant près de l'extrême indigence, & ayant sans cesse devant les yeux l'image d'une maîtresse adorée, dont il avoit causé la mort, il a pris le parti de terminer sa carrière. Le jour qu'il a choisi pour le terme de ses peines, on l'a vu d'une gaîté extrême; après avoir dîné, il a écrit beaucoup de lettres, & est allé les mettre à la poste; ensuite il s'est éloigné de la ville d'environ une demi-lieue, en suivant le rivage; dans un endroit où il ne pouvoit être aperçu, il a enfoncé sa canne dans la terre, a placé dessus sa redingotte, & s'est précipité dans le canal. On a retiré son cadavre, mais trop tard pour le rendre à la vie; il avoit attaché autour de son col le mouchoir de sa maîtresse.

Les dettes du jeu sont sacrées en Angleterre comme partout ailleurs ; & tel qui doit à son marchand & ne veut pas le payer, se réduira au régime du pain & de l'eau pour satisfaire ces dettes appelées *d'honneur*. Deux Seigneurs Anglois élevés ensemble dans le même collège, & ne s'étant point vus depuis qu'ils en étoient sortis, se rencontrent ces jours derniers. Après les complimens réciproques : --- „ Milord, dit „ l'un, vous souvient il que vous m'avez „ devez dix mille livres sterling? --- Je „ ne me le rappelle pas. -- Lorsque „ nous étions au collège, nous jouâmes „ mes à croix ou pile pour le montant „ de cette somme, & vous la perdîtes. „ --- C'étoit une plaisanterie. --- Non, „ Milord, cela étoit sérieux. --- Si vous „ m'assurez sur votre parole d'honneur „ que la chose est ainsi, cela me suffit. „ Le gagnant donne cette parole, & le perdant paye la somme.

Un de ces voleurs agréables, qui ne sont pas rares en Angleterre, & que l'on voit pendre avec quelques regrets, ayant rencontré la nuit une femme assez bien vêtue, qui à la faveur des ténèbres, gagnoit timidement la boutique d'un prêteur sur gages, l'arrête, & lui fait le compliment connu. --- „ J'ai bien „ une bourse, mais j'allois précifément

„ pour la garnir un peu mettre ma
„ montre en gage. „ Là-dessus elle tire
une montre d'or de sa poche. -- „ Oh! mon
„ doux cœur, qu'alliez-vous faire chez
„ ces frippons! ils vous prêteroi-
„ vent, trois guinées: votre montre en vaut
„ dix, & je la prends pour cinq. „ La
dessus il lui compte l'argent & s'é-
loigne.

Lorsque l'Empereur (sous le nom de
Comte de Falckenstein) vint à Paris , il
vîsta tout ce que Paris pouvoit offrir à sa
curiosité éclairée. Il se rendit à l'hôtel-
Dieu. Après avoir parcouru toutes les
Salles , il parvint à celle où les femmes
accouchent. Emu par les cris aigus qui
retentissoient dans ce lieu de douleurs ,
il ne put se refuser à une plaisanterie
que lui suggera le groupe de Vierges qui
le conduisoit. „ Mesdames , leur dit-il ,
„ ce spectacle ne doit pas vous faire
„ regretter le vœu de chasteté que vous
„ avez fait ! „

Il étoit attendu au collège des quatre
nations. Un écolier lui récita un petit
discours en latin étudié avec beaucoup
de soin. Le Prince malheureusement
distract par quelque autre objet plus im-
portant , ne prêta pas beaucoup d'at-
tention aux périodes compassées , & l'é-
colier en exprima son regret par des
larmes. S. M. I. touchée de l'état de
cet

cet enfant , eut la bonté de l'engager à recommencer, l'écouta constamment, le complimenta avec son affabilité coutumière, & finit par lui demander quel étoit son grade dans sa classe. --- „ Je „ suis premier, dit l'écolier. --- Pre- „ mier! --- Mais il me semble qu'en pa- „ reil cas on se sert d'un autre terme ? „ --- Quand vous n'êtes point ici, je „ suis l'Empereur. --- Eh bien, mon „ ami, venez à Vienne; alors il y aura „ deux Empereurs. „ On assure qu'a- „ près ce dialogue intéressant, S. M. I. ayant pris des informations satisfaisantes sur les mœurs & les dispositions de cet enfant, s'est effectivement chargée de son sort.

Allant un jour à la *Ménagerie* de Versailles qui est éloignée d'une demi-lieue du château, & isolée dans le Parc, il s'y présenta sans suite. Le suisse chargé de la montrer, lui dit d'attendre. „ Il „ va passer, ajouta-t-il, une Messagerie „ qui arrête ordinairement ici. Ceux „ qui sont dedans, s'amuse à voir les „ animaux, vous les verrez ensemble. „ --- Volontiers, dit l'Empereur. „ --- Il s'assit sur une borne, causa avec le suisse jusqu'à l'arrivée de la diligence. Elle ne contenoit que deux curieux. Il entra avec eux, vit avec eux & comme eux : ce ne fut qu'en se quittant, & en se trouvant la main pleine d'or que le suisse

devina qu'il avoit fait attendre le frere de la Reine.

Dorat, le jour de sa mort, étoit sur une chaise longue ; son médecin entra & lui tâta le pouls. *Eh bien*, lui dit le malade, comment me trouvez-vous ? --- *Mon ami*, il me semble que votre poitrine s'affoiblit sensiblement, & qu'à votre place, je..... --- il suffit, vous êtes entendu. Le médecin sortit. A peine la porte fut-elle fermée, que M. Dorat, s'adressant au fidele domestique qui le gardoit : ils sont plaisans, dit-il, ces Docteurs, ils ordonnent toujours à contre-tems : car précisément aujourd'hui & surtout en ce moment, je me trouve très-bien. Le malade se tait, porte la main sur son front, médite un instant, & récite deux vers : c'étoit le commencement d'une épître contre les médecins ; mais il n'avoit pas encore fait entendre sa seconde rime qu'il rendit le dernier soupir.

Un matelot de la petite ville de *Martigue*, en Province, avoit épousé une femme jeune, belle & vertueuse. Cette femme ayant dépensé peu-à-peu l'argent que son mari lui avoit laissé en s'embarquant, eut recours à un bourgeois de *Martigue* qui le protégeoit. Cet homme épris tout-à-coup de la beauté de l'emprunteuse, osa mettre au ser-

vice qu'elle lui demandoit, un prix que l'honnête femme indignée lui refusa sans hésiter, dans l'espérance que son mari reviendrait bientôt. Le matelot n'arrivoit point; & en peu de jours, toutes les ressources de cette femme étant épuisées, la cruelle nécessité se fit sentir. Elle étoit mère : ainsi craignant de voir périr de besoin l'enfant qu'elle nourrissoit, & un autre un peu plus âgé qui lui demandoit du pain, elle alla retrouver son tyran dans l'espérance de le fléchir. Les prières & les larmes n'ayant pu rien obtenir du barbare, elle fut obligée de capituler, & vaincue par le besoin, elle lui permit de venir souper pour passer la nuit avec elle. Après le souper qui fut triste, le bourgeois la pressa de remplir leurs conventions. La pauvre femme prend alors au berceau son enfant qui étoit endormi, & le pressant contre son sein, les yeux remplis de larmes, elle lui dit : *tette, mon enfant, & tette bien; tu reçois encore le lait d'une honnête femme, que la nécessité poignarde. Demain... ! que ne puis-je hélas, te sévrer ! demain tu n'auras plus que le lait d'une malheureuse.* Ses larmes acheverent. Le bourgeois ému de ce spectacle & déconcerté s'enfuit en jetant sa bourse, & en s'écriant : *il n'est pas possible de résister à tant de vertu !*

Un marchand étant arrivé le soir dans un village de Baviere, se rendit chez un cabaretier qu'il connoissoit. Après avoir soupé avec le maître, il le tira à part, & le pria de lui garder jusqu'au lendemain une somme de mille florins qu'il avoit sur lui. Le cabaretier le conduisit ensuite dans une chambre reculée de sa maison où couchoit ordinairement son fils, alors absent, & qu'il n'attendoit pas. Ce fils arriva cependant au milieu de la nuit, & trouvant tout le monde couché, entra dans la maison par un passage secret dont il faisoit souvent usage, & se rendit dans sa chambre où il se coucha auprès du marchand. Comme il étoit ivre, son estomac ne tarda pas à se débarrasser du vin qu'il avoit bu. Le marchand incommodé & dégoûté, se leva, passa dans la chambre où mangent les étrangers, & s'endormit sur un banc. Le cabaretier, peu de momens après, tourmenté de l'envie des'approprier le dépôt qu'on lui avoit confié, courut dans la chambre où il avoit placé son hôte, & ne soupçonnant rien de ce qui s'étoit passé, porta deux coups de hache sur le malheureux qui y étoit couché, & qu'il ignoroit être son fils. Le lendemain matin, en entrant dans la chambre à manger, le premier objet qu'il aperçut, fut le marchand, qu'il croyoit avoir

tué , & qui lui porta des plaintes contre son fils , qui l'avoit forcé de quitter son lit pour s'aller reposer ailleurs. Le cabaretier instruit de sa méprise , se trouva mal : Il déclara lui même son crime , & fut arrêté sur le champ.

On écrit de Marseille, qu'un navire qui est entré dans ce port, venant de Smyrne, & richement chargé, en soie & coton, a échappé à un corsaire ennemi par une de ces ruses que la vue d'un péril imminent, une tête froide & tranquille, peut seule inventer. Ce navire revenoit à Marseille chassé par un corsaire, & sans espérance de pouvoir lui échapper. Le capitaine se décide à faire passer tout son monde à la cale : il ne laisse sur le pont qu'un ragusois auquel il dicte bien sa leçon. Le corsaire approche, il tire un coup de canon. Le ragusois leve le bras, tient un mouchoir blanc qu'il agite, & semble faire les signaux de détresse. Le corsaire suspend son feu, il approche davantage, & crie d'amener le pavillon. „ Hélas ! „ Monsieur, dit le rusé italien, je n'en ai pas la force ; vous êtes bien le maître de venir vous en emparer : je suis passager sur ce vaisseau ; nous venons de Smyrne ; le capitaine & la moitié de l'équipage ont péri de la peste dans la traversée ; il ne reste

„ plus que cinq ou six hommes sur les
„ cadres, prêts à périr si vous ne les
„ secourez, & j'ai bien peur moi-même
„ d'être la dernière victime de ce cruel
„ fléau, si je reste plus long tems dans
„ ce lieu empesté : au nom de Dieu
„ venez à mon secours. „ --- *Va t'en*
à tous les diables, s'écria le Capitaine
corsaire, *que je t'approche ! non parbleu,*
quand tu aurois toutes les richesses du Pé-
rou, je ne voudrois pas de ton vaisseau.
„ Mais je ne suis pas votre ennemi,
„ repliquoit le perfide ragufois, vos
„ ennemis sont morts ou prêts d'ex-
„ pirer ; ne me confondez pas avec
„ eux, donnez moi au moins quelques
„ secours. „ Enfin après bien des ins-
tances & des prières, il obtint quel-
ques bouteilles de vinaigre que le ca-
not du corsaire mit à son bord au bout
d'une perche, & le corsaire s'éloigna
bien vite. --- Telle fut la ruse dont se
servit ce capitaine Provençal, & au
moyen de laquelle il a conservé sa li-
berté & une riche cargaison.

Un payfan d'Helsingor étant malade,
en fit venir un autre pour le saigner.
A peine ce dernier fut il entré que la
porte qu'il avoit négligé de bien fermer
s'ouvrit, & donna passage à un loup
d'une grandeur monstrueuse. Le payfan
qui se portoit bien, se saisit d'un bâton

pour chasser le loup : mais celui-ci l'ayant mordu au bras, le renversa près d'une table, & le tenoit étendu sous ses pattes, jusqu'à ce que le paysan malade eût pris une hache & tué l'animal. C'est maintenant le paysan qui se portoit bien, qui se porte très-mal.

Une femme de qualité vient de laisser un testament original, & dans le goût anglois. --- Attendu, dit-elle, que mon chien a été le plus fidele de mes amis, je le fais mon exécuteur testamentaire, & je lui ai confié la disposition de toute ma fortune. J'ai beaucoup à me plaindre des hommes : ils ne valent rien ni au physique ni au moral. Mes amans étoient foibles & trompeurs : mes amis faux & perfides. De toutes les créatures qui m'entouroient, il n'y a que mon chien auquel j'ai reconnu quelques bonnes qualités. Je veux donc que l'on dispose de mon bien en sa faveur, & qu'on distribue des legs à ceux qui recevront ses caresses.

Une joueuse de mauvaise humeur, femme d'un âge présumé plus que raisonnable, mais qui à force d'art étoit venue à bout de démentir la nature, venoit de perdre tout l'argent qu'elle avoit sur elle. Furieuse, elle se leve, & oubliant que ses dents sont postiches,

en voulant les faire grincer, elle ébranle le malheureux ratelier qui tombe sur la table. Lord D** qui n'est pas le plus charitable des humains, le ramasse, & le lui présentant : „ Milady, lui dit-il gravement, est ce là votre enjeu ? „

M. L'abbé ***, Polonois, chanoine de C**, homme décoré, étant, sur la place *Louis XV*, lors de l'expérience de la boutique enflammée, fut accosté par un jeune homme assez bien mis; la conversation s'engage, le jeune homme parut doux, honnête & surtout fort instruit : on se quitte, l'abbé le retrouve quelques jours après au *Palais-royal* & le recherche comme un homme dont la société pouvoit lui être agréable. La confiance ainsi établie, un jour que M. l'abbé étoit *incognito* & en petit habit à un des spectacles du *Boulevard*, le jeune homme le découvre, va se placer à côté de lui, apprenant qu'il ne soupe point en ville, il lui propose d'aller chez un restaurateur. La piece finie, il monte dans la voiture de l'abbé, & le drôle au lieu de la conduire au restaurateur, fait arrêter dans la rue du *Bout du monde* à la porte d'un traiteur ordinaire; on ordonne le souper; la voiture & les domestiques sont renvoyés. Nous avons oublié de dire que M. l'abbé se souvint qu'au spectacle ce jeune homme avoit parlé à

deux ou trois jeunes gens dont l'accoutrement & la mine n'annonçoient pas des personnes qu'il pût fréquenter; cependant il étoit bien éloigné d'avoir la moindre défiance sur son compte. Ils se mettent à table; l'abbé est enchanté des faillies & de l'esprit de son convive: arrive l'un de ces polissons qu'on avoit vus au spectacle; il avoit des choses intéressantes à communiquer à son ami & n'a pas soupé. L'abbé quoiqu'avec répugnance permet qu'il se place à table avec eux: le souper continue, & on étoit au dessert lorsqu'un second ami entre dans la salle & s'assied à côté de M. l'abbé: le ton, les manières, la figure de ces gens-là commencent à l'inquiéter: il veut alors sortir sous prétexte de quelques besoins, mais dans le même instant trois poignards sont levés sur son sein; on le dépouille de tous ses bijoux & de sa bourse: un de ces scélérats descend, paye le souper, demande un carrosse de place, & remonte dans la salle: on prévient M. l'abbé que s'il fait le moindre mouvement en passant devant l'hôte, il sera poinardé sur le champ, & qu'il ne jouira pas du plaisir de la vengeance. L'abbé promet tout ce qu'on veut, en conséquence ils descendent avec lui, passent à travers une haie de garçons de cuisine, de servantes, placent l'abbé dans un fiacre, y montent après lui &

ce ne fut qu'auprès du *Palais royal* qu'ils le quitterent en lui recommandant toujours qu'au moindre cri ils reviendroient sur leurs pas & le puniroient de sa témérité.

Ce ne fut que le lendemain que M. l'abbé fit sa déclaration ; il n'est pas douteux que dans peu de jours ces trois fripons seront découverts & arrêtés quand même ils auroient déjà quitté *Paris*.

Un particulier se présente au *Wauxhall* de la foire St. Germain avec son chien. On refuse l'entrée au maître à cause du chien. „ Eh bien dit-il, je vais „ prendre un billet pour lui. --- Non „ Monsieur, votre chien ne peut pas „ entrer. --- De grace, gardez-le moi „ donc quelque part. „ La séparation se fait. Le maître du chien entré, il s'aperçoit au bout d'un quart d'heure qu'il n'a plus sa montre. „ Cela est vif, „ dit il, je suis volé, & il n'y a que „ mon chien qui puisse me trouver ici „ le voleur. „ (On dit que le *Wauxhall* étoit plein comme un œuf ce jour-là qui étoit un dimanche.) On permet à l'animal d'entrer ! il n'a pas fait quatre tours, qu'il s'attache opiniâtement à la suite d'un autre particulier qu'il ne veut pas quitter. Grande rumeur. On séquestre le maître, le chien & le particulier dans un endroit retiré. Et sa-

vez-vous ce qu'on trouve dans les poches du dernier? La montre d'or, accompagnée de plusieurs autres, de tabatières &c.

Plusieurs Gentilhommes se trouvant dernièrement au spectacle de Rennes, assis dans une loge, chapeau sur la tête, le Parterre leur cria, *bas le chapeau*. Ils s'y conformerent, à l'exception de M. de *Bec-de-Lievre* (un des douze embaillés,) lequel eut l'imprudence de jeter son feutre dans le Parterre, en criant: que le plus hardi me le rapporte. De là grande rumeur. Le chapeau fut mis en pièces; chacun en prit un morceau; & c'étoit à qui arriveroit le premier dans la loge, pour demander raison de l'insulte. Le commandant, pour éviter les suites sanglantes qu'auroit eues infailliblement cet événement, fit arrêter sur le champ M. le *Bec-de-Lievre*; & pour le soustraire à la juste animosité du public, il le fit entrer aussitôt dans une chaise de poste, & conduire à Nantes, sa résidence ordinaire. --- Des lettres postérieures ont annoncé que ce gentilhomme a été tué en duel par un des Plébéiens qu'il avoit insultés.

Une feuille Angloise rapporte l'anecdote suivante. M. l'abbé C. F. se trouvoit à Newmarket, & avoit fait, dit-on,

avec quelques personnes qui se promenoient avec lui dans le jardin de S. A. R. Mgr. le Prince de Galles, le pari de prendre à la main quelques poissons que l'on voyoit nager à la surface d'une piece d'eau qui se trouve dans ce jardin. S'étant agenouillé sur le bord du bassin, M. l'abbé s'amusoit à battre l'eau avec la main entouré de plusieurs personnes, quand S. A. R. ayant fait à ce que l'on assure, un faux pas, le poussa involontairement, & le fit tomber dans l'eau la tête la première. M. l'abbé qui d'abord ignoroit comment la chose étoit arrivée, croyant que c'étoit un fait exprès, ne prit pas gaiement cette plaisanterie. Mais quand le Prince & les personnes présentes se furent expliqués, il fut le premier à en rire & à contre-mander ses chevaux que dans le premier moment il avoit ordonné de mettre à sa voiture. On a fait une caricature ridicule sur cet accident, où M. l'abbé est représenté les jambes en l'air, & les principaux spectateurs dans des attitudes *qu'ils n'ont point prises, & qu'ils ne pouvoient pas prendre.* S. A. R. & M. l'abbé souperent ensemble le même soir, & ne revinrent en ville que le lendemain. C'est probablement à quelque valet qu'il faut attribuer la caricature insolente qui a été faite à cette occasion.

La femme d'un Cabaretier d'un village voisin de Londres, est accouchée d'un enfant noir, quoique son mari soit très blanc. Elle a attribué cet accident à une grande envie qu'elle a eue de manger du charbon : mais, ajoute la même feuille, quoique la force de l'imagination des femmes enceintes ne puisse pas être contestée, les voisins du Cabaretier attribuent la couleur du poupon charbonné à une cause plus simple & plus naturelle.

Quelques jours avant sa dernière indisposition, le Lord *Thurlow* avoit invité à dîner plusieurs personnes qui, informées de sa maladie, lui écrivirent pour lui demander s'il étoit en état de les recevoir ; ne jugeant pas convenable, vu l'état où il se trouvoit, de se rendre à son invitation sans qu'il la renouvelât. A quoi S. S. fit, dit-on, la réponse, qu'il n'étoit pas en état de faire les honneurs de son dîner, mais qu'il y assisteroit de tout son cœur, qu'il siégeroit, s'il le falloit, *jusqu'à ce qu'ils ne pussent plus tenir table.* --- L'expression angloise est infiniment plus énergique.

Un Bénéficier *pluraliste* s'étant adressé dernièrement au même Lord, qui en sa qualité de chancelier, a la feuille des Bénéfices, pour lui demander une Cu-

re, il envoya la lettre qu'il écrivit à S. S. par son vicaire. Le Lord *Thurlow* jettant les yeux sur le pauvre Ecclésiastique, lui demanda s'il étoit pourvu, & s'il avoit famille: à quoile Vicaire ayant répondu qu'il avoit une femme & plusieurs enfans, le Chancelier lui demanda encore si la famille de son Curé étoit considérable. --- Non, Milord, il n'a point d'enfans, & sa femme a passé l'âge. --- Le Lord *Thurlow*, sur cet exposé, donna le bénéfice vacant au commissionnaire, & écrivit à son Curé, qu'il avoit disposé du Bénéfice qu'il lui demandoit, en faveur d'un homme qui en avoit plus grand besoin que lui, & que le porteur lui diroit le reste.

Samedi dernier, un Juif alla demander le payement d'une lettre de change à une maison en faillite, de Londres, quoique ce fût un jour de Sabbat. Un commis goguenard lui dit qu'il étoit surpris du peu de respect qu'il montrait pour la loi de Moïse, & lui demanda comment il pouvoit ainsi violer le jour du Sabbat. -- „ Eh pourquoi, lui repliqua le Juif, êtes-vous venu vous-même traiter de la même affaire avec moi le jour de Noël ? „

Un Gentilhomme Irlandois, qui dans le feu de l'enthousiasme national, fai-

soit l'éloge de l'Irlande, & vantoit le bon marché de ses provisions, observa entr'autres qu'on pouvoit y avoir un saumon pour six sols, & une douzaine de maquereaux pour deux sous. „ Hé, mon „ ami, lui répondit-on, comment avez- „ vous pu quitter un pays où tout est „ à si bon prix? --- Vous avez raison, „ répliqua le bon Hibernien; mais où „ peut-on avoir ces six sols & ces deux „ sous? „

Un Gentilhomme campagnard qui étoit venu à Londres pour faire participer sa chère moitié aux amusemens de la Capitale, s'étant aperçu qu'elle en prenoit d'un genre particulier qui n'étoit pas de son goût, & qu'elle avoit une intrigue avec un Major de sa connoissance, prétendit qu'il étoit obligé d'aller passer quelques jours chez un ami à la campagne, & partit en lui donnant les baisers les plus tendres en apparence. Etant revenu le même soir, & ayant trouvé son infidelle voluptueusement endormie dans les bras du Major, le campagnard qui avoit pris ses précautions, & qui avoit ses gens avec lui, fit mettre les menottes aux mains, les fers aux pieds & des chaînes au cou du moderne Mars & de la Venus agricole: puis unissant leurs fers par des chaînes fixées de toutes parts au châlit, il les

couvrit déceiment, & envoya chercher leurs amis & connoissances auxquels il les présenta dans cette posture. Après les avoir gardés quatre jours dans cet état sans leur donner autre chose que du pain & de l'eau, il les a fait mettre en liberté, & est reparti pour sa terre.

Le génie anglois est bien reconnoissable dans le marché que voici. --- Le Comte d'*Holderness* avoit un superbe château & une terre dans l'*Yorkshire*, qu'il vouloit vendre, & dont Sir *Laurence Dundas* avoit envie de faire l'acquisition. Ce dernier arriva pour voir le château deux heures avant le diner, & en demanda le prix. --- „ Quatre „ vingt mille Livres Sterling. -- Je vous „ en donnerai soixante-dix mille, dit „ Sir Laurence. --- J'ai besoin de la somme entiere, reprit le Lord *Holderness*; „ se; mais votre proposition est trop „ raisonnable: des Livres faites des „ guinées; & la maison, les meubles, le „ vin, & même le diner qu'on apprête „ maintenant, vous appartiennent. „ Le marché fut conclu; & Sir Laurence Dundas, devenu à l'instant propriétaire, fit les honneurs du diner au Lord *Holderness* qui quita son château la même soir en n'emportant que ses habits.

Un filou qui se trouva ces jours derniers

niers au milieu de la foule pendant que le Roi d'Angleterre se rendoit en cérémonie au Parlement, voyant à côté de lui un campagnard étoffé & ayant montre en poche, s'approcha de lui suivi de deux acolytes, & au moment où la voiture du Roi se trouve vis-à-vis du sujet *qu'il vouloit faire*, il lui dit avec un air d'indignation: „ Dieu damne votre cœur déloyal! pourquoi n'ôtez vous pas votre chapeau pendant que le Gouverneur passe? „ --- Cette invitation énergique faisant craindre au spectateur qu'on ne lui prît son chapeau, il porta les deux mains, & le *Moniteur loyal*, avec ses acolytes, lui enleva sa montre, sa bourse & son portefeuille.

M. de Calonne, retiré en Angleterre, vient d'y faire l'acquisition de la maison de campagne & du superbe Parc de *Pen's hill* dans le Comté de *Surry*. Ce parc, qui présente au milieu d'une campagne aride & stérile les jardins les plus agréables qu'il y ait en Angleterre, a été planté par feu M. *Hamilton* à qui les anglois doivent le goût qu'ils ont porté dans l'art d'embellir la nature, & de les unir si agréablement dans leurs jardins. --- Entr'autres singularités, on y voit un hermitage; & M. *Hamilton* pour rendre l'illusion plus complete, avoit pris à

ses gages un homme qu'il avoit fait vêtir en hermite, & qui avoit la consigne, dès qu'il voyoit des Etrangers dans le parc, de se glisser dans son hermitage. Cet hermite prétendu pouvoit vivre d'ailleurs comme il lui plaisoit, se promener par tout le parc, aller manger & coucher chez le fermier où il avoit son logement, & il n'étoit restreint qu'à faire le service pour lequel il étoit engagé. Un déserteur François qui a joué ce rôle à *Pen's hill* pendant une douzaine d'années, ajouta l'illusion de la tire-lire, qu'il présentait à tout le monde, & il se trouva si bien de sa place, qu'il a laissé en mourant 3 à 400 livres sterling.

Quelque temps après l'accession de *George II* au trône, le Ministère se trouva si fortement poussé dans l'élection d'un Pair Ecoissois, que *Sir Robert Walpole* alla lui même en Ecosse pour demander des suffrages. Parmi les Pairs auxquels il s'adressa, il dina chez le Lord *R... b... y*, & après le diner il dit à ce Seigneur : „ je suis venu ici exprès, „ Milord, pour vous prier de ne pas „ manquer d'aller à Edimbourg, & vous „ engager d'y voter dans l'élection prochaine. Je regarderai cette démarche „ de votre part comme une faveur ; & „ comme le chemin n'est pas des plus

„ aisés , permettez que je vous recom-
 „ mande de regarder la carte que vous
 „ trouverez sous mon verre. „ -- J'irai
 positivement, répondit le Lord R... b... y
 au Ministre; vous pouvez y compter.
 Le Ministre satisfait de cette réponse,
 partit, & Milord trouva sous son verre
 un billet de banque de 1000 Liv. sterl.
 S. S. alla à Edimbourg comme il l'avoit
 promis; mais il donna sa voix contre le
 Candidat protégé par le Ministre, & le
 Pair autiministériel fut élu un des 16
 Pairs de ce Royaume. Lorsque le Lord
 R... b... y retourna quelque tems après
 à Londres, il alla voir le ministre qui
 lui demanda froidement comment il
 étoit arrivé qu'il eût voté contre lui,
 ajoutant qu'il craignoit qu'il n'y eût
 quelque erreur sur la carte. „ Nullement,
 répondit Milord, la carte étoit sur une
 „ échelle suffisamment étendue & très
 „ claire: j'allai à Edimbourg comme
 „ vous l'aviez désiré: mais comme vous
 „ aviez oublié de me donner le nom du
 „ Candidat pour qui je devois voter,
 „ je votai suivant ma conscience. „

On n'avoit pas cru jusqu'ici que le
 singe fût un animal carnivore. Si le fait
 suivant est vrai, nous avons une preuve
 du contraire. Un fermier de la Province
 de Suffex s'apercevant d'un dégât con-
 sidérable dans sa basse-cour, dont tou-

tes les nuits quelques volailles étoient enlevées, il l'attribua à quelque renard caché dans le voisinage; cependant on n'en avoit vu aucun dans les environs: il chercha donc à s'en assurer, & emprunta la meute du Seigneur du village pour l'aider à découvrir son voleur. Les chiens furent à peine dans une forêt voisine de la ferme, qu'ils s'arrêtèrent au pied d'un arbre; les chasseurs appercurent entre ses branches un singe échappé depuis quelques semaines de la maison de son maître, qui fut repris & remis à la chaîne. Les paisibles habitants de la basse-cour n'ont plus été inquiétés depuis sa captivité, ce qui est une preuve que le singe étoit le coupable.

Le nommé *William Ridley* est mort dernièrement à *Selkirk* à l'âge de 116 ans. Dans les premières années de sa vie, il faisoit la contrebande, & étoit le buveur d'eau-de-vie le plus intrépide. Il étoit si grand amateur d'*Ale*, qu'on l'a souvent entendu dire qu'il n'avoit jamais bu un seul verre d'eau: il s'enivroit fréquemment pendant plusieurs jours de suite. Après avoir atteint l'âge de 90 ans, il a eu un de ces accès d'intempérance, & but pendant quinze jours sans se coucher. Il épousa sa troisième femme à l'âge de 95 ans, & il a conservé sa

mémoire & son bon sens jusqu'au dernier moment. Pendant les deux dernières années de sa vie, il s'est soutenu principalement en buvant de l'*ale* & des liqueurs fortes dans lesquelles il trempoit un peu de pain.

On parle d'un procès singulier qui va être porté à la chambre Impériale de Vienne, & qui fera sans doute beaucoup de bruit. Voici le fait.

Une Demoiselle de Bruxelles, qui habite Paris depuis quelques années & qui a été aussi célèbre par ses *attraits* que par les liaisons qu'on lui a connues en France, avoit reçu pour 200,000 livres tournois de billets au porteur, d'un Comte Allemand à qui elle en avoit fourni la valeur. Peu de tems après avoir fait ces billets, le comte oubliant qu'il avoit fait perdre 10,000 livres de rente à sa créancière, en lui faisant résilier un *Bail très avantageux*, lui proposa un arrangement, par lequel il devoit acquitter immédiatement la moitié de sa dette, si elle vouloit lui rendre pour 100,000 livres de ses billets; ce que Mlle R.... (c'est le nom de cette Demoiselle) fit avec une générosité peu commune.

Le Débiteur titré, reconnoissant en apparence, de cet trait d'honnêteté, partit pour Vienne, après s'être engagé par les sermens les plus solennels, à ac-

quitter *cette dette d'honneur* aussitôt qu'il feroit arrivé dans son pays. Ces promesses déterminèrent un homme à argent, qui connoissoit la fortune du Comte, & qui avoit la plus grande opinion de sa probité, à prendre ses billets pour le remboursement d'une somme qui lui étoit due par Mlle R... à qui il compta le reste du montant en especes sonnantes. Un des plus célèbres Banquiers de Paris fut ensuite chargé par le porteur d'envoyer ces billets à Vienne, pour être acquittés.

Cette affaire, fort simple en elle même, ne paroissoit gueres susceptible de difficultés; cependant elle vient de prendre une tournure qui lui donnera, sans doute, le plus grand éclat. Le souscripteur des billets ayant eu connoissance que, d'après la parole qu'il avoit donnée, ils avoient été mis en circulation, a feint de croire que le réclamant n'étoit que le prête nom de Mlle R.... & il a fait proposer par son homme d'affaires un contrat de 5,000 livres de rente viagere, sur la tête de sa créancière originaire, au lieu de compter les 100,000 livres qu'il s'étoit engagé à lui payer. Surpris de cette proposition, le porteur s'est refusé à cet arrangement; mais Mlle R... dont on a admiré la conduite en cette circonstance, ne voulant pas avoir de procès avec une connoissance

intime, se déterminâ à accepter ses offres, s'engageant à rembourser en cinq ans, la somme qui lui avoit été avancée par le prêteur, & à lui laisser toucher ce qui lui seroit progressivement dû des intérêts du Capital sur la rente viagère qui lui étoit proposée, jusqu'à ce que la dette fût éteinte. Le Comte ayant gagné ce second point, a cru pouvoir obtenir davantage encore, & à l'instigation, à ce que l'on assure, d'un certain abbé, aujourd'hui fugitif, & résidant en Angleterre, où se trouvoit Mlle R.... quand les propositions ont été faites, il n'a pas craint de lui faire la nouvelle offre de ne donner, en échange de ces billets, qu'une rente *également viagère* de 1,500 livres tournois. Cette nouvelle proposition a indigné Mlle R.... La négociation est rompue; & le porteur des billets du Comte est sur le point de se rendre à Vienne, pour poursuivre le paiement de toute la somme. Comme il n'a jamais consenti lui-même à la diminution de sa créance, il a le droit de la recouvrer entière: il n'est aucune loi, dans aucun pays du monde, qui puisse contraindre un homme qui a avancé son argent de bonne foi, à se prêter à un arrangement où la lésion est aussi manifeste.

L'Evêque de G. s'est tué d'une ma-

niere adroite & ingénieuse. Il a décroché une baguette de la tapisserie de son fallon , & l'a suspendue en travers à une ficelle qui répondoit à la gachette de son fusil. Assis , les deux pieds légèrement posés sur cette baguette , il mit l'extrémité du canon dans sa bouche & l'assujettit en comprimant ses joues. Il n'eut qu'à étendre ses jambes , la détente partit & les trois balles lui traversèrent la tête. On l'a trouvé dans la même position tenant encore ses deux joues.

Le clergé est fort affligé de cet acte de philosophie de la part d'un de ses Membres. Cet exemple de suicide au reste ne sera point dangereux pour les confreres du défunt ; aucun ne sera tenté de le suivre. L'état d'Evêque est le seul sur la terre où un homme , s'il est honnête , point ambitieux , point tracassier , puisse jouir d'une plénitude de bonheur & de repos.

La malignité a versé le ridicule à pleines mains sur l'assemblée des Notables de 1788. On a décrit ainsi la marche de ses délibérations sur l'air de Calpighi.

Une heure , deux heures , trois heures , quatre heures , cinq heures , six heures , sept heures , huit heures , neuf heures , dix heures , onze heures , midi.

Allons

Allons diner, c'est mon avis.

Une heure, deux heures, trois heures, quatre heures, cinq heures, six heures, sept heures, huit heures, neuf heures, dix heures, onze heures, minuit.

Allons-nous coucher, mes amis.

M. Necker, peu après son entrée dans le Ministère, a reçu la lettre & la chanson que voici :

Monsieur,

„ J'ons la valiffance d'vous envoyer un' petit' chanson d'not cru, où c'que vous verrez c'que pensent sur les affaires d'Etat & sur vot'compte c'qui y a d'mieux sus la Halle, sans mépriser personne. „

„ Chacun vouloit z'y mett' son mot pour faire vot'éloge, mais ç'a n'finissoit pas, & quate forts d'cheux nous n'aurions pas pu porter tout ça; ça a causé un petit différend sus l'cariou d'la Halle, mais ç'a n'a pas eu d'suite; y n'ont z'u qu'cinq ou six douzainés d'œils pochés, & z'on z'est conv'nu zà l'amiable qu'ont'hommage vous s'roit adressé rien qu'par huit Notables d'cheux nous, au nom d'tout l'reste. „

„ Chacun vouloit z'aussi vous envoyer du poisson & du frit, mais qu'ceux ont ben dit qu'vous n'preniez rien. Ben du contraire, pui'qu'sans vous j'n'au-

rions ni pain ni maille; & qu'vous n'dormez non plus que rien, à çalle fin qu' je n' crevions pas d'misere. Les cœurs de toute une nation sont un biau cadiau! ça flatte pu z'un honnête homme, comme vous, Monsieur, qu' ben des préfens; on a tout ça pour d'l'argent, mais pour d'la gloire, ça ne n's'achete pas. »

» Voilà t'en quatre mots c' que j'pensons d'vous, & je n'somm' pas les seuls. J' n'vous app'lons pas monseigneur, quoique ça vous soit ben dû; mais vous nous l'pardonn'ez, je n'aimons pas ç'mot là. J'n'avons, parmi les grands, qu'un amy, qu'on z'appell' *Monsieur*: v'là pourquoi j'aimons mieux vous app'ler d'même; c'est un honneur que j' croyons vous faire, dont j'sommes avec ben du respect z'et t'encore pu d'amiquié & de reconnoissance, Monsieur,

Vos p'tits serviteurs,
Les ceux du peupe d'la Halle de Paris..»

*Délibération des Notables de la Halle
en Dialogue.*

Air: Reçois dans ton Galatas.

Les Notabes ont fini:
Comme ils ont fait les capables!
Leux sacré brouillamini,
Nous rendoit cor pu misérables:
Mais leux complot est f...u,
Ils s'en r'tourn'ront la pelle au cu. *bis.*

Jean le Fort.

Ils ne voulions pas d'Tiers Etat,
 Parc' qu'il est le soutien du trône,
 Leux falloit l'aristocrat,
 Et que l'Roi leux r'mît sa Couronne.
 Mais leux complot est f...u. &c.

Mad. Saumon.

Les grands n'voulons rien payer
 Parc' qu'ils ont ruiné la France,
 Faut ben suer & nous r'layer
 Pour engraisser leux excellences;
 Pour eux j'faisons v'nir le pain,
 Et pour nous y font v'nir la faim.

Jean Mannequin.

Nosseigneurs les Calotins
 Aux curés laissent l'service;
 Ce n'est que cheux leux catins
 Qu' ces beaux prelat's font ben l'office,
 J'n'osons trouver ça mauvais,
 D'peur d'être damnés à jamais.
 C'te Noblesse & le clergé
 Ça n'fait qu'un, ça tire ensemble;
 Mais c'est si ben arrangé
 Que ça fait deux quand bon leur semble;
 Ça leux double les moyens;
 On fait que deux corps ont quat' mains

Prêt-à-boire.

Pour nos seigneurs les Robins,
 Leux écrits ne font qu' du Grimoire.

C'est la robe aux Jacobins,
 Qu'est moiqué blanche & moiqué noire,
 Ils ont leux ouis & leux nons
 Pour afin d'plumer les dindons.

Mad. le Large.

J'pouvons ti-nourrir tout ça
 Si l'Etat fait banqueroute ?
 Faut ben qu'ces trois ordres là
 Payont leur part ou que l'as les soute.
 J'les ferons porter à leux taux
 A nos grands Etats généraux.

Claude Frélin.

C'est là que l'meyeur des Rois
 Connoitra ce qu'avaut la France.
 J'aurons d'la regle & des loix,
 On saura sur queu pied qu'on danse :
 Un bon pere & de bons enfans
 Se chériront & s'ront contens. *bis.*

Tous les Notables. En chorus.

Après qu' j'ons vu tant gruger
 Les Brienne & les Calonne,
 Un brave & sage étranger
 Soutient l'état comme un' colonne.
 Necker change l' mal en bien
 Et pour tant d'peine il n' ly faut rien.

Le Sallon des Arts a été rétabli ainfi
 que les autres clubs. Cette société est
 très bien composée. L'abbé *** & M.
 d'Epr... tous deux Conseillers au Parle-

ment, se sont présentés & y ont reçu l'exclusion; le premier à cause de ses mœurs, & le second par rapport à un propos inconsideré qu'il s'est permis contre un ministre vertueux, l'idole de la nation; propos qui ne peut s'excuser que par le délire d'une tête exaltée & toujours tourmentée par la passion de faire du bruit *per fas & nefas*, en faveur du patriotisme ou du charlatanisme. Au même fallon des arts s'est aussi présenté un ancien artisan, riche en argent qu'il fait très utilement faire valoir, mais bien pauvre en esprit & en bon sens. Il s'étoit imaginé qu'avec un porte feuille bien garni, une belle maison & le désir qu'il annonçoit de donner à dîner à tout le fallon, il ne pouvoit manquer d'être admis; il n'en a pas été ainsi. Ces titres n'ont pas paru suffisans. Sur 70 personnes qui étoient assemblées, il a reçu 40 boules noires, chose inouïe & unique, mais qui prouve jusqu'à quel point on pousse la délicatesse dans le choix des membres de cette société. Le Marquis de V** n'a pas été plus heureux, quoiqu'à beaucoup d'égards son esprit & son amabilité puissent faire passer l'éponge sur quelques légèretés de jeunesse.

Ces fallons que l'on a sottement nommé *Clubs*, ne sont pas les seuls endroits où les citoyens s'électrifient en parlant

de l'Etat; & nos cafés qui n'étoient autrefois que des champs de bataille, où l'on alloit dans son désœuvrement disputer & s'époumoner sur la musique de *Piccini* & de *Guck*, sont devenus des rendez-vous où l'on va s'instruire. C'est le café de *Foi* qui en ce moment est le plus fréquenté. On s'y assemble pour entendre la lecture des brochures du jour, & l'on y exprime d'une manière bruyante l'approbation ou la désapprobation. Le marquis de *Villette* y a lu dernièrement un projet dans lequel il propose d'élever au Roi une statue pédestre en marbre, au pied de laquelle seroit en médaillon le buste de son Ministre. Cette statue seroit placée au *Carrousel*, vis-à-vis du *Louvre*, & seroit supportée, non, dit M. de *Villette*, par des nations enchainées, mais par des sujets reconnoissans qui sembleroient l'offrir à l'amour & aux hommages de la Capitale.

Une jeune Dame de Versailles ayant trouvé plus commode de passer le tems de la messe de minuit, chez son amant, où elle espéroit avoir moins à craindre les influences rigoureuses de la saison, qu'à l'Eglise, fut frappée de mort subite. Le jeune homme qu'une immobilité imprévue surprit d'abord, s'étant convaincu que la cause en étoit aussi fatale, perdit la tête, & ne sachant que

faire, courut conter sa triste chance à un officier de police. On se transporta sur les lieux, & l'on verbalisa suivant l'usage, après quoi le corps de la dame fut remis à son époux, que cette aventure, quoique fâcheuse à plus d'un égard, n'a pas disposé à de longs regrets sur sa perte.

Dans la nuit qui a précédé le premier jour de l'an, quatre hommes en uniforme de la Garde de Paris, & ayant le fusil sur l'épaule, arrêterent deux personnes, le mari & la femme, dans la rue du *Battoir St André*, & tentèrent de les dévaliser. Le mari se défendit l'épée à la main, & donna le tems à une patrouille des Gardes françoises d'arriver à son secours; il avoit déjà blessé un des assaillans. Une autre patrouille du guet survint; on arrêta trois de ces prétendus gardes, l'un d'eux ayant précédemment pris la fuite, & l'on trouva qu'ils s'étoient déguisés de la sorte pour réussir plus sûrement dans leurs coups de main.

Les Gazettes de Londres qui se sont plu à parler en tout sens, des nouvelles liaisons de M. de *Calonne* avec Mad. de *la Motte*, exercent aujourd'hui encore plus leur malignité au sujet de la dispute qu'elles prétendent être survenue

entre l'Ex-Ministre & cette Dame récluse. L'origine en est suivant ces mêmes Gazettes, que M. de *Calonne* jouant avec elle un piquet à écrire, à un coup où la fortune l'avoit favorisée de belles cartes, elle dit : --- „ pour cette fois „ j'ai beau jeu. --- Malgré votre beau „ jeu „ Madame „ vous ne ferez pas „ moins marquée, reprit M. de *Calonne*, „ ne, „ --- & il mit sur la table une quinte fine & quatorze de valets. Au mot de *marquée*, qui lui rappelloit toutes ses douleurs, Mad. de la *Motte* futa de sa chaise comme une furie, prétendit que le Ministre avoit par cette épigramme voulu insulter l'innocence opprimée, & sortit en disant qu'elle alloit se venger, & diffamer l'ex-ministre dans tout Londres.

Voici un trait de générosité qui peut servir d'antidote au préjugé de la noblesse d'institution politique. Un Major de l'armée Impériale fut pris dans la dernière guerre par un Housard prussien. L'officier offrit pour sa liberté sa bourse, sa montre & une bague de prix qu'il avoit au doigt, & dit au Housard, qu'il le prioit de la lui garder pour quelques jours, jusqu'à ce qu'il eût reçu de l'argent, qu'il la retireroit alors, en lui comptant 45 ducats, parcequ'elle lui venoit d'une main qui lui étoit che-

re. Le Housard prend la bague, la regarde, & aussitôt il la rend à l'officier, avec sa montre, en lui disant : *Monseigneur, je m'appelle Joseph Franck ; en tems de paix je suis en garnison à Sorau. Acceptez cette bague pour vous souvenir de moi, & persuadez vous maintenant, que la probité & l'honneur peuvent être l'appanage de ceux que vous appelez roturiers, aussi bien que des Nobles.* L'officier étonné du procédé de ce Housard, reprit sa bague, en faisant l'éloge de la générosité de son vainqueur. Quelques jours après ayant reçu des fonds, il alla trouver le Housard & lui offrit un présent, pour marque de sa reconnoissance. Mais, quel fut encore son étonnement ! *Joseph Franck* refuse ses offres, en ajoutant, *Monseigneur, la générosité ne suit point payer ses procédés.*

Un propos sur lequel on jette, je ne fais pourquoi, un grand ridicule, est celui de M. *Target* à M. le Prince *Maréchal de Beauveau*. Ils parloient de la chose publique ; le Maréchal disoit que tous les rangs alloient être confondus. „ Mon Prince, répondit M. *Target*, si vous êtes attaché à votre patrie, vous devez regarder comme le plus beau jour de la France, celui où votre fils tirera à la milice avec le fils de votre fermier. „

Le Prince d'*Hénin* écoutoit un ennobli qui défendoit ses privileges & les exemptions de l'ennoblissement. Il parloit du tiers-état avec aigreur & mépris. Le mot de *Canaille* échappa de sa bouche plusieurs fois. *Ah! Monsieur*, lui dit le Prince, *vous parlez bien peu respectueusement de votre grand-pere.* L'ennobli rougit & se retira.



POESIES.

CHANSON.

Sur la retraite de M. de Calonne.

Air : *L'avez-vous vu, mon bien-aimé ?*

A Monseigneur
Le Contrôleur,
Salut, paix & retraite ;
Quand on le prit
Pour son esprit,
Bien chere fut l'emplette ;
On fait qu'il n'aime pas pour peu
La table, le lit & le jeu ;
Un jour viendra
Qu'il variera
Ses passe tems aimables,
Et l'on verra
Qu'il sautera
Pour Messieurs les Notables.
Pour *Vaudreuil* il a financé,
Pour le *Brun* il s'est trémoussé,
Par nos écus
Il n'aura plus
L'attitude de pénurie
Qu'il va laisser à la patrie.
A. Monseigneur &c.

CHANSON

*Sur M. de Beaumarchais.**Sur un air de l'opéra de Tarare.*

J'ai vu la centième folie
De cette étrange comédie
Qui fit courir tous nos français.
Ah ! bravo , Caro Beaumarchais.

Ma foi , d'un mérite si rare
On doit attendre que Tarare
Bientôt dégotte Figaro.
Ah ! Caro Beaumarchais , bravo !

L'industrie avec l'impudence
De tous les tems auront en France
Chez nos Badauds un grand succès.
Ah ! bravo , Caro Beaumarchais !

Les mœurs , l'honneur , la modestie
Ne vaudront point dans ma patrie.
Le mérite de Figaro.
Ah ! Caro Beaumarchais , bravo.

Kornmann contre toi publie
Ce factum rempli d'infamie ;
Il est l'écho de Mirabeau.
Ah ! Beaumarchais povero.

A ce mémoire véridique
Réponds en style marotique ,
En calembours de Figaro ;
Ah ! Caro Beaumarchais , bravo !

Caron pour Goezmann eut le blâme ;
 Aujourd'hui pour un crime infâme
 Kornmann intente un grand procès.
 Ahi ! povero Beaumarchais.

Quoi , tarer l'auteur de Tarare
 Qui déjà fut à St Lazare
 Au sujet de son Figaro !
 Ahi , Beaumarchais povero !

Avec ta philosophie
 Tu dois rire des clameurs !
 Que t'importe que l'envie
 Dévoile au public tes mœurs !
 Si chacun blâme ta vie ,
 Souviens toi de tes leçons :
 Tout finit par des chansons.

*Récit du Portier de Pierre Caron de
 Beaumarchais ,*

Parodié de celui de Theramene.

A peine Beaumarchais , débarrassant la scène ,
 Avoit Figaro terminé la centaine ,
 Qu'il voloit à Tarare ; & pourtant ce vainqueur
 Dans l'orgueil du triomphe étoit morne &
 rêveur.

Je ne fais quel chagrin le couvrant de son
 ombre ,
 Lui donnoit , sur son char , un maintien bas &
 sombre.

Ses vertueux amis sottelement affligés

Mais Beaumarchais lui seul étonnant les Ba-
dauds,

Prend son encre & sa plume (au lieu de ja-
velots)

Souffle au monstre un pamphlet, vibré d'une
main sûre,

Et lui fait dans le flanc une large blessure.

De douleur & d'ennui ce monstre pâlissant

Aux pieds de Beaumarchais se roule en mu-
gissant;

Il bâille & lui présente une gueule enflammée

Qui le couvre à la fois de boue & de fumée.

La peur nous saisit tous, & Cubiere & Panchaud

Près de l'infortuné pleurent comme des veaux.

En froids raisonnemens leur maître se con-
sume,

Ils n'attendent plus rien de sa brillante plume;

On dit qu'on a vu même en ce désordre af-
freux

Le Noir qui d'espions garnissoit tous les lieux.

L'un d'eux tombe sur moi; sous cent coups
d'étrivières

Mon dos crie & se rompt : mais l'intrépide
Pierre

Voit voler en lambeaux Tarare fracassé;

Dans ma loge lui même il tombe embarrassé.

Excusez ma douleur, cette scene cruelle

Sera pour moi d'ennui une source éternelle.

J'ai vu, Messieurs, j'ai vu ce maître si chéri

Traîné par un exempt que sa main a nourri;

Il veut le conjurer, mais son discours l'ennuie,

Il monte : le cocher sur son siege s'appuie,

De nos cris redoublés le quartier retentit;

Le fouet est déployé , le char vole & s'enfuit.
 Il s'arrête non loin de cet autel antique
 Où de S. Jean , de Paul gît la froide relique.
 Je cours en gémissant & la garde me suit ,
 D'un peuple curieux la file nous conduit.
 Le fauxbourg est rempli ; ceut bouches dégoû-

tantes
 Chantent de Beaumarchais la détresse sanglante.

Derriere je l'appelle ; & me tendant la main ,
 On ouvre le Guichet , il entre en vrai romain !
 Voyez , dit-il , amis , que mon sort est bizarre :
 Entre vous prenez soin de ce pauvre Tarare ,
 Le Roi qui me punit , dans peu plus indulgent
 Lavera cet affront dans de l'argent comptant ;
 Pour apaiser la soif que j'ai de la finance ,
 Me fera délivrer une bonne ordonnance ,
 En achevant ces mots , mon maître infortuné
 Disparoît à nos yeux , le guichet s'est fermé.
 Triste lieu où du Roi triomphe la justice ,
 Devoit on y traîner Caron , comme un novice !

E P I G R A M M E ,

*Sur la Réponse de M. de Beaumarchais au
 Mémoire de M. Kornmann.*

Dans le temple de la vertu
 Caron l'autre jour se présente ,
 Et là , sans rougir d'être intrus ,
 Fit cette demande imprudente.
 „ Sur mon front , Déesse , placez
 „ La couronne que vous devez

„ Au

„ Au vertueux appui des belles. ---
 „ C'est au défenseur des Pucelles
 „ Que de pareils honneurs sont dus ,
 Dit la Déesse , -- & pour l'exemple ,
 Elle le fit chasser du temple ,
 Et bâtonner par les cocus.

L'ARGUMENT SANS REPLIQUES

Conte.

Un de nos célèbres Marquis ,
 La coqueluche de la ville ,
 Plein des Eglogues de *Virgile* ,
 Brûloit aussi pour *Alexis*.
 Cet *Alexis* au printems de son âge
 N'étoit point tel que ces pasteurs ,
 D'un froid jargon subtils imitateurs.
 C'étoit *Monrose* avec l'habit de page ,
 Sans habits , ç'eût été l'amour.
 L'adolescent n'étoit pas sans scrupule ;
 Il avoit lu très peu jusqu'à ce jour.
 Il ignoroit *Hylas* chéri d'*Alcide* ,
Hyacinthe aimé d'*Apollon* ,
 Les honneurs du beau *Ganimede*
 Devenu rival de *Junon* ,
 Et les succès de *Nicomede*
 Auprès du vainqueur de *Caton* :
 Il apprit tout de *Cvidon*.
 Toutefois sa pudeur murmure :
 Je ne sais quoi lui dit tout bas
 Que c'est pécher contre nature.
 „ Hé , mon bel ami , dans ce cas ,
 „ Il est clair qu'il n'entrera pas.
 Tome IV.

C O R N A M O N.

Vous qui croyez que l'on peut éviter
 Certain malheur qu'il vaut mieux supporter,
 Je veux, amis, vous conter après boire,
 De Cornamon la déplorable histoire,
 Et vous serez, j'espère, convaincus
 Que nous devons un jour être cocus.
 Ce Cornamon du dieu de cocuage
 Fut en tout tems l'implacable ennemi;
 Le diu malin l'en aima davantage,
 Et le traita toujours en favori.
 Il eut d'abord une femme jolie,
 D'esprit, de grace & de talens remplie;
 Il fut cocu, le fut par un magot,
 Lourdaut, bossu, brutal, mal propre & sot.
 Ainsi l'amour se plaît à se méprendre,
 De la folie a toujours le grelot,
 Et pour flambeau n'a souvent qu'un falot.
 Il devint veuf, & jura de ne prendre
 Que femme à qui nul ne voudroit prétendre.
 Celle qu'il prit, plus laide qu'un démon,
 Etoit de plus, bête comme un oison.
 Fut-il cocu par elle? pourquoi non.
 Agnès stupide, & gauche & dégoûtante,
 Sut enflammer, & qui? l'un des quarante,
 Un favori de Mars & d'Apollon:
 C'est de l'amour autre nouveau caprice,
 Il seroit fou d'en attendre justice.
 Le diable encor secourut Cornamon;
 Il emporta cette seconde épouse.
 Pardieu, dit-il, le plus sage se blousa.

Jusqu'à présent j'ai fait de mauvais choix,
 Mais je serai plus heureux cette fois;
 Pour éviter de faire une sottise,
 Prenons pour femme une mere d'église,
 Elle sera toujours dans le saint lieu
 Et je n'aurai d'autre rival que Dieu.
 C'est ce qu'il fit; mais ciel, qui pourroit croire
 D'une chrétienne une action si noire,
 D'un cœur dévot un tel égarement?
 Une dévote a du tempérament;
 Il le faut bien, car si j'en crois l'histoire,
 Ce digne objet, cette sainte catin,
 Mit dans son lit un jeune baladin:
 Ce jeune acteur semblable au Dieu de Gnide,
 Avoit l'éclat de la fleur du matin,
 L'air d'Adonis & la vigueur d'Alcide.
 Contre l'amour Dieu combattit en vain,
 La chair est foible & le diable est malin.
 Qui fut penaud? ce fut, comme l'on pense,
 Le pauvre époux lorsqu'il apprit sa chance;
 Mais cependant en son malheureux cas,
 Il eut un bien que les autres n'ont pas,
 Bien que fait trop attendre mainte femme,
 Bonheur parfait que dans le fond de l'ame
 Doit desirer tout mari tant déçu;
 Bref, il fut veuf après qu'il fut cocu.
 De tant d'affronts Cornamon en colere
 Jure à l'hymen un courroux éternel.
 Je vois, dit-il, quoique l'on puisse faire,
 Qu'on est cocu comme l'on est mortel;
 Je sens qu'il faut pour éviter l'orage,
 Fuir prudemment le joug du mariage,
 Et que sût-il, je n'ose ami lecteur,

Vous expliquer quel fut son erreur ,
 Et mon pinceau que retient la pudeur ,
 S'arrête & perd sa force & sa chaleur.
 Il faut pourtant le dire. Ah , quel dommage !
 Pourquoi lut il l'histoire de Villars ,
 Et de Socrate & de quelques Césars ?
 Sans eux jamais eût il pu prendre un page ?
 Mais s'il en prit , il en fut bien puni ,
 Car de ce page un moine fut l'ami.
 De ces malheurs le bizarre assemblage
 De sa folie à la fin le guérit ,
 Et sur sa porte on voit encore écrit
 Cet apophtegme aussi nouveau que sage :
 A Rome on sait que tout chemin conduit ,
 Et tout chemin nous mene au cocuage.

I. E J E T T O N.

D'un vieux curé la jeune chambrière ,
 Qui gouvernoit , en bonne ménagère ,
 La sacristie ainsi que la maison ,
 Voulut un jour traiter à sa manière ,
 Ces petit pains destinés au mystère ,
 Dont quatre mots font toute la façon ;
 Elle choisit pour modele un jeton ,
 Net & poli , plus blanc qu'à l'ordinaire
 On ne les voit , même en bon presbytere ;
 L'œuvre finie , ayant plus d'une affaire ,
 Elle oublia de ferer le patron
 Le lendemain emplissant son ciboire ,
 Sans examen , le confiant curé
 Vous confondit la farine & l'ivoire ,

Et fourra tout dans le vase sacré.
 Or quand ce vint à faire le partage ,
 Du pain de vie aux élus du hameau ,
 Qu'à deux genoux rangé suivant l'usage ,
 La nappe en main, le docile troupeau ,
 De son salut vint recevoir le gage ,
 Dans un lopin du céleste gâteau ,
 A dame Alix doyenne du village ,
 Le sort donna le terrible morceau.
 Sans nul secours , la vieille à bouche pleine ,
 Les yeux fermés , le prend , le mouille un peu ,
 Comme on doit faire , & suspend son haleine ,
 Se promettant que par le simple jeu
 De sa mâchoire il descendra sans peine.
 Alix se trompe ; elle l'humecte en vain :
 En vain elle ouvre à la masse rêtive ,
 Tout son gosier : rien ne passe ; & le pain ,
 Impunément nage dans la salive.
 Sans se troubler contre un chicot noirci ,
 Avec respect la vieille alors le presse ,
 Tout doucement , & puis avec adresse ,
 Le détachant croit l'avaler ainsi :
 Nouvelle erreur , le pain toujours résiste ;
 Alix sentant que l'obstacle subsiste ,
 Creuse sa gorge , étend sa tête grise ,
 Et s'accrochant à la nappe d'église ,
 Roule les yeux , se renverse le corps ,
 Pour mettre à fin cet e dure entreprise ,
 Tant qu'à la fin le pasteur étonné
 Lui dit : eh mais ! qu'avez-vous donc , ma mie ?
 Elle repart d'un air tout consterné :
 De quelle pâte avez-vous donc fait faire ,
 Ce bon Dieu là que vous m'avez donné ?

Il est si dur que je ne puis m'en taire ;
 En prononçant les saints mots du mystère,
 Apparemment votre langue a tourné ;
 Et par mégarde ce sera Dieu le pere ,
 Au lieu du fils que m'aurez donné.

ELOGE DE LA COQUETTERIE.

Jeune Iris, souffrez sans courroux ,
 Le titre de coquette ;
 Pourquoi vous offenseriez vous
 D'une telle épithete ?
 Pourquoi vouloir mal à propos
 Vous piquer de constance ?
 Cette triste vertu des sots
 N'est plus de mode en France.
 Laissez aux belles du commun
 L'honneur d'être constante,
 Vaut il mieux n'en rendre heureux qu'un
 Que d'en amuser trente ?
 Ces belles dont l'antiquité
 Consacre la mémoire ,
 Avec plus de fidélité ,
 Auroient eu moins de gloire ;
 Et sans le nombre des amans
 Qui les ont adorées ,
 Que de déesses de ce tems
 Qui seroient ignorées !
 Dites , eût on parlé jamais
 De la beauté d'Helene
 Sans ces rois & ces héros grecs.

Qui portèrent sa chaîne !
 Vénus encor sans les amours
 Qui naissent sur ses traces ,
 A Paphos s'ennuieroit toujours
 Seule avec ses trois grâces.
 Imitiez toujours nos guerriers
 Si jaloux de la gloire
 Qu'ils ne veulent que des lauriers
 Pour prix de leur victoire.
 A peine un cœur est-il dompté ,
 Attaquez en un autre ,
 Triomphez de leur liberté ,
 Jouissez de la vôtre.

LES SUCCÈS DRAMATIQUES.

Feu Damis, plus adroit que tous ses devanciers,
 Voulant faire applaudir ses pièces ,
 Remplissoit le parterre avec ses créanciers ,
 Et ses loges de ses maîtresses.

T A B L E

DES MATIERES

Du quatrieme Volume.

<i>Abbé (1.) de D**</i> , éconduit par le mari d'auprès de sa femme, 122.	
--- <i>Abbé Polonois</i> ; son aventure avec trois fripons.	224
<i>Accidents</i> ; un triste & un plaisant,	146
<i>Ambassadeurs</i> , <i>Indiens</i> en France, 19 & suiv. --- Leur réponse au Maire d'Orléans.	192
<i>Anecdotes</i> sur trois coups d'épée, 16.	
--- Sur le comte du Barry, 39.	
--- Sur le Roi de Suede & un Batelier,	199
<i>Arménien</i> vindicatif,	47
<i>Assassinat</i> projeté contre le Roi, 14. --- contre un Curé, 41. --- commis par dévouement, 130. dans la forêt de Chantilly, 146.	
<i>Assemblée des Notables</i> ; <i>Plaisanteries</i> sur celle de 1787, 3. & suiv. --- idem sur celle de 1788,	185 & 240
<i>Aveugle</i> qui vend un libelle pour la <i>Vie de S. Antoine</i> ,	94
<i>Baillu</i> (la Dame) de Vienne: escroquerie d'un nouveau genre,	65
<i>Bal</i> chez le baron de <i>Stael</i> . <i>Propos</i> qui s'y tiennent,	94
	<i>Banc</i>

TABLE.

<i>Banc de Sable</i> , sauve la vie à un homme précipité dans la riviere par des assassins,	124
<i>Basire</i> (<i>Jean Felix</i>) assassin de l'avocat <i>Girault</i> ,	186
<i>Bas le chapeau</i> . Tumulte que ce cri occasionne au spectacle de Rennes,	227
<i>Belle action</i> d'un Particulier, 67. --- de M. de Malesherbes,	76
<i>Bons mots</i> du chancelier de Lamoignon, 6. --- du marqu's de Ségur, 8. --- d'un grand Seigneur sur le Parlement, 10. --- Sur Mad. D**, 11. --- Du duc d'A**, 59. --- Du maréchal de Richelieu, 91. --- Sur l'Académie françoise, 122. --- Du D. Franklin, 176. Sur un homme qui avoit des narines larges, 202. --- du prince d'Hénin à un Ennobli,	250
<i>Botte volée</i> , funeste à celui qui l'enseignoit,	194
<i>Bravoure</i> du fils du premier Président du Parlement de Bordeaux,	92
<i>Brutalité</i> d'un étudiant en médecine, 75. --- D'un caporal & de deux grenadiers ivres,	88
<i>Cabaretier</i> assassin de son fils, par méprise,	220
<i>Cabriolets</i> ; accidents qu'ils occasionnent,	69
<i>Calembours</i> ; sur M. Foulon, 11. ---	
<i>Tome IV.</i>	Z

T A B L E.

Sur M. de Cypierre, 13. --- Sur le duc d'Orléans, 18. -- Sur la translation du Parlement à Troyes, <i>idem</i> . --- Sur les Puces,	79
Calonne (M. de) Anecdote sur la maison de campagne qu'il a achetée en Angleterre, 233. --- Origine de sa dispute avec Mad. la comtesse de la Motte,	225
Capucin enlevé par deux femmes, 127. -- de Meudon; son aventure,	167
Caractères de trois filles à marier,	76
Caricatures; sur le Gouvernement, 11. --- Sur M. de Brienne, principal Ministre,	12, 15
Castilhon (M. de) sa réponse noble à M. de Calonne,	5
Centénaires. Singularités sur quelques-uns, 49 & suiv. --- <i>id.</i>	236
Charade sur M. de Brienne,	14
Châtelet. Ce tribunal refuse de juger un assassin,	18
Chien, qui sauve un homme & un cheval, 191. --- Testament en faveur d'un chien, 223. --- Sagacité d'un de ces animaux,	226
Cicognes; leur respect pour l'union conjugale,	110
Colin-Maillard. Ce jeu offre à des filoux le moyen de ne point payer leur écot,	166
Colonel volé à la tête de son Régiment,	152

T A B L E.

<i>Compte au vrai ,</i>	2
<i>Contar; (Mlle) allarmes que donne la maladie de cette Actrice ,</i>	96
<i>Correction donnée par une femme à son mari , 87. --- par un amant à sa maîtresse ,</i>	102
<i>Costume du Capitoul de Toulouse à l'assemblée des Notables ,</i>	142
<i>Courtisannes ,</i>	67 , 163 , 164
<i>Critique de Paris. Lettre d'un cor- donnier de Londres ,</i>	207
<i>Cuisine. Dégâts qui se font dans celles des grands Seigneurs ,</i>	166
<i>Cure escroquée par un Laïc ,</i>	148
<i>D' Août (M.) enleve du Parlement MM. d'Eprémefnil & de Monsa- bert ; circonstances de cet enleve- ment ,</i>	24 & suiv.
<i>Danger de l'exemple pour les enfans ,</i>	44
<i>Dauphin (Mgr le) excellent cœur de ce Prince ,</i>	37
<i>De la Motte (le Comte) recouvre une partie du fameux collier ,</i>	29
<i>De Lisle : (l'abbé) sa mésaventure en conduisant un cabriolet ,</i>	73
<i>Députés de Bretagne mis à la Bastille ,</i>	14
<i>Des-Brugnières ; lettre qui lui est attribuée , 26. --- Son Testament ,</i>	30
<i>Des-Rues , prétendu Revenant ,</i>	112
<i>Désertion simulée , obtient une au- tre récompense que celle que s'en promettoient les inventeurs ,</i>	130
<i>Dettes du jeu, sacrées en Angleterre ,</i>	215

T A B L E.

<i>Dévouement</i> qui mene à l'échafaud ,	107
<i>Dîner</i> ; expédient pour s'en procurer un ,	158
<i>Dispute</i> de Religion , terminée par un apologue ,	160
<i>Dorat</i> ; Anecdote sur la mort de ce Poète ,	218
<i>Dugazon</i> ; (Mad.) Désintéressement de cette Comédienne ,	118
<i>Émeute</i> ; on en craint une à Rouen ,	38
<i>Energie</i> patriotique du Prince de Bauveau , 13 -- Sa discussion avec M. Target ,	249
<i>Enseigne</i> , qui ne servira pas de modele pour l'orthographe ,	151
<i>Enthousiasme</i> des jeunes filles du Comté d' <i>Amélia</i> en Amérique , 176. --- d'un Irlandois pour son pays , réduit à sa juste valeur ,	230
<i>Epilepsie</i> . Recette extraordinaire contre cette maladie ,	161
<i>Escrocs</i> ,	101 , 123 , ibid.
<i>Evasion</i> d'une jeune Angloise avec un palefrenier ,	186
<i>Evêque</i> de Metz ; sa vivacité vis-à-vis de M. de Brienne ,	9
<i>Faveurs</i> d'une femme jouées en un cent de piquet ,	169
<i>Femme</i> qui se résigne à vivre avec deux maris , 206. --- D'une Cabaretiere , qui accouche d'un enfant noir ,	229
<i>Femmes</i> sentimentales , 115 & suiv.	

T A B L E.

--- difficiles à contenter ,	132
<i>Fermeté</i> d'un officier vis-à-vis du baron de B**, Ministre de Paris ,	9
<i>Figure</i> hommasse ; parti qu'une femme en tire ,	138
<i>Filou</i> impudent , 93 , 232. --- Filoux arrêtés à Londres par stratagème ,	52
<i>Filouterie</i> nouvelle qui se pratique aux spectacles ,	113
<i>Folie</i> d'un homme qui veut tuer le soleil , 37. --- de Mad. de R** Ch** ,	114
<i>Forges</i> (le chevalier de) Sa mort , ses bizarreries ,	98
<i>Fraude</i> pieuse ,	176
<i>Fromage</i> . Un Magistrat ne peut s'en procurer qu'avec un ordre du Roi ,	82
<i>Funestes effets de l'amour</i> ,	213
<i>Gaieté</i> (traits de) du Roi , 7 & suiv.	
<i>Galanterie</i> ingénieuse faite au Roi ,	184
<i>Galérien</i> , qui accomplit son ban de cent ans & un jour ,	128
<i>Générosité</i> de M. de Clermont Ton- nerre , 16. --- D'un housard Prus- sien ,	238
<i>Girac</i> (M. de) Evêque de Rennes ; son propos indécent ,	184
<i>Grand Visir</i> . On prétend qu'il a été Jacobin ,	145
<i>Grange</i> (le Marquis de la) sa bruta- lité récompensée ,	185
<i>Grossesse</i> supposée par une jeune fille pour se soustraire au supplice ,	54
<i>Guerre</i> des deux Cours Impériales	

TABLE.

contre le Turc; anecdotes, bons mots & caricatures à ce sujet, 84 & suiv.	
<i>Guillot</i> , Médecin, auteur de la Pétition des six corps des Mar- chands,	185
<i>Haine</i> conjugale; excès où elle peut porter une femme,	180
<i>Hasard</i> sert mieux quelquefois que la prudence,	101
<i>Héritage</i> tardif,	124
<i>Hospitalité</i> bien récompensée,	193
<i>Ignorance</i> d'un élégant, membre du Lycée,	77
<i>Impôt</i> sur les chiens, projet patrio- tique, 46. --- Sur les Laïs moder- nes,	157
<i>Inamovibilité</i> ; le Suisse du Contrôle général y prétend,	32
<i>Incendie</i> du Magasin des <i>Menus</i> . Let- tre à ce sujet,	118
<i>Incendiaire</i> âgé seulement de 15 ans, arrêté,	125
<i>Ingénuité</i> Allemande,	157
<i>Ingratitude</i> atroce d'un fils envers son père,	154
<i>Jalousie</i> occasionne un meurtre,	42
<i>Jean</i> (M.) de <i>Mainville</i> ; son his- toire,	143
<i>Jockeys</i> en froc & en capuchon;	120
<i>Joseph II</i> ; acte de justice & de sévé- rité de ce Prince, 88. -- Récit du danger qu'il a couru d'être fait prisonnier, 90. -- Anecdotes sur	

T A B L E.

son séjour en France ,	216 & suiv.
<i>Joffrand</i> , Limonadier ; aventure peu agréable qui lui arrive ,	43
<i>Joueuse</i> de mauvaise humeur ,	223
<i>Juif</i> ; sa réponse à un Commis ,	230
<i>Laudon</i> (le Baron de) Anecdotes sur ce Feld-Maréchal ,	86 & suiv.
<i>Laurent</i> (M.) de <i>Villedieu</i> . Anec- dote sur ce Ministre ,	14
<i>Leçon</i> donnée par un domestique Irlandois à son Colonel ,	204
<i>Lée</i> . Anecdote sur ce Général Amé- ricain ,	111
<i>Loi</i> Angloise , défavorable aux ma- ris ; moyen de l'é luder ,	83
<i>Loterie royale</i> ; tirage favorable aux Poncteurs ,	141
<i>Loup</i> . Anecdote assez singulière ,	222
<i>Malice</i> d'un jeune Officier ,	170
<i>Manière</i> de se venger d'un affront , 171. -- d'annoncer une mauvaise nouvelle , 175. -- de se défaire de sa femme ,	177
<i>Marchand de Lapin</i> ; Anecdote plai- sante ,	131
<i>Marché</i> rapidement conclu entre deux Anglois ,	232
<i>Mari</i> trompé par sa femme & sa maîtresse ,	104
<i>Mascarade</i> bien imaginée , mais qui fait une mauvaise fin ,	12
<i>Matelots</i> Anglois ; leur originalité ,	205
<i>Maupeou</i> . (M. le Chancelier de)	

T A B L E.

inutilité des efforts que l'on fait pour l'engager à se démettre de sa place,	5 & suiv.
<i>Melon</i> dérobé, fait reconnoître un mendiant pour un ancien voleur,	201
<i>Mémoire</i> ; exemple étonnant de celle d'un negre,	81
<i>Méthodistes</i> ; (Secte des) fragmens de leurs sermons ;	190, 191
<i>Mort subite</i> d'une Dame chez son amant,	246
<i>Mouton</i> singulièrement escamotté,	195
<i>Mystification</i> de M. <i>Quatremere</i> ,	100
<i>Naïveté</i> d'un Rapporteur dans un Procès,	103
<i>Necker</i> (M.) Lettre & chanson adressées à ce Ministre par les Notables de la Halle,	241
<i>Negre</i> vindicatif,	173
<i>Newmarket</i> ; scene qui s'y passe entre l'abbé C. F. & le Prince de Galles,	227
<i>Nicolai</i> (M. de) Sa réponse à M. le Garde des sceaux,	10
<i>Noces</i> . Cérémonie qui se pratique en Sicile aux festins de nœces,	83
<i>N*</i> (M. Le) Bibliothécaire du Roi,	79
<i>Objets</i> qui mettent en mouvement les curieux de Paris,	117
<i>Oreille musicale</i> . L'abbé <i>Terrasson</i> n'en étoit pas doué,	58
<i>Parrein</i> . M. le duc d'Orléans se prie	

Si le premier chant commence par l'évangile,
l'autre finit par le *Salve Regina* : & cela peut

T A B L E

d'être celui de l'enfant d'un payfan ,	95
<i>Pasquinade</i> piquante ,	86
<i>Passion</i> : moyen assez extraordinaire dont se sert une danseuse pour guérir son amant de la sienne ,	163
<i>Perruque</i> , fort utile en certaines occasions ,	8
<i>Peuple François</i> , tourné en dérision dans une farce Angloise .	22
<i>Philtre</i> amoureux ; catastrophe qu'il occasionne ,	105
<i>Piété filiale</i> d'un jeune élève de l'Ecole royale militaire ,	56
<i>Piéton</i> peu endurant ,	17
<i>Poissardes</i> de Paris ; leur compli- ment & leur Requête à M. Necker .	36
<i>Popularité</i> de la Reine , 35. --- Sa ré- ponse à M. Necker ,	36
<i>Pouffe</i> , Médecin ; sa naïveté gros- siere ,	58
<i>Presbyteriens</i> d'Ecosse ,	189
<i>Prévôt</i> (l'abbé). Ses titres pour être aumônier d'un Prince ,	57
<i>Procès</i> décidé à coups de poing , 51. --- Procès singulier ,	237
<i>Provincial</i> enrôlé par surprise ,	156
<i>Querelles</i> ; façon de les vuidier en Angleterre , moins dangereuse qu'en France ,	202
<i>Question</i> : pourquoi les danseuses font plutôt fortune que les chan- Tome IV.	A 2

Si le premier chant commence par l'évangile,
l'auteur finit par le *Salve Regina* : & cela peut

T A B L E.

teuses ,	165
<i>Ramoneur</i> suffoqué ,	79
<i>Rats.</i> Anecdote sur ces animaux ,	53
<i>Reconnoissance.</i> Trait honorable de celle d'un Bourgeois ,	80
<i>Réjouissances</i> tumultueuses à l'occa- sion de la retraite du principal Ministre & du Garde des sceaux , 33 & f.	
<i>Rendez-vous</i> troublé ,	198
<i>Revenans</i> ; occasionnent un mariage ,	60
<i>Richelieu</i> : (le Maréchal de) sa mort , & anecdotes sur ce Seigneur ,	126
<i>Rois.</i> (les) Nouvelle façon de crier , le Roi boit ,	78
<i>Ruse</i> de guerre ,	221
<i>Sallon</i> des Arts & autres Clubs ; leur composition ,	244
<i>Scandale</i> à la Messe de minuit aux Capucins , 81. --- qu'occasionne un accouchement à l'abbaye de Panthemont ,	91
<i>Scene</i> plaisante entre MM. Kornmann & le Jay ,	63
<i>Séraphin</i> (le P.) sert de modele pour peindre un Christ mourant ,	74
<i>Séraskier</i> de Romélie ; on le dit neveu de M. de Beaumarchais ,	145
<i>Sermon</i> remarquable par sa brièveté ,	127
<i>Serpent à Sonnettes</i> ; anecdote sur la morsure de ce reptile ,	135
<i>Singe</i> peut être regardé comme ani- mal carnivore ,	233
<i>Sœurs grises</i> , prétendues ,	41

T A B L E.

<i>Soldat</i> de haute stature, 89. -- Améri- ricain,	107
<i>Soufflet</i> échangé entre mari & femme,	109
<i>Stratagèmes</i> employés par divers filoux,	60
<i>Suicide</i> du baron de <i>Vauxhen</i> , 70. -- d'une femme, 121. -- du Tresor- rier de la Caisse d'Escompte, 126. -- d'un Soldat du Guet, 142. -- d'un Anglois amateur de Mu- sique, 175. --- de l'évêque de G**,	231
<i>Terreur panique</i> à l'église de S. Paul, 39. -- Autre, dont l'issue est plai- sante,	132
<i>Tête de mort</i> , favorise un mariage,	177
<i>Thurlow</i> (Lord). Anecdotes sur ce Chancelier d'Angleterre,	229
<i>Tolérance</i> de l'évêque de Langres,	11
<i>Valet de chambre</i> libéral,	48
<i>Walpole</i> . (Lord) Anecdote sur ce Ministre Anglois,	234
<i>Vengeance</i> que tire une femme de son amant, 59. -- D'un mari sur sa femme & son galant,	231
<i>Vertu</i> ; son ascendant,	218
<i>Veste</i> singulière,	23
<i>Vestris</i> ; se plaint que le Ministre n'aime pas la danse,	102
<i>Vieille fille</i> , dont le fiancé dispa- roît,	148
<i>Visites</i> importunes; moyen de s'en	

TABLE.

défaire,	55, 65
<i>Voleur</i> & assassin puni, 68. --- <i>Vo-</i>	
leur bien attrapé, 108. --- Autre	
qui se fait aider par le Guet,	
159. -- <i>Voleur</i> qui fait l'agréable, 215	
<i>Voleurs</i> pris pour des pendus dé-	
crochés, 51. --- autres qui pren-	
nent l'uniforme du Guet,	247
<i>Vols</i> . Anecdotes diverses, 129 & suiv.	
--- 149. --- Anecdote intéressante	
& qui paroît vraie,	150

Fin de la Table.

langue.

On en a fait depuis peu une très-belle édition *col' licenza di superiori*. Ce n'est pas moi assurément qui l'ai faite ; & si notre Pucelle parlait aussi imprudemment que ce *Margutte*, fils d'un prêtre turc & d'une religieuse grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On



